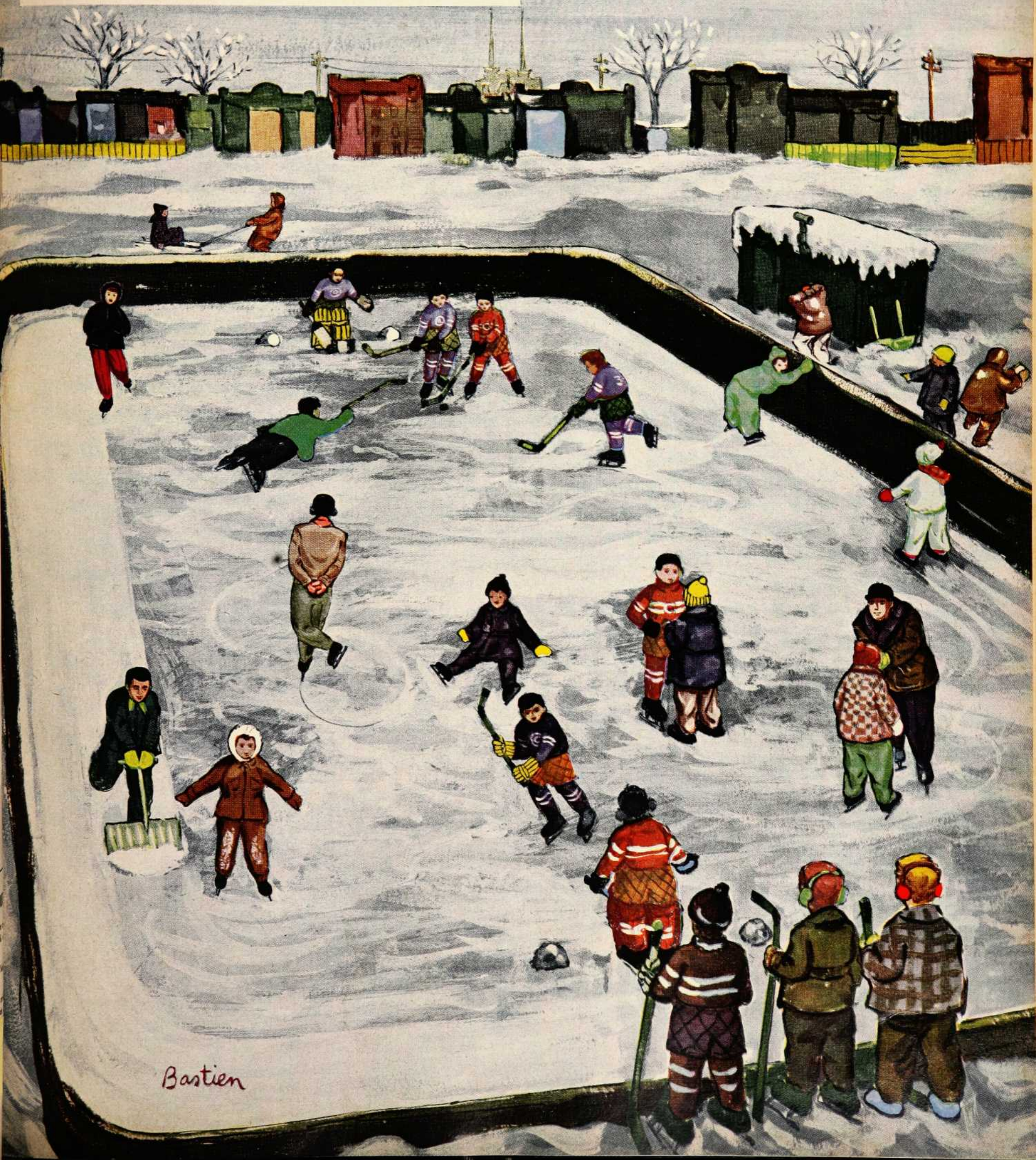
63e année, No 36 Montréal, 19 janvier 1952

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS 10 cents

- LES TRENTE ANS DE LA RADIO
- LE "RESSUSCITEUR" DE MONTRES
- LE CLUB JUVENILE DE LA POLICE
- LE DEVOIR ET L'AMOUR, roman par Annie Pierre Hot



"Que d'exploits étonnants, que d'immortels héros"

(LOUIS FRÉCHETTE)

NICOLAS PERROT fut un des plus illustres explorateurs de l'intérieur du continent. Interprète, traitant, commandant, médiateur officiel auprès des Indiens, Perrot fut l'un des plus fidèles serviteurs de la colonie naissante. C'est grâce à l'inlassable dévouement de tels pionniers et éclaireurs que le Canada est devenu une grande nation.

Ce sont des hommes animés d'un pareil esprit d'aventure et de découverte qu'il faut dans les rangs du C.A.R.C., pour perpétuer une glorieuse tradition et porter jusqu'au bout du monde le prestige du Canada.—La jeunesse est faite pour l'audace et l'action. Le Corps d'Aviation offre le débouché idéal aux énergies des jeunes citoyens dont les yeux sont tournés vers l'avenir. Emules de nos aïeux, éclaireurs de la liberté et défenseurs de nos droits, vous pourrez enfin vous tailler une carrière à la mesure de votre idéal, *tout en protégeant vos libertés civiles et religieuses contre les doctrines pernicieuses des dictatures athées,* dont le seul objectif est l'anéantissement de la démocratie et de la chrétienté. Vous aurez aussi l'occasion d'apprendre un métier, et bénéficierez d'avantages inexistants dans la vie civile. Jeunes gens, soyez d'aujourd'hui! Optez pour l'aviation.

Centres de recrutement du C.A.R.C.

1470, rue Mansfield, Montréal, P.Q. Tél. HA. 9175
24, rue Saint-Stanislas, Québec, P.Q. Tél. 2-8527
49, rue Metcalfe, Ottawa, Ont. Tél. 4-2196

Veuillez m'envoyer, sans obligation de ma part, tous renseignements sur les conditions d'enrolement et emplois actuellement vacants dans le C.A.R.C.

NOM (lettres moulées).....

ADRESSE.....

VILLE.....**PROVINCE**.....

DEGRÉ D'INSTRUCTION .....

.....**ÂGE**.....

CAF51-2MF

Corps d'Aviation Royal Canadien

De g. à d. : Raymond David, Marc Thibault, Noël Gauvin, Bruno Paradis (assis) et Guy Beaulne. *Photo Jac-Guy.*

Nous devons du beau théâtre à cette équipe

QUELQUES réalisateurs d'émissions dramatiques du réseau français de Radio-Canada se sont réunis dans le bureau de l'un d'entre eux, Noël Gauvin, que l'on voit au centre.

Vous reconnaîtrez, à gauche, Raymond David qui a la responsabilité du *Théâtre de Radio-Collège* et qui, depuis deux ans, nous fait entendre des chefs-d'oeuvre de la littérature universelle. C'est sûrement un bout de dialogue d'une comédie moliéresque qu'il montre à son camarade de Radio-Collège, Marc Thibault, qui semble extrêmement amusé. M. Thibault est le réalisateur du *Théâtre de l'Histoire*, qui s'applique à faire revivre les grandes figures de l'histoire canadienne.

Noël Gauvin, qui a sur sa table de travail les derniers livres parus en librairie, a abordé à peu près tous les genres. Il est le réalisateur de contes, de reportages et souvent d'émissions dramatiques et musicales.

Bruno Paradis, qui est assis, feuillette une revue de théâtre tout en écoutant ses camarades. Il est, depuis plusieurs années, le réalisateur du *Théâtre Ford* et du *Radio-Théâtre* de Radio-Canada où il s'efforce de présenter les derniers succès de Paris, des adaptations de films célèbres ou des oeuvres que l'on pourrait dire classiques du répertoire moderne.

Assis sur le bureau, c'est Guy Beaulne qui a tenté les expériences les plus diverses avec la collaboration d'écrivains canadiens, aux « Nouveautés Dramatiques » ou dans la série des « Grands Romans Canadiens » ou dans des émissions spéciales.

Ces réalisateurs du réseau français, qui possèdent déjà une solide expérience, ne croient pas que la radio ait dit son dernier mot. Tout comme un Jacques Copeau, l'une des figures dominantes du théâtre contemporain, ils croient que les pouvoirs de la parole sont illimités. Ils approuveraient, sans aucun doute, cette déclaration de Copeau que devraient méditer tous ceux qui aiment la radio : « Privée de visage, privée de l'autorité du regard, privée de mains et de corps, la voix de celui qui parle au micro n'est pas désincarnée ; au contraire, elle traduit l'être avec une fidélité extrême. Elle le traduit même avec indiscrétion. »

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires

JEAN CHAUVIN
Directeur

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Chef du tirage ..... ODILON RIENDEAU
Chronique sportive ..... OSCAR MAJOR

ABONNEMENTS

Canada		Etats-Unis	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

LA PNEUMONIE CÈDE DU TERRAIN

Une des principales avances que la médecine ait réalisées, c'est celle qu'elle a faite dans sa lutte contre la pneumonie. Ainsi, on a constaté dernièrement que, pour chaque personne qui meurt de la pneumonie, aujourd'hui, trois ou quatre succombaient, il y a à peine 15 ans. Ce progrès est attribuable à une amélioration dans les méthodes de traitement, y compris des médicaments de plus en plus efficaces.

Néanmoins, la pneumonie demeure une affection redoutable, surtout chez les tout jeunes et chez les personnes âgées. Tous les ans, dans notre pays, elle entraîne la mort de quelque 6,000 personnes. Les médecins prétendent que ce nombre pourrait être réduit, si l'on avait recours, sans tarder, aux techniques de la science médicale, c'est-à-dire, dès l'apparition des symptômes de la pneumonie. C'est que les nouveaux médicaments antibiotiques sont le plus efficaces dans les premières phases de la maladie. Aussi, en hiver, chacun devrait-il être à l'affût des symptômes prémonitoires suivants de la pneumonie, à savoir:

1. **Un fort frisson, suivi de fièvre.**
2. **Toux accompagnée de douleurs aiguës dans la poitrine.**
3. **L'apparition de crachats couleur rouille.**
4. **Respiration difficile ou pénible.**

Certains genres de pneumonie peuvent se présenter sans ces symptômes. Par contre, si ces symptômes apparaissent, appelez le médecin tout de suite, prenez le lit et ne bougez pas.

Souvenez-vous aussi qu'un rhume négligé, surtout s'il est accompagné de fièvre, alors même qu'elle n'est que d'un degré au-dessus de la normale, peut être l'avant-coureur de la pneumonie. Même s'il n'y a pas de fièvre, il est toujours prudent de traiter un rhume, surtout s'il persiste. Restez à la maison et reposez-vous, si possible. Mangez légèrement et buvez beaucoup de jus de fruits et d'autres breuvages.

Bien que la science médicale puisse garantir le rétablissement dans la plupart des cas d'infections des voies respiratoires, la prévention dépend encore de vous, dans une large mesure. Pour vous mettre à l'abri de la pneumonie, de même que des rhumes, de l'influenza et d'autres affections des voies respiratoires, il est sage de prendre les précautions suivantes:

Tâchez d'accroître votre résistance: prenez beaucoup de sommeil, évitez de vous fatiguer trop, et adoptez un régime alimentaire bien équilibré.

Vêtez-vous chaudement lorsque vous sortez, surtout lorsqu'il fait froid et humide.

Tenez-vous à distance des gens qui toussent ou éternuent sans égards pour les autres.

Toutefois, la plus sage précaution à prendre, c'est de se tenir dans le meilleur état physique possible, car ceux qui ont le plus de résistance et de vigueur ont de bien meilleures chances d'éviter la pneumonie et les autres affections de l'hiver.

La brochure 12-S, publiée par la Metropolitan et intitulée "Maladies des Voies Respiratoires", contient d'utiles renseignements à propos de ces maladies. Vous n'avez qu'à remplir et à poster le coupon ci-dessous pour obtenir un exemplaire de cette brochure.

COPYRIGHT CANADA, 1952—METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)
Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada:
Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada:
Ottawa 4, Canada

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure numéro 12-S, intitulée "Maladies des Voies Respiratoires".

Nom .....
Rue .....
Localité ..... Prov. .....

Ecole centrale de Despinassy.

ABITIBI, terre d'avenir

par HONORE PARENT, C. R.

Me HONORE PARENT,
directeur du Trust Général du Canada et président de la Chambre de Commerce de Montréal.
Photo W. Notman

On entend généralement par l'Abitibi, — c'est-à-dire l'Abitibi habité, — le territoire qui s'étend entre le 48ième parallèle au Sud, le 49ième au Nord, la rivière Bell à l'Est et la frontière ontarienne à l'Ouest, ce qui englobe les parties les plus importantes des comtés Abitibi-est, Abitibi-ouest et Rouyn-Noranda. Il y a là trente-sept cantons de cent milles carrés chacun ou 3,700 milles carrés de superficie ou encore 2,638,000 acres de terrain.

Contrairement à ce que beaucoup pensent, ce n'est pas encore le Pôle Nord, pas même la région arctique, puisque Amos est à peu près à la même latitude que Roberval et que la pointe extrême Nord de la région, est à peu près au niveau de Sainte-Anne-des-Monts.

Cette vaste étendue est présentement en plein travail, sorte d'enfantement gigantesque, fébrile, enthousiaste. Les terres arables sont livrées à une agriculture raisonnée et prospère ; l'exploitation des forêts se fait sur une échelle qu'on aurait peine à imaginer, s'il ne nous était donné de constater sur place à quel rythme elle se poursuit : ce qui reste de cette terre abondante est livrée aux mines qui font tache d'huile et où des découvertes révèlent continuellement des richesses sans fin.

Mais il y a aussi le commerce intense qui, comme le flux et le reflux de la mer, répand aux alentours et au loin, en vagues concentriques, les produits de la région et en rapporte les choses de toutes sortes qui sont nécessaires au fonctionnement des entreprises locales et à la vie de la population.

J'ai eu l'avantage, avec le président de la Chambre de Commerce de Québec et une vingtaine de journalistes, de faire partie d'une excursion organisée par le ministère provincial de la colonisation, vers cette région calomniée longtemps, encore méconnue, qui s'appelle l'Abitibi. Le but de l'honorable M. Bégin, ministre de la colonisation, à qui nous devions cette invitation, était de faire connaître au grand public, par la voie de la presse surtout, les développements formidables qui se poursuivent là-bas.

Ce voyage a couvert surtout le quadrilatère dont le tracé va d'un côté, le long de la rivière Bell, du lac Parent au Nord, à Louvicourt au Sud, et de cette dernière place à Noranda, pour remonter à La Sarre et revenir au lac Parent vers l'Est. Dans ces cadres se trouvent Senneterre, Amos, Rouyn et Noranda, Val d'Or, les principaux centres urbains de la région. Barraute, Taschereau, Malartic, Cadillac, les Mines Sullivan, O'Brien, Barvue s'y trouvent également enfermés. C'est dire que nous avons là, durant quatre jours, parcouru sur une distance de 600 milles, le coeur même de l'Abitibi.

Certes je n'ai pas l'intention de vous faire une analyse complète de la situation économique de cette partie de notre province.

Je ne prétend pas non plus avoir saisi toutes les données des nombreux problèmes qui s'y posent. Encore moins vais-je tenter d'en trouver les solutions.

Je désire simplement vous apporter quelques réponses à certaines questions que l'on se pose un peu partout autour de nous au sujet de ce territoire ; éclaircir certains points qui demeurent obscurs dans nos esprits ; rectifier certaines assertions qui ont cours encore, et vous faire part de la sorte d'émerveillement que tous les membres de notre petite troupe de pèlerins ont éprouvée. J'aimerais susciter

Groupe de représentants de la presse québecoise en visite dans l'Abitibi. On y voit également l'honorable J. D. Bégin, ministre de la Colonisation, l'abbé Arthur Fortier, sous-ministre adjoint, le député de l'Abitibi-ouest, M. J. A. Emile Lesage et les présidents des Chambres de Commerce de Montréal et de Québec, MM. Honoré Parent et Ernest Moreau.

chez vous quelque curiosité de ce côté, quelque fierté patriotique à l'égard de ces réalisations et rendre hommage par ce fait même aux pionniers et aux bâtisseurs comme les frères Beauchemin, l'honorable H. Authier et M. Alfred Paradis, qui ont ajouté ce nouvel empire à notre petite patrie.

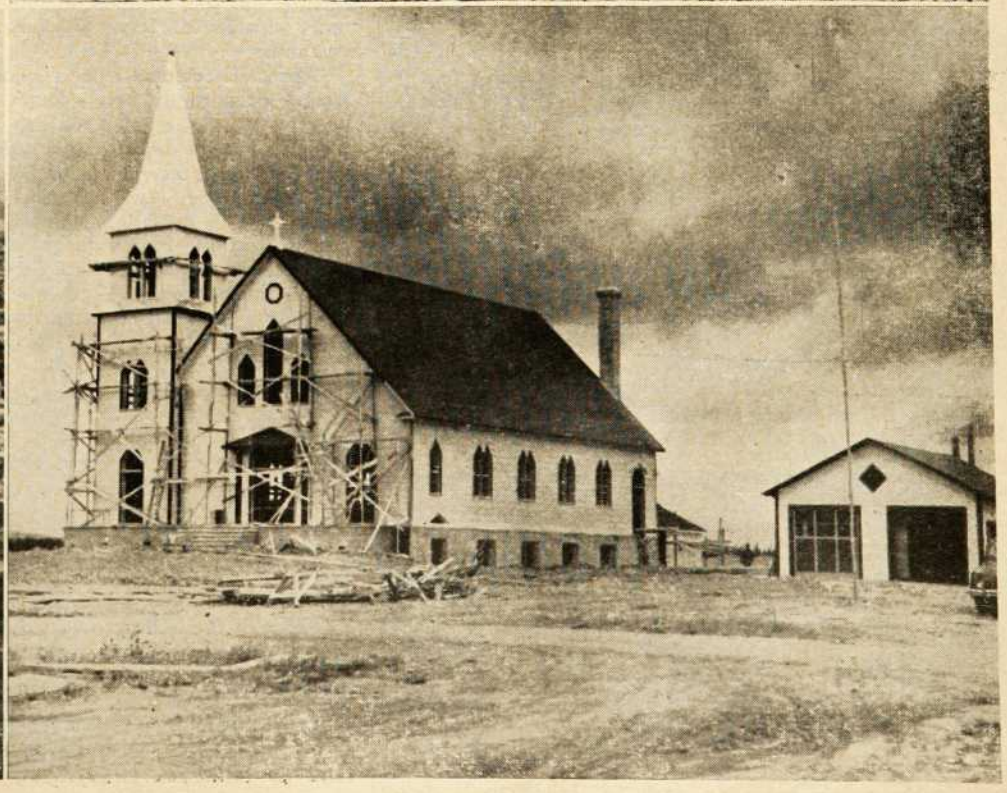
Mais il y a plus. Je voudrais éveiller l'attention des hommes d'affaires de Montréal et de Québec sur le domaine fructueux qui est maintenant à leur portée là-bas.

Deux mots sur les progrès phénoménaux de cette région. En 1908, lorsque l'on commença la construction du chemin de fer Transcontinental, il y avait exactement quatre Blancs dans ces parages. Les premiers défrichements commencèrent en 1910. En 1922, six cents colons étaient déjà installés. En 1938 on en comptait 30,000 et le diocèse d'Amos était fondé. Aujourd'hui la population des deux comtés est-ouest de l'Abitibi dépasse 75,000 habitants, répartis en plus de 67 paroisses. Les villes de Rouyn-Noranda fondées en 1926 — 27 comptent à elles-deux, environ 23,000 habitants. Amos en compte près de 5,500 et les villes de Val d'Or, Bourlamaque vieilles de quinze ans, près de 10,300 ; Malartic incorporée en 1939, 7,000 et La Sarre, 4,000. Si on ajoute aux deux comtés de l'Abitibi les populations des villes Rouyn-Noranda, il y a là 100,000 habitants. De 1946 à 1951, le nombre des établissements agricoles, dans les comtés de l'Abitibi et dans celui de Rouyn-Noranda, s'est augmenté de 5,219 et celui des personnes qui s'y sont installées de 15,502.

Vous vous dites sans doute ce que Madame Laetitia disait de son fils Napoléon 1er, alors au faîte de sa puissance : « Pourvu que cela doure ». Oui, pourvu que cela dure. Mais cela va durer, parce que la source principale de ce progrès phénoménal, c'est l'agriculture qui joue ici deux rôles : d'abord celui d'ouvrir un débouché pour notre surplus de main-d'oeuvre agricole, en lui garantissant un établissement permanent et sain et, en deuxième lieu, celui d'assurer le ravitaillement des villes industrielles des alentours. [*Lire la suite page* 42]

De haut en bas : Le Sanatorium de Macamic. — L'église de Barraute et de Guyenne. — Ci-dessous : Le sol de l'Abitibi étant argileux et non rocheux, le labour se pratique en profondeur (environ trois pieds). D'autres "bull-dozers", dits essarteuses, servent à l'essouchage.

Photos du Ministère de la Colonisation, Québec.



Le Palais de glace du square Dominion, à Montréal, en 1889. Les raquetteurs du temps, au cours d'une fête de nuit, montaient à l'assaut de la forteresse, dans un combat simulé.

NEIGES D'ANTAN . . . HIVERS D'AUTREFOIS

par ANDRE DE LA CHEVROTIERE

VOUS ÊTES CONTRARIÉ de ce qu'une remorque a déplacé votre automobile et l'a traînée à l'écart pour laisser passer l'équipe préposée au déneigement.

Vous êtes peut-être encore plus ennuyé du fait que les employés municipaux ont négligé d'étendre du sable à l'endroit précis où vous avez accompli une pirouette pour retomber sur le postérieur.

Pour vous remettre et vous consoler, songez qu'il en était encore pis que ça dans le « *Bon Vieux Temps* » . . .

La première des choses est que vous n'auriez eu aucune automobile à déplacer ou à faire déplacer. Le sable sur le trottoir ne vous aurait pas tracassé . . . ni même l'absence de sable. Vous auriez eu à vous compter chanceux de pouvoir, dans ce temps-là, découvrir seulement le trottoir après une tempête de neige.

Il est probable que, tout comme des milliers de Montréalais d'alors, il vous aurait fallu pelleter un chemin afin de sortir par une fenêtre du 2e étage et ensuite attendre une semaine ou dix jours l'arrivée des enleveurs de neige jusqu'à votre domicile situé dans une rue éloignée des grandes artères.

Homme d'affaires ou marchands installés dans une rue longeant le fleuve, au printemps, vous vous seriez résigné à trouver le sous-sol de votre établissement inondé. Quant à la glace qui servait à rafraîchir votre whisky vous n'aviez qu'à en « cueillir » par la fenêtre, votre bureau fût-il établi au 3e étage.

A la fin du siècle dernier, avant l'inauguration des deux brise-glace, le *Lady Grey* et le *Montcalm*, lancés par l'administration Laurier en 1902, les inondations dans le bas de la ville, causées par l'amoncellement des glaces sur le fleuve, furent si considérables qu'on vit vers 1890, jusqu'à 5 pieds d'eau sur le carré Victoria où un service de chaloupes transportait les gens au tarif de 5 cents le passager.

Mais ces « légers » inconvénients étaient amplement compensés par les avantages que ces années dont bénéficiaient les Montréalais au tournant du siècle.

Car les gens d'alors, pour profiter du grand air, n'avaient pas à traîner une paire de skis et le bagage de fin de semaine jusqu'à cinquante milles dans les Laurentides. Glisser en toboggan sur les pentes du Mont-Royal et faire de la raquette, étaient alors —avec le patin, bien entendu — les passe-temps d'hiver favoris. Les autorités municipales prenaient soin de laisser beaucoup de neige pour favoriser l'exercice de ces sports, sans qu'on ait à s'éloigner de la ville.

Dans le Carré Dominion, on élevait un Palais de Glace, défendu et attaqué par des équipes de raquetteurs affublés de leurs pittoresques costumes.

Après le combat, ils s'engouffraient prendre un bon « coup » de whisky blanc ou bien encore du « *Tom & Jerry* » dans les auberges et les hôtels qui parsemaient ces parages. L'an 1889 vit dans le Carré Dominion le plus brillant carnaval et le plus fantastique Palais de glace jamais réalisé au Canada. Lord Strathcona — un millionnaire en vue de l'époque — finançait l'organisation, et les evénements sportifs étaient sous la présidence de Lord Stanley de Preston, alors gouverneur-général. Pour clôturer la célébration, se déroula un grand défilé de 21 chars allégoriques et on fit remise à cette occasion, de la coupe Stanley, trophée du championnat du hockey au Canada.

Premiers ministres et lieutenants-gouverneurs de toutes les Provinces assistaient à la démonstration de même que tous les citoyens éminents de l'Est et de l'Ouest canadiens, voire même de New-York. Tous les hôtels étaient bondés : 30,000 visiteurs dans la ville, qui ne comptait alors que 91,000 âmes de population stable, vers 1890.

La chute de neige n'était pas plus abondante alors qu'aujourd'hui. Mais on n'enlevait pas la neige aussi rapidement, à cette époque où tout était à faire, vu l'absence des tracteurs automatiques qui existent aujourd'hui.

L'on entretenait un pont de glace sur le St-Laurent pour l'utilité des piétons et des véhicules à traction animale, et — prenez-en ma parole : — sur ce pont circulait un train à vapeur traversant de Montréal à Laprairie et de Hochelaga à Longueuil.

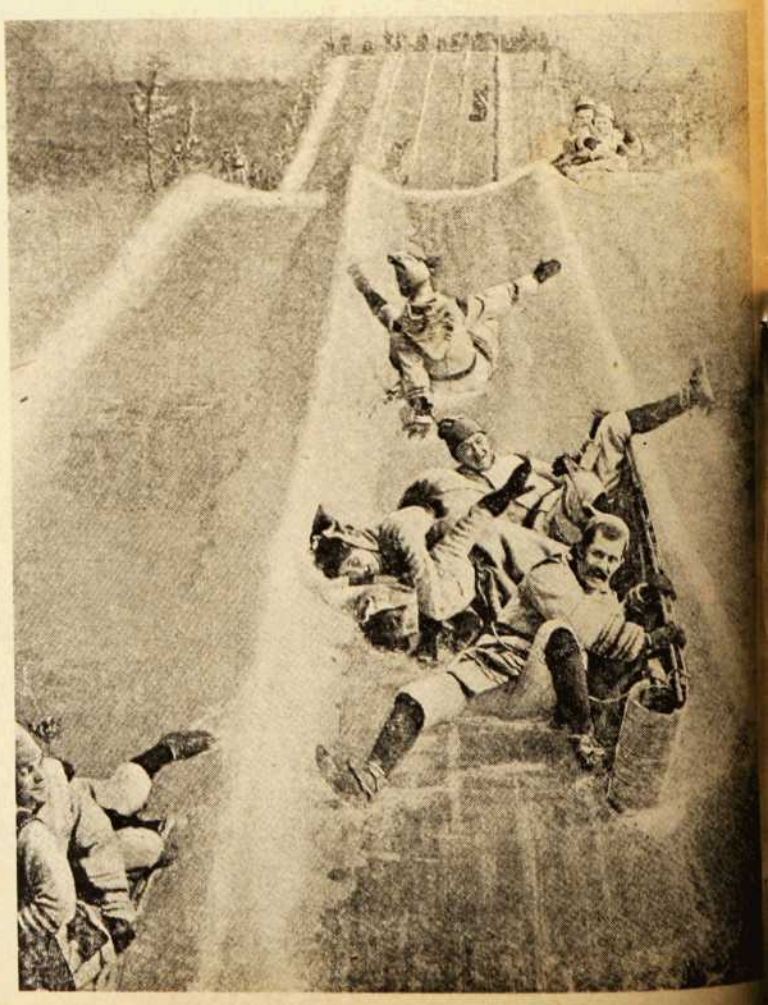
La troisième année de son existence, la locomotive du fameux train disparut à travers la glace dans 32 pieds d'eau.

Jusqu'en 1892, lors de l'apparition des tramways électriques dans la Métropole, les Montréalais se transportaient en tramways sur traîneaux à traction animale, et le conducteur s'arrêtait volontiers soit dix ou quinze minutes dans le quartier des magasins pour permettre à ses passagers d'aller faire leurs emplettes ou de causer avec des connaissances.

C'était l'époque des carrioles et le charretier appartenait à une classe distinguée.

Oui, cette époque pittoresque où les chevaux se cabraient, les clochettes tintaient et les messieurs saluaient en soulevant avec grâce leurs chapeaux de soie.

[*Lire la suite page* 41]



A gauche, inauguration solennelle du train à vapeur qui reliait Montréal à Longueuil sur le Saint-Laurent même, en 1880. La troisième année de son existence, la locomotive disparut à travers la glace et l'expérience ne fut pas répétée ! A droite, la glissoire du Mt-Royal. *Lithographie de l'Opinion Publique* et *photo Notman*

PORTRAITS DE VEDETTES

MONIQUE LEYRAC

Chanteuse, comédienne de cinéma, la gentille Monique nous revient d'une tournée en Europe et jusqu'au Liban et partage avec Jacques Normand la vedette de "Baptiste et Marianne".

par LUCETTE ROBERT

DEPUIS SES DÉBUTS au théâtre, au cinéma, à la radio et au cabaret, Monique Leyrac se recrée à son gré. Elle était brune, et devient d'un noir de jais pour ses débuts au Faisan doré. « C'est tout à fait son type », s'exclame-t-on, alors qu'elle complète sa transformation exotique avec une robe « peau de léopard ». Après un engagement au Liban (où toutes les femmes sont noires) elle nous revient blonde et frisée comme un chérubin . . . et n'a jamais été aussi jolie. « Je suis dans mon élément », nous dit-elle, « car j'ai une âme de blonde ».

Au fond (et c'est ce qui compte) elle reste la même : fidèle en amitié, gentille et simple, sans ostentation. Depuis son retour d'Europe, elle habite chez sa copine, Denise Proulx, avec qui elle a débuté au Studio 15, après avoir suivi des cours de Madame Jeanne Maubourg. Elle entra à la radio après avoir passé une audition devant M. Paul L'Anglais et remporté le rôle de Bernadette Soubirous ; rôle qui fut suivi de nombreux autres au Radio-Théâtre-Lux, pendant trois ans. Elle n'eut que quelques leçons de Léo LeSieur avant de devenir chanteuse, mais compléta celles-ci par des exercices de respiration et en faisant placer sa voix à Paris. La chansonnette étant surtout une question d'interprétation et de jeu, Monique Leyrac obtint un succès si rapide que ses engagements se succédèrent dès la première année où elle passa, du Faisan doré, au Bal Tabarin ; de Pigalle au Savoy ; et du Club DesForges, à Trois-Rivières, au Monte-Carlo, de Québec. Elle enregistra, alors, ses premiers disques pour R.C.A. Victor, et revint à Montréal où elle commença à tourner « Lumières de ma ville », (scénario de Rudel Tessier et Jean-Marie Poirier) pour Renaissance Films. Comme son rôle de chanteuse lui allait comme un gant, elle lança les chansons de Pierre Pétel et les endisqua avec un

Monique Leyrac, telle que présentée par Jean "du Pep" Rafa, le soir de son retour sur la scène d'un cabaret de Montréal alors que les habitués découvrirent une Monique aux boucles blondes mais tout aussi captivante.

égal bonheur. Comme comédienne de cinéma, elle est ce que les Américains appellent "a natural".

Si la réussite de Monique Leyrac n'est due qu'à son propre talent, il en fut de même à Paris où elle décrocha un engagement, de la façon suivante, trois jours après son arrivée. Des amis qui l'avaient amenée à « La Croisette », aux Champs-Elysées, la présentèrent au comédien-propriétaire, O'Dett, qui lui demanda de chanter pour la salle. Sans se faire prier, Monique interpréta « Les feuilles mortes », et signa un contrat avant de rentrer chez elle. On sait que, plus tard, elle fut une des vedettes du Club de l'Opéra, dirigé par Suzy Solidor et Jean Clément. Elle fit, pour « La voix de son maître » les disques suivants : « Les filles de Trois-Rivières », de Pierre Roche, « Le p'tit bonheur », de Félix Leclerc, « L'âme des poètes », de Trenet et « Le gamin de Paris », accompagnée par l'orchestre de Daniel White. Elle chanta à la Radio française dans l'émission de Franc-Nohain, « 40 millions de Français » et au Club des Avant-Premières.

Au moment de ses débuts au Studio 15, dans « A quoi rêvent les jeunes filles ? », Monique Leyrac rêvait déjà de voyages. Elle commença à les réaliser par un engagement en Belgique, au cabaret « Parisiana » de Bruxelles, et Chez Maxim à Ostende. Elle vit, en touriste, l'Italie, et surtout Naples et Pompéi . . . Et partit pour le Liban où l'attendait la vedette d'un grand spectacle au casino Aley, avec les girls du Lido de Paris et des numéros de music-hall. Monique était entourée d'une troupe plus brillante que celle qui encadra Joséphine Baker à Montréal (si l'on fait exception pour l'étonnant maître de cérémonie). Le public le plus varié, le plus enthousiaste et le plus chaleureux, applaudissait les chansons de la vedette canadienne. Des hommes en complet civil, d'autres en gandoura et turban, des Turcs et des Egyptiens coiffés de leur fez rivalisaient de bijoux avec les femmes. Monique Leyrac aima ce pays ensoleillé et en garde la nostalgie. Y a-t-il vraiment un prince sous roche ? Monique rit de cette rumeur et parle avec enthousiasme de l'émission qui l'occupe actuellement, « Baptiste et Marianne », où elle chante avec Jacques Normand, sur accompagnement de l'orchestre de Henry Matthews et la direction radiophonique de Guy Mauffette, le samedi soir, 8 h. à Radio-Canada.

Elle ne fait pas d'autres projets de voyage tant que cette émission durera, ainsi que son engagement à « Le Ciel par-dessus les toits ». Mais elle a trouvé le temps d'enregistrer, depuis son retour, « Domino » et une musique syncopée de Pierre Beaudet, sur les vers de Verlaine, « Il pleure dans mon coeur . . . »

Au cours d'une répétition, "Miss Cinéma", Jacqueline Gilbert, rend visite à Monique Leyrac. Nul doute que toutes deux évoquent mille et un souvenirs de leurs récents voyages en Europe. *Photos L. Alain, Le Samedi.*

Roman d'amour

MIROIR

par MAGDA CONTINO

CHAPITRE PREMIER

Assieds-toi, ma petite Maryse, dit gravement M. Hébert. Nous avons à te parler sérieusement ta mère et moi.

Maryse, leva vers son père ses beaux yeux noirs un peu moqueurs car elle trouvait le ton solennel et vieux jeu.

— Pendant que tu étais chez ta tante, poursuivit M. Hébert, nous avons reçu la visite de Mme Fabrigoule... Elle a un neveu... Et ce neveu vient demeurer à Ardiden où il a obtenu le poste d'agent-voyer.

Maryse eut un petit froncement de nez assez comique :

— J'en suis charmée pour lui, mais en quoi cela nous intéresse-t-il ?

— Mme Fabrigoule t'aime beaucoup et elle est venue nous pressentir... oh ! discrètement !... au sujet d'un projet d'union entre son neveu César et toi...

La jeune fille avait quitté le fauteuil où elle écoutait son père, elle leva les bras dans un geste de plaisant désespoir :

— Oh ! père, que tout cela est donc désagréable ! Cette démarche ne me dit rien qui vaille ! D'abord, je n'aime pas du tout ces mariages arrangés...

— Mon enfant, intervint doucement Mme Hébert qui écoutait la conversation et la jugeait mal engagée, les époux les plus unis ont toujours commencé par être des inconnus l'un pour l'autre.

— Mais ils se sont rencontrés tout seuls ! La sympathie est née, l'amour a suivi... Tandis qu'ici, il s'agit d'un monsieur tout préparé dont on me dit : « Voici ton mari. Maintenant, à quand la noce ? » Je ne sais même pas comment il est !... Et puis, on ne s'appelle pas Fabrigoule et César par-dessus le marché ! C'est un nom ridicule et je me refuse absolument à le porter !

M. Hébert devint très rouge et il dit avec une certaine violence :

— Si nous te parlons de ce mariage, c'est que nous estimons qu'il peut te convenir et assurer ton bonheur. Tu es parfaitement irrespectueuse et je déclare, moi, ton père, que...

Avec douceur, Mme Hébert posa une main sur l'épaule de son mari :

— Je t'en prie... Maryse est un peu absolue, c'est vrai. Laissons-lui le temps de la réflexion. Elle aura l'occasion de rencontrer ce jeune homme. Elle ne le connaît pas...

— Je ne tiens pas à le connaître, maman... Pardonnez-moi, je n'ai pas voulu vous offenser, mais j'ai mes petites idées. Vous pensez bien qu'il m'est arrivé de penser au mariage. J'ai fait des rêves, comme toutes les jeunes filles... Jamis ils n'ont pris la forme d'un agent-voyer et surtout, mon rêve ne s'est jamais appelé César... Je voudrais choisir mon mari moi-même... et Mme Fabrigoule me gêne beaucoup en voulant faire mon bonheur malgré moi.

Mme Hébert connaissait sa fille et savait que le meilleur moyen de l'amener à ce qu'on désirait était de ne point la heurter de front :

— N'en parlons plus, dit-elle. Nous n'avons pas l'intention de te faire épouser quelqu'un qui ne te plairait pas : nous sommes des parents modernes.

Dès que Maryse se retrouva hors de la maison, sa première pensée fut d'aller raconter brièvement à son amie Pierrette Pascaud qui demeurait à l'autre extrémité du bourg.

Pierrette était aussi blonde que Maryse était brune. Elle appartenait au genre sentimental et préférait aux sports et aux promenades en montagne, aimés par son amie, la lecture des romans. Mais elle préférait encore les entendre raconter que les lire. Aussi, aux premiers mots de Mlle Hébert, son intérêt s'éveilla :

— On veut te marier ? Comme ça, tout de suite ? Avec qui ?

— Avec le neveu de Mme Fabrigoule, un certain César, agent-voyer ! Conçois-tu quelque chose de plus comique ?

Les yeux bleus de Pierrette, d'abord simplement curieux, avaient pris une singulière expression. Elle paraissait très troublée, mais Maryse, occupée par ses propres soucis, ne s'en rendit pas compte.

— Tu exagères ! s'exclama Pierrette. Etre agent-voyer est un métier comme un autre. Il faut bien des gens qui veillent à l'entretien des routes. Cela n'empêche pas d'être cultivé et intelligent, aimable et délicat.

— Et le nom ! Tu admets qu'on s'appelle César Fabrigoule, toi ?

Pierrette sourit, l'air contraint :

— Le nom importe peu si l'homme est aimé...

Maryse passa ses mains dans ses boucles brunes qui semblèrent se hérisser d'horreur :

— Tu te souviens de l'agent-voyer précédent ? M. Mitton ? Encore un joli nom ! Ce doit être la spécialité de la profession. C'était un rond de cuir aux idées étroites et arriérées. Il s'habillait à la mode d'il y a vingt-cinq ans et quand on s'approchait de lui, on avait l'impression de respirer l'odeur de dossiers poussiéreux. Je suis sûre que César est pareil. Ça ne me plaît pas, je rêve autre chose...

— Que rêves-tu ? demanda Pierrette qui s'énervait visiblement.

— Je rêve d'un inconnu que je rencontrerai par hasard. Il serait... brun ou blond, cela m'est égal, mais grand, avec des yeux décidés, voilés d'un soupçon de rêve... Je veux qu'il aime la jeunesse, la vie, le sport, les voyages, Paris...

Pierrette s'était détournée, elle feuilletait un livre d'un air qu'elle tentait de rendre détaché :

— Et si tu ne le recontres pas ?

— Je resterai célibataire, déclara Maryse, péremptoire.

— Moi, je n'ai pas de grandes ambitions... Je me contenterais bien d'un agent-voyer à la condition qu'il m'aime et que je l'aime...

La fin de la phrase s'éteignit après une curieuse vibration. Maryse possédait une sensibilité qui la rendait assez clairvoyante. Elle se pencha vers son amie, prit la tête blonde entre ses mains :

— Regarde-moi... Tu le connais ce César Fabrigoule ? Depuis combien de temps est-il arrivé à Ardiden ?

— Bientôt deux mois...

— Comme tu n'est pas partie en vacances, tu l'as vu. Avoue qu'il est bien tel que je l'ai décrit ?

Pierrette sourit finement :

— Il est grand, blond, avec un soupçon de rêve au fond des yeux... Il aime la jeunesse, la vie, le sport, les voyages, Paris... Et je t'assure qu'il ne dégage pas une odeur de poussière...

Maryse éclata de rire :

— Suis-je sotte ! Je comprends maintenant ton air mélancolique : il te plaît.

La blonde Pierrette n'eût dit oui pour rien au monde, mais son silence instruisit Maryse bien mieux qu'un aveu. Elle rit de nouveau :

— Quand on éprouve de la sympathie pour quelqu'un, on voit ses qualités à travers des verres grossissants.

— C'est possible.

— Réjouis-toi, mademoiselle la sentimentale : je n'écouterai pas les compliments qu'on me fera de lui. Je resterai célibataire ! Excuse-moi d'avoir parlé légèrement de M. Fabrigoule. Si tu l'aimes, cela change tout. T'a-t-il parlé ?

— A peine, murmura Pierrette.

— Il doit ignorer la démarche de sa tante auprès de ma famille. Donc tout est bien. Quitte cet air penché : tout cela s'arrangera au mieux...

Maryse embrassa Pierrette et, du haut de son expérience de fille de vingt ans, elle laissa tomber avec un rien de commisération !

— Rêveuse, va !

CHAPITRE II

Maryse était un peu troublée quand elle quitta son amie. A cet âge on ne parle pas amour et mariage sans qu'il vous en reste un peu de rêve en tête. Mais elle savait que pour elle, le meilleur remède, au « vague à l'âme » était l'exercice, la marche. Quand le corps agit, l'esprit erre moins facilement à l'aventure.

LA CHANDELEUR

En ce jour où, docile aux lois du peuple hébreu,
La Vierge Mère, au Temple, offrit deux tourterelles
Afin de racheter le premier-né de Dieu,
Seigneur, daignez bénir ces cierges blancs et frêles.

Que le feu consacré dont leur chaire pure luit,
Nous préserve du mal, et défende nos âmes
Des rets que le démon leur dresse dans la nuit.
Protégez les foyers où brilleront leurs flammes !

Aux champs, les jours d'été, quand un orage vient,
Qu'il tonne, et que le ciel plein d'éclairs se déchire,
Les femmes dont l'esprit est demeuré chrétien,
Allument en priant ces longs épis de cire.

Que leur sainte lueur éloigne tout fléau ;
Qu'elle épargne aux maisons comme aux granges la foudre ;
Que, dehors, leur vertu garde les blés nouveaux,
Pour que les durs grêlons ne viennent pas les moudre.

Bénissez, ô mon Dieu, ces cierges ! Donnez-nous
Un coeur digne, comme eux, de brûler en un temple !
Que notre charité pour le prochain et Vous
De leur rayonnement suive le clair exemple !

Et comme, en ce matin, nous élevons, pieux,
Ces flambeaux où palpite notre ardente prière,
Faites que, pour entrer dans la gloire des cieux,
Nous vous portions, Seigneur, des oeuvres de lumière !

Louis Mercier.

Dédaignant la route trop fréquentée, elle s'engagea dans l'étroit sentier qui monte vers la vallée supérieure, gravit le défilé rocheux où l'on entend le grondement du gave. Maryse marchait allégrement, allégée de ses soucis à mesure qu'elle s'élevait. Quand elle aborda le lac encastré entre des rochers, des nuées traînaient de-ci de-là, mais les cimes des pics d'Argelès étaient dorés de soleil.

La jeune fille alla s'asseoir dans une petite crique où on ne voyait plus que le ciel et l'eau. Elle s'apaisait complètement. En somme, que s'était-il passé ? Peu de choses. On lui avait offert un fiancé qu'elle avait refusé sans le connaître et il se trouvait que sa meilleure amie éprouvait de la sympathie pour cet inconnu.

Eh bien, que la gentille Pierrette épousât ce Fabrigoule s'il lui plaisait, Maryse n'y voyait aucun inconvénient. Ce qui déplaît à l'une peut assurer le bonheur de l'autre.

La jeune fille se pencha sur l'eau et, du bout des doigts, agita la surface paisible. Elle y voyait des images fugaces auxquelles son imagination donnait un sens...

Le futur bien-aimé devait exister quelque part... très loin... ou très près...

Dans les campagnes, on croit encore que si, un certain jour de l'année, une jeune fille place sous son oreiller un miroir avant de s'endormir, elle verra au réveil s'y refléter les traits de l'homme qu'elle épousera.

Le lac de Gaube, dans sa grande coupe oblongue et pierreuse, formait une immense glace. De toutes ses forces, Maryse fit le voeu d'y voir surgir une image si imprécise qu'elle fût :

— Qui que tu sois, toi qui prendras un jour place dans ma vie, songeait-elle, que je te voie une seconde, une seule...

Une bulle d'air creva la surface et une image apparut...

Cela tenait de la magie et Maryse se figura qu'elle rêvait. De la main, elle toucha l'eau. Au lieu de s'effacer, la silhouette entrevue se précisa. Maryse se retourna.

Il pouvait sourire car la figure de la jeune fille était bien ce qu'on pouvait voir de plus drôle au monde. Elle reflétait de l'émotion, du dépit, un rien de honte...

Elle était un peu inquiète aussi. Mais un regard jeté sur l'importun la rassura. Ce grand garçon blond, aux yeux bleus avait l'air doux et bien élevé. Et, de plus, il avait exactement le genre d'élégance apprécié par Maryse. Son volumineux pardessus mastic lui donnait une allure très « sport » sans que sa tenue fût le moins du monde négligée. Il était chic sans affectation.

— Mademoiselle, dit-il, je m'excuse de troubler vos réflexions...

— Vous étiez là depuis longtemps, monsieur ? demanda Maryse malgré elle.

— Non, mademoiselle... Je cherchais quelqu'un qui pût m'indiquer mon chemin. Je me suis égaré et je n'ai plus d'essence que pour quatre ou cinq kilomètres. Si je ne vous avais pas rencontrée, je risquais la panne dans ce pays qui ne m'est pas familier...

— Et où les passants sont rares, acheva-t-elle en riant.

— Pourriez-vous me dire, mademoiselle, quel est le bourg le plus proche ?

— C'est Ardiden où j'habite. Par la route départementale, vous avez à peine deux kilomètres et demi.

— Voulez-vous me permettre de vous reconduire ? Mon auto est là, en bas des roches.

Maryse, debout, défripait les plis de sa jupe, rectifiait l'ordonnance d'une mèche dépassant son béret :

— Avec plaisir, monsieur. Car si vous êtes perdu, moi, je me suis attardée et on m'attend.

Maryse était venue par des sentiers en lacets. Cette fois, elle se dirigea vers la route, suivie par le jeune homme.

Une magnifique auto stationnait sous les arbres. Elle reconnut une Cadillac d'une ligne sobre et nette, à la carrosserie impeccable. Le couple prit place dans la voiture.

Tout cela était très simple et l'aventure n'avait rien d'extraordinaire. Mais après la songerie de Maryse au bord du lac, il lui semblait vivre un début de roman. Cette impression s'accentua quand la voiture fila sur la route. Se sentir seule avec un inconnu était une sensation toute nouvelle pour la sage Maryse et elle avait beau savoir que la course allait s'arrêter tout de suite, qu'on se séparerait après un remerciement courtois, cela la troublait un peu. En outre, elle devinait que, sans le laisser paraître, son compagnon de hasard la détaillait.

— Je m'avise de mon incorrection, dit-il soudain. J'aurais dû me présenter. Armand Gautier...

— Vous êtes de passage dans les environs peut-être.

— En villégiature à Cauterets. Je viens d'arriver et je n'ai pas besoin de vous apprendre que je connais mal le pays.

— Nous voici à Ardiden, annonça Maryse. Le poste d'essence est dans cette rue, à gauche.

Le jeune homme freinait. Elle comprit qu'il était tenté de lui demander où elle habitait et qu'il n'osait pas. Elle lui sut gré de cette discrétion :

— Je descends ici, dit-elle. Je suis à deux pas de chez moi.

Debout devant elle, il semblait hésiter à lui poser une question. Il dit enfin, d'un air faussement détaché :

— L'endroit où nous nous sommes rencontrés est fort joli. J'y retournerai. J'aime beaucoup ces sites romantiques... Peut-être nous y retrouverons-nous un jour...

— C'est ma promenade quotidienne, dit la jeune fille.

C'était au moins exagéré ; mais la phrase lui échappa malgré elle. Elle se détourna légèrement avec la crainte de voir son mensonge deviné...

Mais avec un salut plein d'une gracieuse aisance, il reprenait le volant. Et elle n'entendit plus que le glissement des pneus sur les pavés de la petite ville...

CHAPITRE III

La nuit porte conseil, dit-on. Le malheur est que ces conseils-là, comme beaucoup d'autres, ne sont pas toujours suivis. A son réveil, Maryse décida qu'elle ne sortirait pas ce jour-là. Depuis son retour elle se promettait de consacrer une journée au nettoyage de ses bibelots, au rangement de ses armoires. Elle mit ce projet à exécution. Mais il faut croire qu'une légion de lutins invisibles l'aida dans ce travail car il était à peine trois heures de l'après-midi que tout était en ordre. Désoeuvrée, elle sortit et prit naturellement la route du lac. Alors, ce fut comme si une voix impérieuse l'appelait. Elle cessa de discuter avec elle-même.

— D'ailleurs, mes scrupules sont absurdes. Pourquoi irait-il à Gaube justement aujourd'hui, ce monsieur ?

La Cadillac était là, rangée le long du fossé et une silhouette en pardessus mastic était appuyée au volant.

Avec un peu d'imagination, cela donnait l'impression d'une scène d'enlèvement comme on en voit dans les romans et au cinéma. Maryse s'arrêta, indécise, tentée de retourner en arrière. Mais Armand Gautier l'avait aperçue et il venait à elle.

— Quelle joie de vous voir, mademoiselle ! dit-il gaiement. J'étais venu ici à tout hasard... et la Providence a voulu que mon espoir ne soit pas déçu !

Maryse ressentit un choc étrange. Elle se sentait coupable et en même temps, elle éprouvait une joie inconsidérée.

— C'est bien un hasard, en effet, dit-elle en riant. J'avais résolu de ne pas bouger de la maison. Et puis, ma foi ! Il faisait si beau...

— N'est-ce pas ? Je n'ai pas pu résister à la tentation... de revoir le lac... Je l'ai si mal vu, hier, préoccupé que j'étais de mes malheurs... touristiques. Aucune promenade ne pourrait me plaire davantage.

Maryse sourit. Elle était du même avis. Une sorte de superstition la poussait à aller revoir l'endroit où elle avait vu le visage d'Armand Gautier se dessiner dans le miroir liquide :

— Laissons donc la voiture ici, dit-elle. Nous allons monter par un sentier de chèvres. Vous êtes bon grimpeur ?

— Je suis entraîné un peu à tous les sports.

Maintenant, ils montaient allégrement, escaladant les roches glissantes. Parfois, lors d'un passage difficile, il lui tendait la main [*Lire la suite page* 19]

Son coeur la conduisit irrésistiblement vers le grand amour dont sa raison voulait l'éloigner.

Dessin de JEAN MILLET

Nouvelle

LA BIENHEUREUSE INDISCRETION

par HENRI PICARD

J'ai connu dans le train celui qui devint mon mari. Vous allez dire, amies Evettes, que si votre journal posait à ses lectrices cette question : Où avez-vous connu votre mari ? beaucoup répondraient : En voyage.

Cependant, je ne crois pas qu'il existe une histoire semblable à la mienne. Jugez-en :

Le train trouait la nuit noire. Des lueurs de signaux, des ombres de disques et de poteaux se poursuivaient sur la buée des panneaux.

Le jeune homme qui somnolait dans l'angle opposé au mien s'éveilla soudain, regarda sa montre-bracelet, se leva précipitamment, prit une mallette posée sur le filet, fit glisser la porte du couloir avec discrétion et sortit.

Dans un demi-sommeil, machinalement, je suivis ses gestes.

Dans le couloir, l'homme abaissa la vitre, se pencha... le train entrait en gare et ralentissait sous l'effort des freins.

Sans attendre l'arrêt complet, l'homme ouvrit la portière et sauta...

Quand le train reprit sa course, je levai les yeux vers le filet me faisant vis-à-vis et j'étouffai un cri : ma mallette avait disparu

Quand j'avais loué ma place, je n'avais pas remarqué qu'il était mentionné, sur le ticket : Sens opposé à la marche.

Or je n'ai jamais pu supporter voyager dans ces conditions heureusement que mon vis-à-vis, un jeune homme charmant, avait bien voulu accéder à mon désir de changement de place. Seulement, nous avions omis d'effectuer la mutation des colis.

Pas une seconde, je n'avais pensé à cela quand je l'avais vu, sans hésitation, soulever mon bagage en tous points semblable au sien, et l'emporter sans même lui jeter un regard.

Evidemment, j'avais sa mallette, mais je songeais à la mienne et à tout ce qu'elle renfermait.

La mallette d'une femme la contient tout entière !

Le parfum discret qui s'en exhale, les pièces de lingerie, minutieusement rangées, qu'il soulèverait, palperait, caresserait, lui parleraient un langage qu'il comprendrait sans doute.

Il les identifierait une à une, au fur et à mesure de leur découverte, espérant trouver l'enveloppe ou le portefeuille contenant l'adresse de la propriétaire.

Et tout à coup, je sentis le rouge me monter au visage sous le réveil d'un souvenir : mon carnet était dans la mallette !

« Mon carnet » ! C'était le journal de ma vie, mon journal de jeune fille C'était mon portrait moral : pensées ! réflexions ! souvenirs ! Chaque fois que mon âme avait ressenti un choc, chaque fois qu'une injustice avait révolté ma conscience, j'avais jeté hâtivement des lignes traduisant mes pensées souvent naïves, mais toujours sincères.

Si ce jeune homme lisait « mon carnet », il me connaîtrait toute et peut-être bien mieux que je ne me connaissais moi-même.

J'avais emporté avec moi ce Journal afin qu'il ne tombe pas sous les yeux de mes parents, pendant les quelques jours de mon absence.

Et c'était un inconnu, un jeune homme qui, dans quelques instants peut-être, allait tourner les pages de mon manuscrit et rire... sans comprendre.

J'étais à la fois vexée, honteuse et furieuse. Doublement, car je ne pouvais l'accuser plus que moi-même.

Il est assez « enrageant » dans des cas semblables, de ne pas avoir un bouc émissaire à qui l'on fait supporter sa mauvaise humeur.

Ne pouvant prendre aucune décision avant la prochaine station, qui était d'ailleurs celle où je devais descendre. Je cherchai à me rappeler le visage de mon vis-à-vis.

Au fur et à mesure que je me remémorais les traits de cette figure intelligente, un peu sarcastique, d'une séduction évidente, je m'assombrissais. J'aurais préféré que mon carnet tombât entre les mains d'un manuel, moins clairvoyant et partant moins moqueur.

Comment me restituerait-il mon bien ?

S'il se présentait chez mes parents, c'était la catastrophe ! A moins qu'il n'ait le bon esprit de ne souffler mot de mon Journal.

Si sa mallette contenait son adresse, je décidai de lui rapporter son bien au plus vite.

Dès la descente du train, je courus à la salle d'attente des premières classes et là, à l'abri des regards indiscrets, j'inventoriai le bagage du jeune homme.

J'y trouvai tout ce que j'attendais, y compris un beau désordre, en ce qui concernait les vêtements et le linge, mais le compartiment réservé aux papiers d'affaires contenait des dossiers soigneusement rangés.

C'est ainsi que j'appris qu'il se nommait Pierre Barlier, était ingénieur et habitait la villa « Les Mouettes », à Ville-sous-Bois.

Ville-sous-Bois, pays voisin, à peine distant de cinq kilomètres de Vieux-Ville où j'habitais avec mes parents.

C'était là une chance inespérée de retrouver rapidement mon bien et de restituer à Pierre Barlier ce qui lui appartenait.

Il était évident qu'il devait être aussi impatient que moi de retrouver sa mallette, mais je crus bon d'attendre au lendemain pour effectuer cette démarche.

Je pris une voiture de louage qui stationnait sur la place de la gare et je me fis conduire à Ville-sous-Bois.

La villa « Les Mouettes » était la perle d'un écrin de verdure et de fleurs.

Je me présentai et j'allais passer ma carte avec quelques mots d'explication, quand « il » apparut en haut du perron, dévala les escaliers et vint à moi la main tendue, le sourire aux lèvres.

— Je vous dois mille excuses, mademoiselle Jandri. Par mon étourderie, nous avons tous deux raté notre voyage. Vous m'avez devancé car j'allais, ce matin, vous restituer votre bien et reprendre le mien.

— Vous aviez mon adresse sur « le carnet », dis-je aussitôt.

Pierre Barlier ne devait pas s'attendre à tant de brutale franchise.

Au lieu d'une jeune fille rougissante, gênée, un peu honteuse, qu'un inconnu ait pris connaissance de ses secrètes pensées, il se trouvait en face d'une Jeannine Jandri qui le regardait bien en face et qui semblait ne pas s'étonner que les larges mains sportives du jeune homme aient été déranger dentelles, crêpes de chine et mousselines.

Pierre Barlier ne pouvait nier son exploration : s'il n'avait découvert le carnet, comment aurait-il connu l'adresse de la jeune fille ?

Aussi s'empressa-t-il de dire :

— Je cherchais une enveloppe, une carte de visite, un nom qui me permît de vous restituer votre bien, quand je découvris votre journal et sur la couverture vos nom et adresse, mais soyez assurée, mademoiselle que là s'est bornée mon indiscrète curiosité.

Je répondis en souriant :

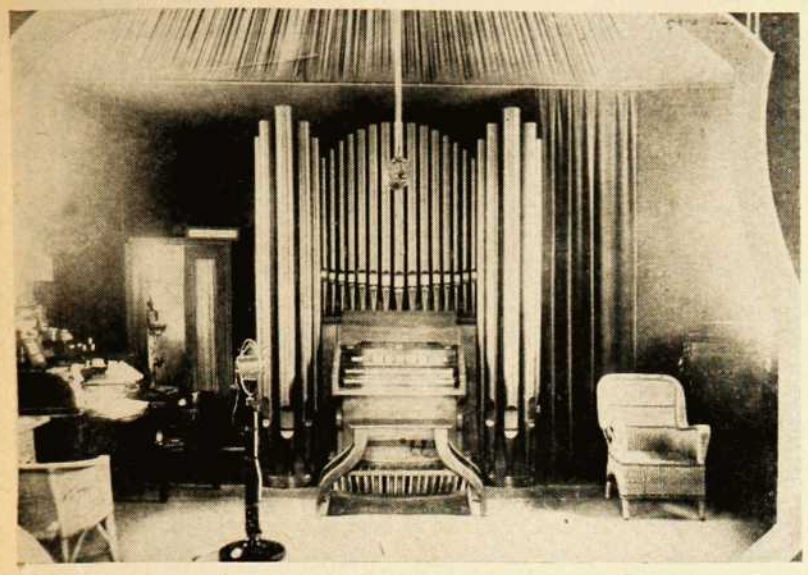
— Si vous aviez lu ce manuscrit, vous auriez connu les pensées de ma soeur, quand elle était jeune fille.

« Ma soeur, Jeannine Jandri — moi, je me nomme Jacqueline — s'est mariée il y a trois jours et, avant de partir en voyage, m'a confié ce carnet qu'elle veut soustraire à la curiosité éventuelle de son jeune époux.

[*Lire la suite page* 41]

Le chemin de fer est parfois le chemin du bonheur . . .

Dessin de JEAN MILLET



Le studio de CKAC en 1922. On peut voir que tout, administration, émetteur et orgue électrique, se trouvait dans une seule et même pièce soigneusement capitonnée pour une meilleure insonorisation.

Un des studios modernes de Radio-Canada. Des revêtements remplacent les tentures d'autrefois. Cette vaste pièce peut recevoir tout un orchestre et permet une disposition en profondeur pour obtenir un relief sonore.

Les trente ans de la Radio

par André de la Chevrotière

Nous sommes heureux de rappeler aujourd'hui, l'oeuvre accomplie dans le domaine de la radio depuis trente ans.

Cette évocation du passé offre un intérêt particulièrement vif à l'occasion de l'inauguration, au printemps dernier, du merveilleux édifice de la Société Radio-Canada, rue Dorchester à Montréal, et qui nous dotera bientôt d'un transmetteur de télévision.

Disons d'abord que c'est en 1920 que le poste XWA transmit son premier programme radiophonique hors de Montréal, sous la forme d'un grand concert exécuté par un orchestre de Montréal et que put entendre un auditoire distingué réuni au Château Laurier, à Ottawa. Il faut dire toutefois pour rendre hommage aux pionniers de la radio canadienne, la Société Canadian Marconi, que celle-ci fonda son premier poste, le premier de tout le Canada si ce n'est pas de toute l'Amérique du Nord, en septembre 1918 (fréquence : 1200 mètres, puissance : 250 watts). Mais le premier studio d'émission, comme on l'entend aujourd'hui, remonte à 1922. Il fut aménagé par Marconi dans l'immeuble Canada Cement, Carré Phillips, à Montréal avec l'indicatif CFCF, — en même temps que « La Presse » inaugurait le poste CKAC, (lequel a toujours conservé le même indicatif), avec un personnel de trois employés seulement.

On comptait à cette époque environ 200 appareils récepteurs dans notre ville. On pouvait voir à plusieurs milles de distance sur le toit de l'édifice La Presse les deux pylônes de 72 pieds chacun, ainsi qu'une chambre de manipulation qui en ce temps-là devait également servir de studio temporaire.

Il était évident qu'aux débuts de CKAC la cédule des émissions était loin de présenter quelque chose de régulier — Au cours de l'année 1922 il n'était pas rare par exemple d'entendre l'annonceur au beau milieu de l'après-midi s'adresser aux radiophiles en ces termes :

— Mesdames et messieurs, vous venez d'entendre un récital. Le poste CKAC cesse maintenant ses émissions pour revenir dans trois heures, heure à laquelle nous vous présenterons un programme de musique.

Qui aurait cru alors que les postes de radio connaîtraient un essor aussi extraordinaire ; on aurait même pas osé l'espérer, quand l'on songe au nouvel édifice de Radio-Canada, au coût de $3,000,000, qui compte un personnel de 600 employés.

En 1924, les Chemins de Fer nationaux du Canada lançaient le premier réseau national (Montréal, Toronto, Ottawa) avec l'indicatif CNRM.

En 1932, c'est l'établissement de la première Commission de la radio et le poste CNRM devient CRCM. L'année suivante, un autre quotidien de Montréal, « La Patrie » cette fois, inaugurait le poste CHLP, lequel est logé depuis sa fondation à l'immeuble Sun Life, Carré Dominion.

En 1936, la Commission de la radio devient la Société Radio-Canada avec deux postes à Montréal, CBF pour le réseau français et CBM pour l'anglais.

En 1945, c'est le tour de CJAD (Montréal) et en 1947, CKVL (Verdun).

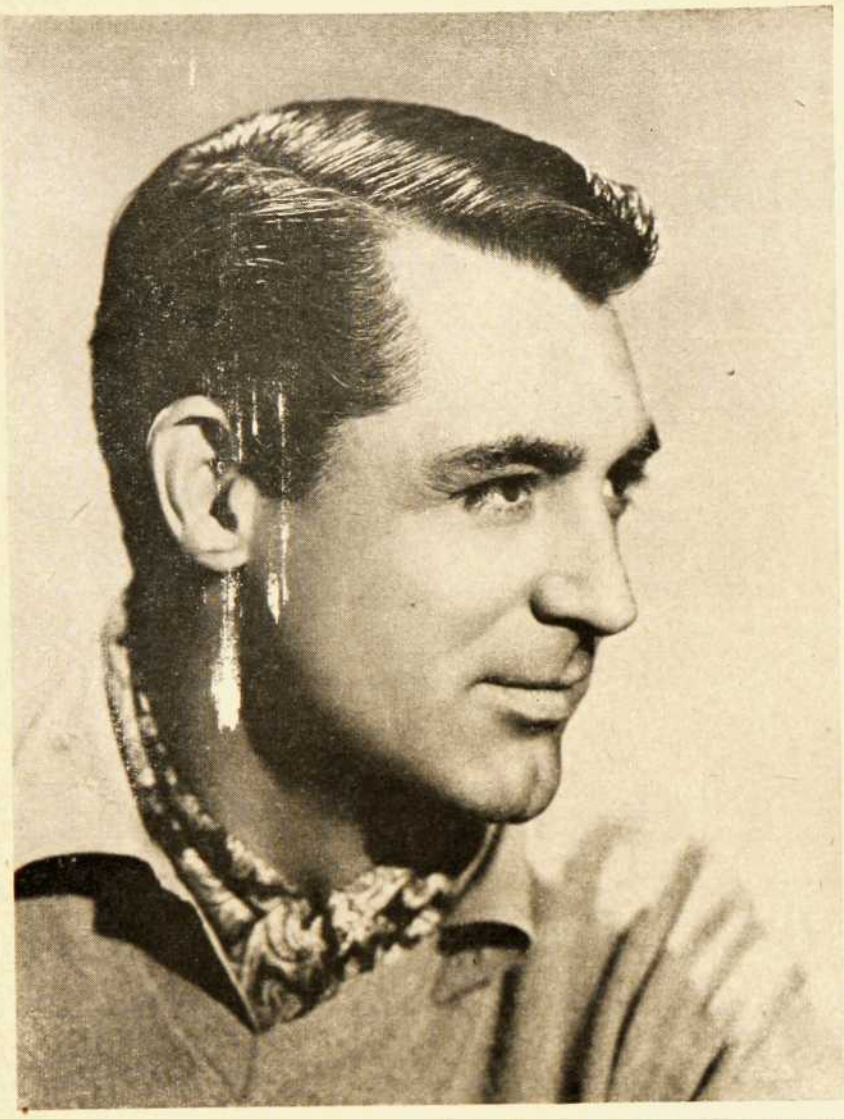
Il existe aujourd'hui dans toute la province de Québec deux grands réseaux celui de Radio-Canada, avec des postes répartis sur toute l'étendue de la province de Québec et le réseau Trans-Québec auquel sont affiliés un très grand nombre de postes privés.

QUELQUES SOUVENIRS DES DEBUTS DE LA RADIO

Quel amateur véritable, quel pionnier de la T.S.F. à Montréal ne se rappelle les premiers appareils ?

C'étaient les beaux jours... Chaque nuit, des milliers d'amateurs, les oreilles coiffées de boules noires reliées par une lame nickelée, se penchaient sur les appareils alchimiques, hérissés de pointes et de crochets. D'énormes bobines aux [*Lire la suite page* 37]

A gauche : un studio de CKAC en 1924 et une des "consolettes" des salles modernes de contrôle. Il suffit au surveillant de vérifier quelques cadrans et de manipuler ces boutons pour assurer une audition parfaite. A droite : une répétition pour la série des "grands romans canadiens" à Radio-Canada. On présente ici le "*Survenant*" de Germaine Guèvremont. En dessous, la salle d'enregistrement. A droite, sur notre cliché, les appareils sur disques et à gauche les enregistreurs modernes sur bandes ou fils sonores.



Cary Grant, que nous verrons bientôt dans le film "Room for one more".

L'ACTEUR LE PLUS SIMPLE DU MONDE

par Louise Gilbert-Sauvage

(notre correspondante à Hollywood)

En revenant de mon entrevue, à Warner Brothers, avec Cary Grant, je me disais : « Rien ne ressemble autant à Cary Grant en personne que Cary Grant à l'écran. La scène n'est-elle qu'un jeu pour ce magnifique artiste aux manières aussi élégantes que simples ? Cet acteur dont tous les publics raffolent n'a jamais songé à être autre chose que lui-même. »

Tout naturellement, le reconnaissant si réel, je voulus savoir le défaut et la qualité qui l'ennuyaient ou lui plaisaient le plus chez les gens.

Tout de suite il répondit :

— Le défaut : l'affectation, le snobisme, ces deux lubies si proches parentes qu'elles se confondent, si détestables et si ridicules. Le premier ennuie, le second fait rigoler. La qualité : sérénité. Les gens qui la possèdent sont des heureux dont le bonheur rayonne sur ceux qui les approchent, et avec qui l'on voudrait toujours vivre.

Je levai les yeux sur ceux de mon interlocuteur. Y lut-il dans les miens de l'étonnement, car il tint à répéter cette assertion. Puis il ajouta, mi-badin, tel qu'il nous apparaît ordinairement au cinéma : « Cela vous surprend ?... A part cela, j'aime tout le monde ; et, bien que je n'aie pas le temps de prendre connaissance moi-même de toute ma correspondance, j'écoute souvent la lecture des lettres que l'on m'adresse, et je trouve charmants tous ces amis lointains. Je note les critiques et j'aime savoir que l'on m'aime. »

Betsy Drake, Cary Grant et le directeur Norman Taurog, discutent d'une prochaine scène, sur le plateau de Warner Bros.

— Y songez-vous parfois, lorsque vous vous mettez à l'étude d'un rôle ?

— J'y songe surtout lorsque j'entre en scène, devant la caméra. A ce moment, je pense à l'auteur, au personnage que je représente, et parfois aussi à ceux qui, dans l'audience, écouteront mon récit. On ne saurait réussir autrement.

Il n'y a pas à douter de la popularité de Cary Grant, non seulement parmi les amis des spectacles ; mais aussi dans la colonie des acteurs en général. Je n'ai pas le temps de lui demander de me parler de lui-même ; il dit : « Vous aimeriez savoir d'où je suis sorti, n'est-ce pas ? — pas de la cuisse de Jupiter, en tout cas.

Il m'apprend que son nom véritable est *Archibald Leach*. Il est né à Bristol en Angleterre, le 18 janvier 1904. Son père était manufacturier de vêtements.

— Etes-vous le premier acteur de votre famille ?

— Non, mon grand-père m'a ouvert la voie. Il était fameux en son temps.

De goût simple, il aime la vie sans trop de fatras. Dans sa jeunesse, il occupait ses loisirs à fabriquer des mécanismes électriques. Un jour il imagina un système d'éclairage théâtral qui fit sensation et fut adopté par le propriétaire du théâtre Princess de sa ville.

En cette circonstance, il prit contact avec la vie de théâtre. Ce fut l'étincelle qui ralluma les lueurs de l'hérédité chez Cary. Sa carrière se dessina aussitôt devant ses yeux, à traits si prononcés qu'il résolut de s'enfuir du toit paternel, pour suivre une troupe d'acrobates en tournée. Mais, ce jeune inventeur n'avait que treize ans. Son père ne vit pas la chose du même oeil, comme l'on peut croire. Il s'en fut à la recherche de son rejeton qu'il ramena au foyer.

— Je crois que vraiment je mis toute ma bonne volonté à essayer d'oublier le théâtre ambulant qui ne cessait de m'appeler. Je repris sérieusement mes études ; mais cela ne dura pas longtemps. Je partis encore une fois pour aller rejoindre la troupe Pender. Cette fois mon père comprit que cette inclination s'affirmait trop sincère pour la contrarier.

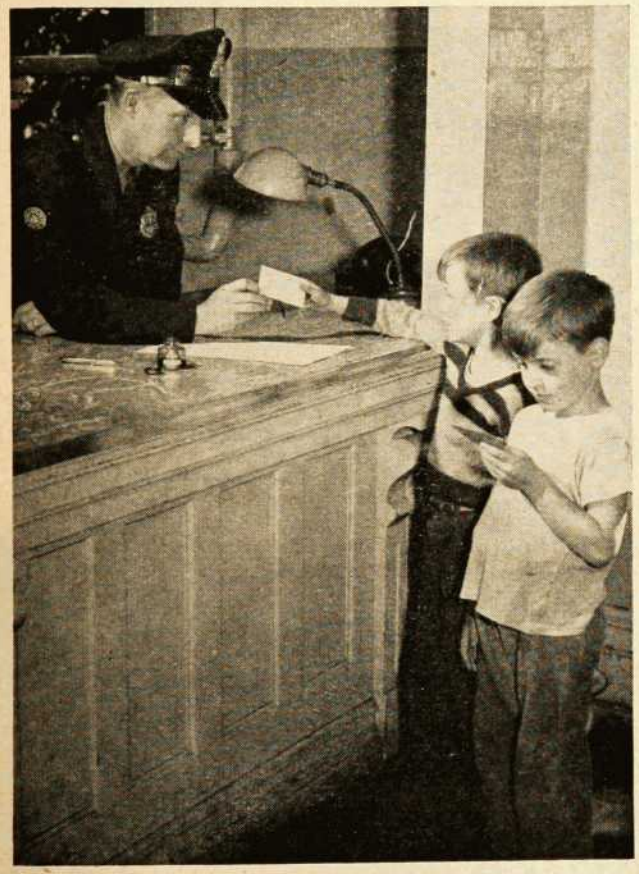
La compagnie vint à New-York. Il la suivit pendant quelque temps, puis retourna en Angleterre où, à part ses rôles de comédien, il se découvrit une aptitude pour le chant et le piano. C'est alors qu'il rencontra Arthur Hammerstein avec qui il signa contrat, et vint jouer dans *Golden Dawn* à Broadway.

[*Lire la suite page* 46]

Ci-dessous : Cary Grant fait sauter les crêpes à l'ébahissement du brave caniche, au cours d'une scène de son prochain film. — A droite, il offre ses meilleurs voeux au directeur Norman Taurog au début du tournage de "Room for one more". — Au-dessous : Chez lui ou en promenade, Cary Grant sait rester l'artiste simple et sympathique que le public connaît.

Quelques amis des jeunes, groupés autour du micro de CKAC, à l'heure de l'émission radiophonique en faveur des Clubs Juvéniles de la police de Montréal. On y voit le sous-inspecteur Ovila Pelletier, directeur ; l'annonceur Louis Bélanger ; le sergent Mike Hayvren, surintendant des sports et Julien White, directeur adjoint. Les programmes français se donnent à CKAC ; les anglais à CJAD. *Ph. Conrad Poirier, Le Samedi.*

La plus belle oeuvre de la Police de Montréal



Une scène très fréquente dans un poste de police : deux gamins viennent réclamer leur carte de membre de la Police Juvénile. Ce Club compte 72,000 membres âgés de 8 à 18 ans.

IL Y A DE CELA PLUSIEURS ANNÉES, un agent de police nommé Ovila Pelletier, devenu depuis assistant inspecteur, dispersait une troupe de gamins en leur disant : — « Allez ailleurs ! » Et l'un d'eux de répondre : « *Oui, mais où ?* »

Cette remarque n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd, encore moins d'un indifférent puisque celui à qui elle s'adressait est père de cinq enfants. Mieux qu'un autre il était en mesure de comprendre les jeunes et d'avoir pitié de ceux dont personne ne semble se soucier.

Le constable Pelletier est persuadé que toute arrestation correspond à une négligence policière car il est persuadé que, du moins en ce qui concerne les jeunes délinquants, le délit aurait pu être évité. Or, si la jeunesse commet des bêtises, et même davantage, c'est en majeure partie parce qu'elle est inoccupée.

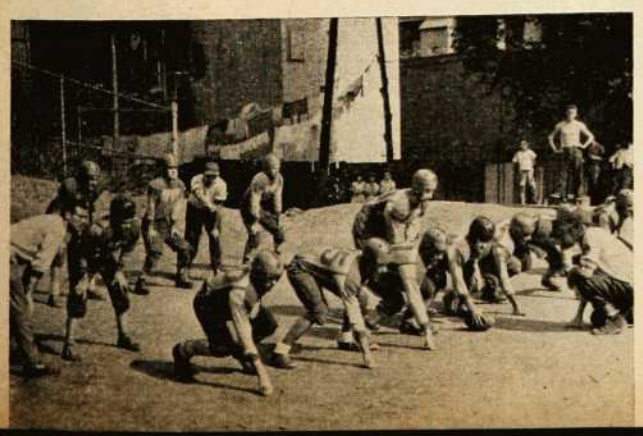
Voilà pourquoi la force policière de Montréal, à l'exemple d'organisations similaires qui existent déjà aux Etats-Unis, a fondé des Clubs juvéniles. Comment les membres ont-ils été recrutés ? Rien de plus facile. L'inspecteur Pelletier a prévenu les policiers d'avoir l'oeil sur les bandes de jeunes en passe de commettre de petits méfaits ou qui flânaient dans les restaurants, etc., et de les lui amener. Il choisit alors le quartier de la Pointe-St-Charles pour y grouper les premiers membres. Les réunions avaient lieu au petit bonheur dans un garage, une remise, au poste de la police le plus rapproché, ou même à la demeure d'un policier. Le résultat fut immédiat : les délits commis par des jeunes dans ce quartier tombèrent de 134 à 37.

Dans son enthousiasme, l'inspecteur Pelletier commit ce qu'il appelle en souriant, sa première grosse erreur. Il se risqua à faire du recrutement par radio et, en l'espace de trois semaines, 45,000 nouveaux membres furent enrôlés. Peut-on s'étonner si après cela on dut avoir recours à une campagne de souscription pour venir en aide à une organisation dont les cadres étaient brusquement dépassés ?

Actuellement, les Clubs juvéniles de Montréal comptent 72,000 membres. Ils participent à des sports organisés : hockey, baseball, football, lutte et boxe. Ils assistent à des conférences dans lesquelles on leur enseigne le respect de la loi, la manière de devenir de bons citoyens utiles à leur pays, la tolérance religieuse et raciale.

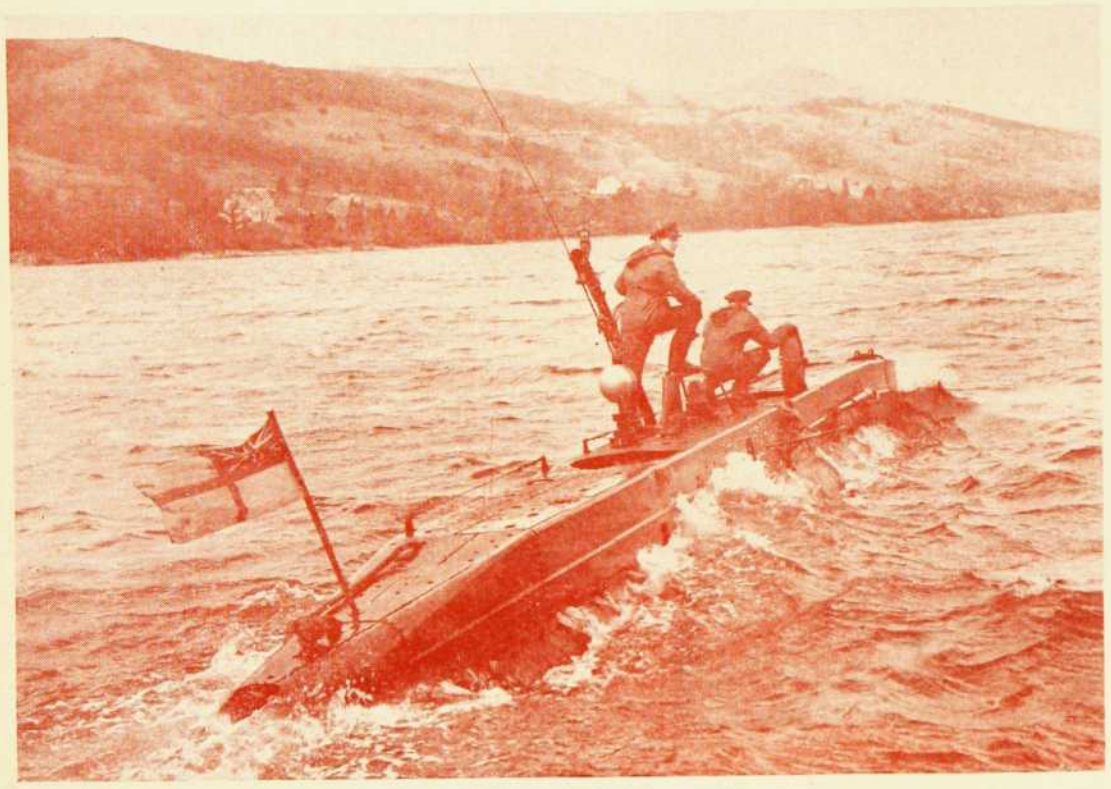
Une nouvelle méthode plus compréhensive a été adoptée par ceux qui s'occupent de la délinquence juvénile. Le prévenu, si le délit est léger, est confié à la garde d'un policier, homme ou femme, et reconduit à ses parents après avoir été dûment sermonné. Il n'y a que les récidivistes qui comparaissent en Cour Juvénile et ceux qui se sont rendus coupables de vol avec effraction ou à main armée.

L'équipe de rugby du quartier Saint-Henri photographiée au cours d'un exercice. Des équipes analogues sont en train de se former à Verdun et à Saint-Jérôme.



La fanfare de la Police Juvénile est sous la direction de Pat Marazza et du constable Roger Gilbert. On voit ici les jeunes musiciens défilant dans le parc Lafontaine.

L'équipe des joueurs de baseball du parc Jarry a pour entraîneur, Mario Dipeso, et pour gérant, Albert Corneille. Ces jeunes ont déjà remporté plusieurs championnats. *Photos Conrad Poirier, Le Samedi.*



Le XE7, sous-marin miniature de la Royal Navy. Cet engin a été construit en Ecosse et s'inspire des modèles mis en service par les Allemands en 1943. Ce sous-marin de poche est propulsé par une hélice à cinq pales alors que les modèles Allemands n'en ont que trois. Au cours des manoeuvres qui se déroulèrent l'an dernier en Amérique entre les deux flottes réunies, le XE7 fit une partie de la traversée par ses propres moyens et l'autre embarqué sur une unité plus importante.

LA CHASSE AUX SOUS-MARINS ATOMIQUES

L'ÉNERGIE ATOMIQUE utilisée pour la propulsion d'un sous-marin allierait à une endurance considérable en plongée une vitesse qui pourrait atteindre 30 noeuds... De telles qualités rendent d'autant plus difficiles la poursuite et l'anéantissement de ce genre de sous-marins, que celui-ci, peut, dès à présent, être doté de groupes microphoniques d'une portée de 8 à 10 milles, alors que les asdics actuels des bâtiments de surface ne dépassent guère la portée de 1 mille et demi. Ajoutons à cela les avantages des torpilles allemandes, telles que celles qui armaient le sous-marin 2-518, dont nous avons plusieurs fois eu l'occasion de parler dans ce magazine. Leur portée atteint, en effet, 30,000 pieds, et, en tout cas, à 15,000 pieds, grâce aux appareils d'écoute microphoniques, la trajectoire en est assez précise pour atteindre presque sûrement leur but avant que les asdics des bâtiments de surface n'aient pu révéler la simple présence du sous-marin dans les parages.

Ainsi, l'écoute microphonique devient la pièce maîtresse de la tactique sous-marine et anti-sous-marine moderne.

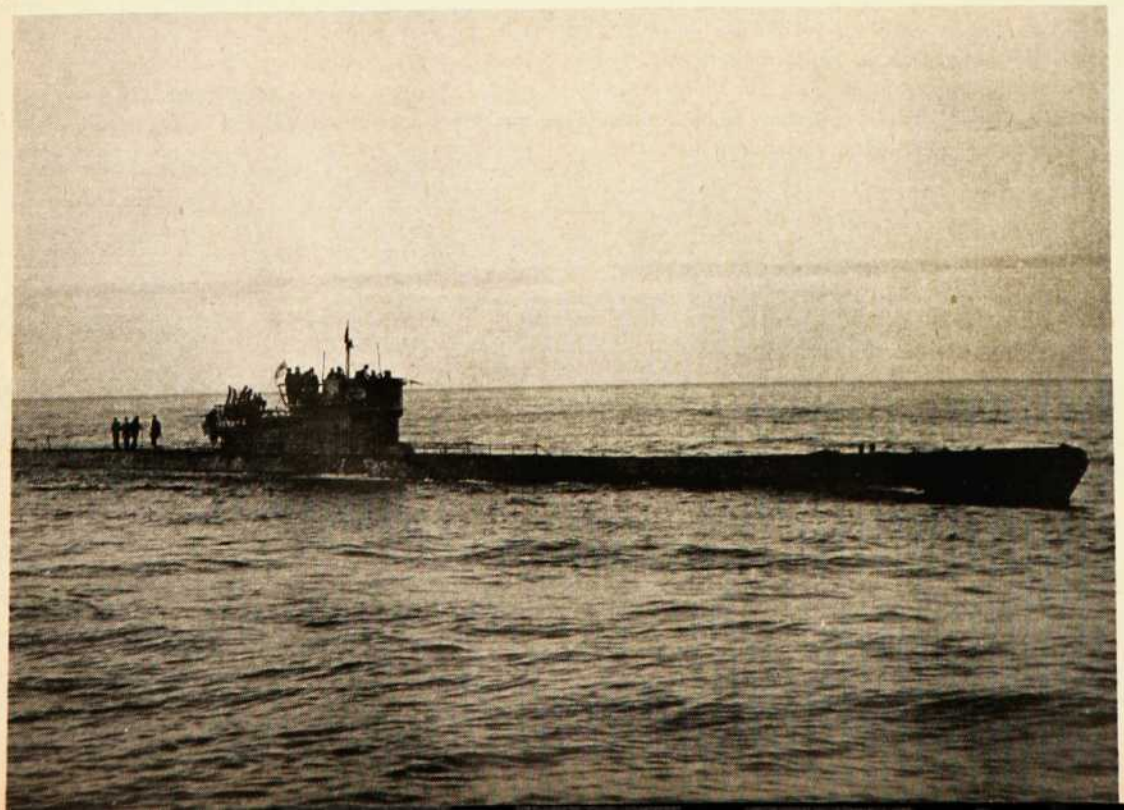
Toutefois, et jusqu'à présent, l'écoute microphonique n'est utilisable, tant pour le sous-marin que pour le chasseur, que si l'un ou l'autre de ces navires a stoppé son propulseur et ne marche pas plus de 2 ou 3 noeuds sur son erre.

D'autre part, plus vite le sous-marin se déplacera sous l'eau, plus les remous de ses hélices pourront déceler sa présence vis-à-vis de microphones appropriés, ayant une portée d'audition de 8 milles.

Comme il ne peut être question de recourir à des navires de surface qui devraient stopper pour écouter, il faut trouver un autre genre de chasseur pour tenter d'attaquer le submersible, voire même simplement, pour le poursuivre dans sa marche sub-aquatique.

Au cours des manoeuvres faites aux Antilles en 1949, le problème a été résolu, en utilisant soit un dirigeable, soit un hélicoptère et des bouées sonores. Opérant à partir d'un porte-avions, le dirigeable ou l'hélicoptère peuvent « stationner » au-dessus de la mer pour écouter les signaux émis par les sonobuoys, qui sont des petites bouées flottantes parachutées et à l'intérieur desquelles sont disposés deux instruments spéciaux. L'un de ces instruments est fixé à la bouée, c'est un émetteur de radio ; l'autre peut s'en détacher, c'est un hydrophone. Jetée à l'eau, la bouée, sous le choc, libère l'hydrophone qui descend vers le fond tout en restant attaché par un fil conducteur. Tout bruit que reçoit l'hydrophone est transmis à l'émetteur de la bouée, et, de ce fait, peut être capté par les appareils d'écoute du dirigeable, de l'hélicoptère ou d'un avion volant au voisinage de la bouée. Ceci peut donc indiquer la présence voisine d'un sous-marin mais ne suffit pas. Pour le poursuivre, voici comment on peut opérer : on n'utilise pas seulement une seule bouée, mais un ou plusieurs jeux de sonobuoys de types différents transmettant des sons sur des longueurs d'ondes différentes à des récepteurs différents, portés par l'appareil écouteur. Supposons que le sous-marin aperçu ou repéré ait plongé au point A. On va d'abord jeter une bouée sonore et lumineuse (2) en ce point, puis on en larguera quatre autres ordinaires, aux quatre points cardinaux de A et à une certaine distance de ce point, en B, C, D, E. Si, au début, on entend sur le récepteur A le bruit des hélices du sous-marin, ce bruit va aller en s'atténuant au fur et à mesure que le petit navire s'éloignera.

De triste mémoire, cet écumeur des mers aux armes particulièrement redoutables, un U-Boat allemand, est sur le point de se rendre aux Alliés. On distingue l'équipage rassemblé sur la passerelle, déjà prisonnier. Cette photo a quelque chose de sinistre ; une machine de mort grise dans un ciel gris. *Photos de la Marine canadienne.*



Supposons que l'on n'entende rien sur D et E, mais que B et C deviennent bruyants, on peut en déduire que le sous-marin va vers le Nord-Est ; si le bruit devient plus fort sur B que sur C, c'est que le sous-marin se rapproche de B et s'écarte de C. On arrive ainsi à déterminer à peu près la route de l'ennemi. En jetant d'autres sonobuoys en des points bien choisis voisins de la route, on peut arriver à connaître assez exactement la vitesse et la position du sous-marin, pour que le grenadage, effectué par avions (et non, comme autrefois, par chasseur de surface), puisse donner un résultat positif. Bien entendu, si l'on n'entend rien sur B, C, D, E, c'est que le sous-marin est stoppé aux environs de A. Voilà la théorie.

La pratique est assez difficile et demande un grand entraînement, tant pour jeter les bouées en des points bien précis (sinon le dessin A, B, C, D, E est tout de travers), que pour écouter les récepteurs avec soin et démêler pour chaque bouée les bruits parasites (choc des vagues, hélices des bateaux de surface, etc.). L'aéro-navale française pratique cet entraînement dans des flottilles spécialisées et de nouveaux avions gros porteurs sont spécialement équipés pour obtenir un haut rendement.

En résumé, la chasse au sous-marin rapide en plongée paraît devoir s'effectuer à l'avenir, et de plus en plus, au moyen d'engins aériens : hélicoptères, avions à bouées sonores et avions à grenades. C'est donc encore le porte-avions qui pourra être amené à juguler le sous-marin rapide en plongée et à rayon d'action illimité, comme il avait entrepris de le faire pour la chasse aux sous-marins non atomiques.

Il doit être jeune,

tendre et sucré

pour porter ce nom !

Pour remplir une boîte de blé d'Inde sucré de marque Niblets, il faut les grains de quatre épis de bonne souche comme ceux-ci.

Ces splendides spécimen ont été "cueillis au moment fugace où ils atteignaient l'apogée de leur saveur."

Ne serait-il pas appétissant de servir, au dîner ce soir, un plat d'une saveur aussi fraîche?

Fine Foods of Canada Limited, Ste-Martine, Québec. Mettent aussi en boîtes les pois de marque Green Giant et le blé d'Inde à la crème de marque Del Maiz.

"Fais épaissir la glace, Papa, s'il te plaît"

Eh bien! en voilà un problème! . . . Il est impossible de donner une leçon de patinage quand la glace est trop mince; aussi, votre petit bonhomme de cinq ans, avec sa confiance aveugle en vous, vous dit tout simplement: "Fais épaissir la glace, Papa, s'il te plaît . . . ?"

Un de ces jours, il apprendra qu'il y a des choses que, même, le papa le plus aimant ne peut faire. Prenez courage! Longtemps après, il commencera à découvrir beaucoup de choses admirables que vous aurez faites . . . et qui, aujourd'hui, dépassent son entendement.

L'une de ces choses revient, en some, à "faire épaissir la glace" pour votre famille tout entière: c'est en les protégeant au moyen de l'assurance-vie qui vous remplacerait quelque jour en cas de besoin.

Bien sûr! vous avez déjà assuré votre vie mais le montant que vous portez est-il suffisant à l'heure actuelle alors que le coût de la vie ne cesse de monter en flèche? L'agent de la Great-West Life dans votre voisinage se ferait un plaisir de vous indiquer bon nombre de façons de multiplier la protection de votre famille, dès maintenant, à un coût très modique.

De grâce! ne laissez pas *votre* famille patiner sur de la glace trop mince! Le besoin d'assurance-vie suffisante est plus grand que jamais. Voyez votre agent de la Great-West Life tout de suite: son expérience vous sera très utile.

Confiez-nous aujourd'hui vos problèmes de demain

GREAT-WEST LIFE

ASSURANCE COMPANY

SIÈGE SOCIAL — WINNIPEG

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

par ETIENNE LABBE

C'EST INEXCUSABLE

Ce que j'estime inexcusable chez nous ce sont les expressions : « valises légeartes » — « cte place icitte » — « ous » qui va ce char là » et autres semblables. Or, voilà ce dont fourmille notre langage quotidien même à l'étranger. Condamnable aussi, à mon avis, notre façon de siffler le « D » et le « T » qui ne sont pas des labiales mais des dentales. Blâmable encore notre habitude de confondre les phonèmes « art » et « or », de muer les lettres « I » et « U » en « E » muet ou presque, de nasaliser l' « E » ouvert dans même, reine, la Seine, etc... Pour nous faire une idée de l'étonnement que de telles déformations causent chez un Français, un Belge, un Suisse, voire un Haïtien, un Malgache ou tout étranger ayant appris le français dans un autre pays que le nôtre, rappelons-nous l'effet étrange que produit sur nos oreilles de Montréalais un compatriote de telle ou telle région parlant « d'une église en briques rooges » ou « d'un garçon plein de talints ». Nous sourions et nous nous moquons. Ne soyons pas surpris si les étrangers n'apprécient pas nos malfaçons de parler. Ces jours derniers, j'entendais un fervent patriote exprimer des craintes au sujet de la survie définitive du français particulièrement à Montréal. Ne faut-il pas partager ses inquiétudes tant que nous n'aimerons pas suffisamment notre langue pour en faire conformément à la cinquième loi de notre société : « un art populaire » ? C'est beau du français bien parlé. C'est un art que tous peuvent pratiquer, pour leur agrément personnel comme pour l'agrément des autres. De même que le peintre, le musicien, le sculpteur, le chantre travaillent chaque jour à exprimer ses idées et ses sentiments avec une esthétique toujours plus raffinée, nous devrions avoir à coeur de perfectionner quotidiennement notre expression verbale. Parlant correctement notre langue, nous la trouverons belle et partout nous la parlerons avec fierté comme partout nous la ferons respecter ».

LANGUE REALISTE

Si un Anglais parle de quelqu'un qui est dans une mauvaise situation, il dit : « Je ne voudrais pas être dans ses chaussures » (I would not like to be in his shoes). Le Français est plus intime, plus personnel ; il dit : « Je ne voudrais pas être dans sa peau ». Aussi, en parle-t-il souvent de sa peau. Il tient à sa peau, il vend chèrement sa peau S'il est trop gras, il dit qu'il crève dans sa peau ; s'il est trop maigre, il dit qu'il n'a que les os et la peau. Il risque sa peau, combat pour sa peau, sauve sa peau. Quand il ne démord pas d'une chose, on dit qu'il l'a dans la peau. S'il se convertit, il fait peau neuve.

L'Anglais est moins réaliste. Au lieu de crever dans sa peau, il dit qu'il éclate de santé (is bursting with health) ; sauver sa peau, c'est sauver sa vie ; avoir peur pour sa peau, c'est avoir peur d'une égratignure (to be afraid of a scratch) ; faire peau neuve, pour l'Anglais, c'est tout simplement "to turn a new leaf", tourner une autre page du livre de la vie.

Le Français qui est bouillant, querelleur, ferrailleur, ne cherche que plaie et bosses, ce que l'Anglais traduit tout simplement par "to look for trouble", ou "to look for mischief" ; il appelle un chat un chat, et l'Anglais pensant à ses mines de charbon "calls a spade a spade" une pelle s'appelle une pelle. Quand le Français est enrhumé, il dit qu'il a un chat dans la gorge (c'est ce qui le fait japper, plaisante-t-il), alors que l'Anglais prétend que c'est une grenouille (a frog in the throat). Le Français tire les vers du nez à quelqu'un, alors que l'Anglais pompe son interlocuteur (to pump someone). De deux compagnons inséparables, on dit en français que ce sont les deux doigts de la même main ; en anglais, que ce sont la main et la mitaine (they are hand and glove together) ce qui est bien moins intime, beaucoup plus distant.

Quand on dit à quelqu'un qu'il lui en cuira, l'Anglais se contente de dire qu'il le regrettera (you will be sorry for it) ; qu'il s'emporte comme une soupe au lait, qu'il s'enflamme en un instant (he fires up in a minute) ; qu'une chose coûte les yeux de la tête, qu'elle coûte beaucoup d'argent, infiniment d'argent (no end of money).

Autre exemple d'expressivité du français. Quand deux pauvres unissent leur destinée en se mariant, il dit que c'est la faim qui épouse la soif ; on se contente de dire en anglais que c'est un mendiant qui se marie avec un autre (a beggar marrying another).

LANGUE SANS CALCUL

Pour l'Anglais, un *pint*, c'est une chopine ; pour le Français, une pinte vaut deux chopines, c'est-à-dire le double. On juge par là de la générosité française et de l'esprit commercial anglais. Il y a dans les sons d'étranges coïncidences. Le *Oui* veut dire : je consens, je conviens, je veux bien ; le *We* anglais veut dire : *nous autres.*

Avez-vous déjà examiné le rôle immense que joue dans la langue anglaise le verbe "to take", prendre : to take a walk, to take a lesson, to take a chance, to take a ride, to take advantage, to take an oath, etc. Le dictionnaire anglais Guiraud donne au verbe anglais "to take" quatre-vingt-quatre sens différents, alors que son contraire "to give" donner, n'en a que la moitié, soit quarante-deux. Les philologues seraient-ils avisés et prudents de voir là un exemple de l'influence écossaise sur la mentalité comme sur le vocabulaire anglais ?

Le Français venant d'acheter une maison : « Je l'ai eue pour une bouchée de pain » ; l'Anglais : « Je l'ai eue pour une chanson » (I had it for a song). Tâchons d'expliquer ainsi la chose. Le Français, acquérant une propriété, pensera à la quantité de pain que cela lui coûtera et dont il devra se priver ; l'Anglais, en homme d'affaires, chante son succès.

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

UN SIX-POUCES... EN PASSANT !

UNE manie s'est développée, chez nous, de croire que tout peut s'acquérir, au moyen d'application seulement.

Un nombre considérable de fins connaisseurs de notre sport national d'hiver sont d'avis que les joutes de hockey de la N.H.L. sont, trop souvent, marquées d'incidents regrettables. Tels ou tels joueurs passent, trop fréquemment et à l'insu des arbitres, le six pouces traditionnel dans les côtes des adversaires. Conséquemment, le joueur atteint riposte de la belle façon. S'il se venge, d'une manière loyale, au moyen d'une bonne mise en échec, il n'y a rien à dire.

On doute que ces mêmes critiques, qui voient trop de rudesse — nous n'avons pas écrit brutalité — dans le jeu de hockey, ne regimberaient pas spontanément, s'ils recevaient un de ces six pouces, appliqués sournoisement à la onzième côte !

Sans doute, il serait préférable que les gérants enseignent à leurs joueurs la vertu de tempérance, modérant le désir de rendre 70 contre 30. Nous savons, pertinemment, que plusieurs de ces mentors, dans le but de réduire à l'impuissance une étoile adverse, préconisent la brutalité, en certaines circonstances. Ils ont tort et ils devraient être mis à la raison par les autorités. Mais, ce sont des intouchables !

Entre nous, cependant, pourquoi chercher à faire de nos joueurs de hockey professionnels des agneaux, qui se laissent tondre la laine sur le dos ? Il y aura toujours un plus grand nombre de fervents adeptes de la manière rude, comme le faisaient Newsy Lalonde, Joe Hall, Sprague Cleghorn, Eddie Shore, Lionel Hitchman, Elmer Lach, Red Horner, Hooley Smith, que d'admirateurs de la vertu de tempérance, comme l'ont fait et le font Aurèle Joliat, Sylvio Mantha, Joe Primeau, Frank Nighbor, Pete Lépine, Buddy O'Connor, Howie Morenz, Cooney Weiland, les deux frères Bentley, etc.

En un mot, la presque totalité des joueurs de hockey professionnels, de tout temps, sont animés du caractère résolu de ne pas s'en laisser imposer. De nos jours, rares sont les joueurs de marque, possédant une « barre jaune dans le dos ».

Toutefois, il faut mettre un frein à leur ardeur belliqueuse. Dans ce but, le joueur qui se rend coupable d'un geste brutal doit être puni très sévèrement, par l'imposition d'une peine pécuniaire de $200, par exemple. Un semblable montant de moins dans ses goussets le porterait à de sérieuses réflexions.

On entrevoit, déjà des gens dont le port de tête et les gestes veulent nous signaler que le jeu de hockey n'est pas une simple réunion d'amis, au cours de laquelle la partie de coeurs est une diversion des plus appréciées. Non, c'est un jeu dur, mais la brutalité et la boucherie doivent être reléguées aux gens non civilisés !

CE CHER PERCE-OREILLES, AU COURS D'UN COMBAT DE BOXE !

Le combat principal, le grand combat bat son plein, si nous osons dire... Vous êtes installé à votre place de rédacteur sportif, conscient et attentif, près de l'arène. Vous ouvrez bien les yeux. Un coup de poing chanceux au menton ou au buffet est si vite arrivé ! Tout à coup, un retardataire passe devant vous, pour prendre sa place dans la rangée des professionnels de la plume, des « experts » du noble art ! Non sans avoir balancé à terre votre chapeau de quinze dollars, posé lourdement son soulier sur votre petit cor, fait dévier le stylo sur un mot qui finira en paraphe de signature, qui se terminera par « round » au lieu de ronde...

Puis, le retardataire se mouche bruyamment. Il tousse de même. Il se tortille pour chercher un paquet de cigarettes américaines de vingt cents. Il secoue la rangée des chaises pour trouver un briquet. Enfin, soufflant, rouge et animé, il se penche vers vous :

« A quelle reprise en est-on, mon cher Gaston ? »

En réussissant un sourire forcé, vous répondez. L'autre continue :

« Quel est le nom du vert ? »

« Et le noir, bande blanche ? »

« Qui a l'avantage ? »

« Et le combat précédent, quel fut le vainqueur ? »

« Dauthuille... Ça prend deux L ? »

« Savoie... Ça finit par un E muet ? »

Tout à coup, votre tympan, déjà las, encaisse le maximum, le der des der :

« Vous aimez ça la boxe ? Moi je préfère le tennis sur cours couvert et le billard à blouses ! Mais rien ne m'amuse plus que les séances de culture physique, où l'on nous présente des hommes à muscles d'acier et bien tournés ! Tenez, moi qui vous parle (comment ne pas s'en apercevoir ?), je vous avoue que la lutte libre du promoteur Quinn m'emballe. Et vous ça ne vous plaît pas la lutte libre, avec le beau Rogers, le grand Togo, l'Adonis Yvon Robert ? Peut-être ne l'avez-vous pas regardée avec toute l'attention désirable, la lutte libre... »

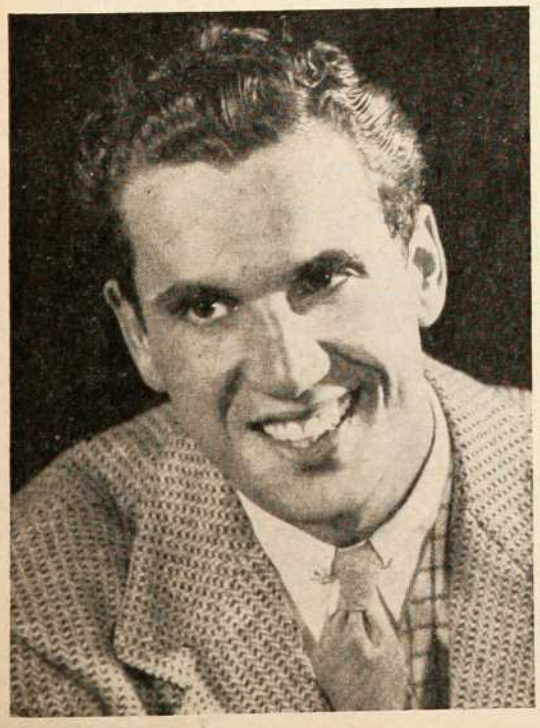
Ah ! la barbe ! On pense alors à l'énergique Cambronne. Nous aussi, nous y pensons, mais notre nature ne nous permet pas d'être aussi énergique que le bref orateur de Waterloo !

Alors, nous avons ramassé nos papiers, notre stylo, notre chapeau, et nous sommes f... le camp dans un autre coin où, pour le restant de la soirée, nous fûmes placé près d'un gros homme qui broyait des bonbons acidulés ! Et nous, le bruit des bonbons qui croquent sous les dents... cela nous rend malendurant ! Et vous ?

CHOSES ET AUTRES

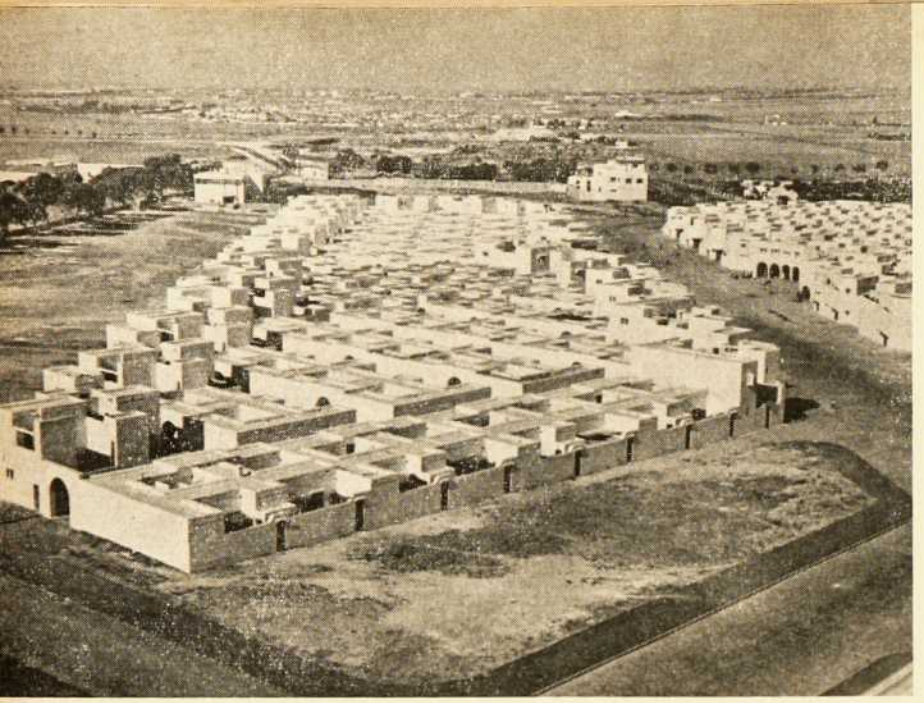
■ Depuis une quinzaine de jours, nous eûmes à régler un certain nombre de paris, faits entre sportifs, au sujet de plusieurs records des ligues majeures. L'un avait parié cinquante dollars, l'autre cent dollars. Dans l'ensemble, plus de six cents dollars ont changé de mains! Nous avons fait quatre heureux et, par contre, autant de malchanceux. Ainsi va la vie ! Voici la liste de ces records mondiaux : Le plus grand nombre de coup sûrs, réussis par un frappeur, au cours d'une saison : 257, par George Sisler, premier but des Browns de St-Louis, Ligue Américaine, 154 joutes, en 1920... Le plus grand nombre de chances acceptées par un arrêt-court, en une saison : 984, par Dave « Beauty » Baneroft, des Giants de New-York, de 1922, en 156 joutes... Le plus grand nombre de retraits par un voltigeur, en une joute : 12, par Earl Clark, des Braves de Boston, le 10 mai 1929... La meilleure moyenne au champ obtenue par un arrêt-court, en une saison : .983, par Eddie Miller, des Braves de Boston, 142 joutes, en 1942. Nous préférons la moyenne de .982 obtenue par Lou Boudreau, du Cleveland de la Ligue Américaine de 1947, avec 148 joutes, soit six de plus que Miller. Et nous savons le nombre d'erreurs que peut commettre un arrêt-court, en six joutes !... La meilleure moyenne d'un voltigeur au champ, en une saison : Deux tenants de ce record, soit .1000. Don Litwhiler, du Philadelphie de la Ligue Nationale de 1942, 151 joutes, et Willard Marshall, des Braves de Boston de 1951, en 136 joutes, n'ont commis aucune erreur. Le plus grand nombre de chances acceptées, en une joute, par un arrêt-court : 19, par Eddie Joost, du Cincinnati, de la Ligue Nationale, en 1941, et Dan Richarson, du Washington, de 1892... La meilleure moyenne au champ réussie par un second but : .992, par Jackie Robinson, du Brooklyn de 1951, avec le plus de doubles-jeux à son palmarès, soit 137 au cours de la dernière saison. Gil Hodges, du Brooklyn de 1951 a participé au plus grand nombre de doubles-jeux, soit 171... Le plus grand nombre de retraits réussis par un receveur, en une saison : 785, par Ossie Schreckengost, du Philadelphie, de la Ligue Américaine, en 1905, au cours de 114 joutes. Nous ne croyons pas que ces différends records soient brisés durant la prochaine décade.

■ Un petit groupe de fervents amateurs du Canadien — on compte, parmi eux, un petit nombre de rédacteurs et de commentateurs radiophoniques — sont d'avis que Dick Irvin, gérant du Canadien, est porté à ne pas donner mérite à certains joueurs de langue française. Il n'y a rien de plus faux. Vous voulez une autre preuve, la voici : [*Lire la suite page* 23]



JEAN-PIERRE ROY, (à gauche) excellent lanceur droitier de Montréal, chanteur de music-hall durant la saison froide, frondera ses grenades à la hauteur des genoux sur le monticule du Granby, de la Ligue Provinciale de 1952. Nous annoncerons, bientôt, cette nouvelle, d'une manière officielle, à la fin de février.

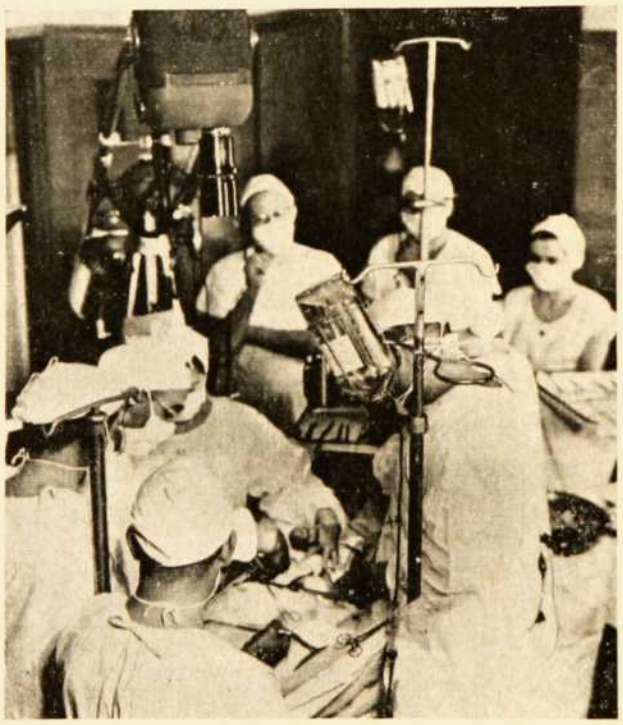
RENE LECAVALIER, (à droite) annonceur radiophonique des plus suivis de CBF, est le commentateur d'une émission très intéressante, passant sur les ondes de Radio-Canada, tous les samedis soirs, à 8 h. 30. Elle est intitulée : "Le magazine des sports". Les sportsmen prisent à un haut degré cette demi-heure hebdomadaire d'hiver.



De 1921 à 1947, la population urbaine du Maroc français est passée de 552,000 à 1,897,000. Ceci pose un grave problème du logement. Notre cliché vous montre une nouvelle cité construite à Casablanca. Cette cité comptera 290,000 logements construits avant 1960.

Monseigneur Stepinac (à gauche) et M. Barbieri. Le primat catholique de Yougoslavie s'apprête à quitter sa cellule de deux pièces pour recouvrer la liberté conditionnelle que lui accorde le gouvernement de Tito. Le public a suivi avec intérêt les déclarations faites depuis par Monseigneur Stepinac.

ÇA et LÀ par l'IMAGE



Ci-contre : à Los Angeles, tandis que le célèbre professeur John C. Jones pratique une délicate opération au coeur, une caméra de télévision retransmet en couleurs toutes les phases de l'intervention qui seront suivies par des spécialistes de Chicago et de New-York.

Ci-dessous : membres du 19ième groupe de bombardement, voici les hommes les plus décorés pour la guerre de Corée. Ce sont eux qui détiennent le record des avions ennemis abattus.

Ci-dessous : le Dr. Robert Oppenheimer, un savant spécialisé dans les recherches atomiques, arrive à Orly, près de Paris. Il est chargé d'une mission pour les autorités américaines en Europe.

Ci-dessous : un groupe d'Esquimaux en visite à New-York apprécie le premier verre de lait. Ces enfants vont distribuer des cadeaux de l'Alaska aux petits New-yorkais et au président Truman.

MIROIR

[*Suite de la page 9*]

où elle posait à peine les doigts. Visiblement, il admirait l'aisance de sa compagne et Maryse se sentait toute heureuse. Elle avait horreur de la banalité des compliments mais quelle femme n'eût été charmée par ce regard bleu qui disait discrètement :

— Je vous trouve infiniment gracieuse et cette petite ascension avec vous me cause un vif plaisir...

Ils arrivaient en haut.

— Que c'est beau, s'exclama Gautier. Le paysage a un tout autre caractère qu'hier ! Je ne suis que depuis quelques jours dans ce pays mais je sens que j'en emporterai une impression inoubliable. Ces sommets tantôt gris, tantôt neigeux, ce sont ceux de Vignemale, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Voyez ces nuées blanches, poussées par le vent... On dirait qu'elles se déchirent aux pointes des rochers...

— Et celles qui glissent sur l'eau... Ne croirait-on pas des apparitions ?

— Peut-être le lac a-t-il gardé le reflet de ceux qui, comme nous, sont venus s'asseoir sur ses bords...

Maryse tressaillit. Là-bas, dans la petite crique, l'onde gardait-elle encore l'image de la veille ? La retrouverait-elle si elle y retournait ?

Elle voulut changer le ton de la conversation et interrogea :

— Vous venez de loin, monsieur ?

— J'habite Paris, mademoiselle.

— Ah ! Notre pays doit vous sembler singulièrement sauvage.

— C'est justement cette sauvagerie qui me plaît. La nature telle qu'on la voit dans les campagnes voisines des grandes villes est singulièrement sophistiquée. Il faut aller loin pour la retrouver dans toute sa beauté.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez entraîné à tous les sports ? Lesquels pratiquez-vous ?

— Je suis grand joueur de rugby... et j'adore la natation...

— C'est pourquoi vous avez aimé tout de suite mon lac.

— Pour cela, oui, sans doute... et peut-être aussi pour une autre raison...

Le ton de sa voix avait changé sur cette dernière phrase. Maryse y devina un sens caché ou trop clair ! Elle se détourna un peu et dit vivement :

— Les sports constituent un grand délassement, surtout quand on travaille... dans un bureau, par exemple.

Depuis un instant, elle s'ingéniait à deviner quelle profession pouvait exercer Armand Gautier et cette dernière phrase constituait un piège innocent. Mais sa curiosité fut déçue.

— Mes occupations me laissent assez de temps pour cultiver mes sports favoris, dit-il simplement. Rien n'est meilleur pour maintenir le cerveau en forme, rien de mieux non plus pour dissiper les soucis.

— Vous en avez de graves ?

— Ma foi, non ! De tout petits, sans plus. Mais il faut tout de même songer à faire sa place au soleil. Bah ! l'avenir est aux jeunes !...

Comme si l'avenir n'était pas toujours aux jeunes !

— Nous ne parlons que de moi, mademoiselle, reprit le jeune homme. Je pense, à vous voir, que vous aimez le sport aussi ?

— Je joue un peu au tennis, mais ma distraction favorite est la marche. J'aime les grandes excursions en montagne... Aller toujours plus loin. Pourquoi souriez-vous ?

— Pour une raison absurde : je songeais que rien ne donne autant l'impression de la vie casanière que le bourg où vous habitez et vous vous exprimez comme si vous passiez votre existence à voyager.

— Tout n'est qu'illusion, dit Maryse en souriant. Tenez ! Nous pouvons nous figurer en ce moment que nous sommes dans un désert.

— C'est vrai... Vous ne vous ennuyez jamais ?

— Mais non... Mes parents et moi, nous menons une vie assez retirée. Les jours s'écoulent paisiblement, comblés par de menus devoirs. Je ne comprends pas qu'on puisse s'ennuyer quand on possède un foyer où l'on est heureux.

— Un foyer où l'on est heureux ! répéta le jeune homme pensif. Encore faut-il en avoir un...

Ils restèrent un instant silencieux. Maryse eût voulu en savoir plus long sur sa nouvelle connaissance. Un nom, ce n'est rien. Quelle situation cet inconnu pouvait-il bien occuper dans la vie ? Avec un peu de mélancolie, elle songea qu'il disparaîtrait sans doute bientôt, qu'elle ne le connaîtrait jamais davantage... Cette rencontre s'effacerait comme le reflet dans le miroir des rêves...

Ils revinrent vers la route. Maryse monta dans la voiture et, sans qu'un mot eût été prononcé, Armand Gautier reprit le chemin d'Ardiden. Mais, cette fois, il ne faisait plus de vitesse. Il paraissait vouloir prolonger la douceur de ce trajet à deux...

Quand le moment fut venu de se séparer, ils se serrèrent la main, gentiment, en camarades et comme le jeune homme interrogeait, ses yeux francs posés sur ceux de mademoiselle Hébert :

— Nous reverrons-nous bientôt ?

Elle murmura tout bas, tandis qu'une petite flamme rouge montait à ses pommettes :

— Demain... si vous voulez...

IV

Ils se revoyaient maintenant chaque jour.

La Cadillac attendait toujours au même point de la route. Maryse arrivait, toute joyeuse. Tantôt, la voiture s'enfonçait dans la campagne ; tantôt, ils l'abandonnaient pour monter jusqu'au lac de Gaube. Sans doute parce qu'ils s'étaient rencontrés la première fois sur ses bords, il restait leur but favori d'excursion. Ils s'asseyaient, bavardaient.

Mais bien qu'ils échangeassent leurs idées sur mille sujets, Maryse continuait à tout ignorer d'Armand. Elle eût seulement mis sa main au feu que c'était un garçon loyal et honnête. Il la traitait d'une façon, si gentiment, si amicalement respectueuse qu'elle se sentait en parfaite sécurité avec lui.

Ce jour-là, une huitaine de jours environ après la première rencontre, Maryse arrivée la première au rendez-vous s'impatientait. Quand la voiture déboucha sur la route et que le jeune homme sauta à terre, elle l'accueillit d'un air un peu mécontent :

— Vous m'en voulez de m'être mis en retard ? J'ai dû répondre à une lettre d'affaires...

— Mais non, dit-elle gaiement, je ne vous en veux pas... Si j'ai eu un petit mouvement de mauvaise humeur, c'est parce que, justement, je suis obligée de rentrer de très bonne heure, aujourd'hui. Je pars en excursion demain matin, très tôt...

— En excursion ?

— Oui, avec mes parents et des amis...

Le jeune homme resta un instant songeur. On eût dit qu'il allait poser une question. Mais il se contenta de murmurer :

— Quel dommage !

— Qu'est-ce qui est dommage ? Que j'aille me promener ? En voilà un vilain égoïste !

— J'en aurai beaucoup de regret... mais ce n'est pas à cela que je pensais. Vous m'apprenez que vous devez rentrer plus tôt que de coutume et justement j'avais formé un beau projet... Je voulais vous demander de faire une promenade en barque sur le lac...

Le regard de Maryse s'éclaira de plaisir :

— Cela me plaît infiniment, il ne faudra pas nous attarder, tout simplement, c'est vous qui ramez ?

— Naturellement : l'eau est mon domaine.

Armand loua donc une barque et prit les avirons. Le silence tomba entre eux parce qu'ils pensaient à la même chose : ils ne se verraient pas le lendemain et, de plus, ils savaient bien que chaque jour qui s'écoulait les rapprochait d'une séparation inévitable. Ils eussent voulu retenir les minutes qui leur restaient à se trouver ensemble.

Il faisait ce jour-là un temps délicieux ; l'air était d'une transparence de cristal. Assise dans la barque, Maryse regardait distraitement l'eau verte et écoutait le sourd murmure de la cascade de la Spumouse, là-bas, au pied du Vignemale. Elle semblait accablée par une préoccupation mélancolique et le jeune homme s'en aperçut :

— Qu'avez-vous? interrogea-t-il doucement. Vous n'êtes pas comme les autres jours... vous toujours si gaie...

— Oh ! C'est une histoire ridicule... Je pense à cette excursion que je dois faire demain... Je suis inquiète...

— Inquiète ? Pourquoi ?

— J'ai peur qu'on ait invité mon épouvantail... Mes parents ne m'ont pas reparlé de lui.... et je redoute le pire...

Elle avait parlé comme pour elle-même. Le visage d'Armand eut une rapide contraction semblable aux rides troublant la surface du lac et qui s'effaça immédiatement :

— Vous avez un épouvantail qui vous tourmente ? demanda-t-il en riant.

Maryse se détourna un peu ; elle trempait le bout de ses doigts dans l'eau, l'air absorbé :

— Oui... C'est un jeune homme du pays... Mes parents songent à me marier à lui...

— Un jeune homme du pays ? répéta Armand d'une voix singulière. Ah ! Oui, vraiment ? Et vous... vous le connaissez, naturellement ?

— Non... Je n'ai pas même voulu le voir.

Penchée sur l'eau avec laquelle elle jouait, elle ne voyait pas le regard d'Armand posé sur elle avec insistance ; mais elle perçut un léger tremblement dans sa voix quand il reprit :

— Peut-être vous plaira-t-il lorsque vous le verrez... Ce serait très naturel... Il est peut-être charmant, l'épouvantail !

— Charmant ? Oh ! Non ! Je suis certaine qu'il est affreux ! Et puis, tout ce que je sais de lui me déplaît. Et par surcroît... il porte un nom ridicule...

— Ah ! Vous redoutez les noms grotesques ?

Gautier avait jeté cette phrase d'un ton si navré qu'elle se retourna vers lui, surprise. Mais, c'était lui, cette fois, qui fuyait ses yeux. Sans comprendre, elle se sentit toute dépitée. Il suffisait que l'ombre du fâcheux Fabrigoule fût évoquée pour que tout se gâtât, décidément. Et on aurait voulu qu'elle ne le détestât pas ?

Armand avait cessé de ramer. La barque se balançait mollement. Mais toute la joie de Maryse s'était évanouie. Une sorte de contrainte venait de naître en elle et Armand. Elle essayait en vain d'en discerner la cause.

« C'est à partir du moment où j'ai parlé du fatal Fabrigoule que son attitude a changé », pensait-elle.

DÉPRIMÉE ?
NERVEUSE ?
LYMPHATIQUE ?
DÉLAISSÉE ?

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore ! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... **Prov.** .....

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

La barque, reprenant sa marche, passait près de la petite crique que, dans son imagination, elle nommait « le Miroir des Rêves ». Elle eût voulu être seule, chercher dans l'eau une réponse aux questions qu'elle se posait...

La voix d'Armand Gautier dit soudain :

— Je serai fâché de me séparer de vous... Mais je crois qu'il se fait tard et je ne voudrais pas...

— Vous avez raison. Retournons à la rive.

Il montrait toujours une mine préoccupée. Au volant de l'auto qui les ramenait dans la direction d'Ardiden, il serrait les lèvres, et elle remarqua qu'un pli soucieux coupait son front. Il demanda :

— Quel est le but de l'excursion de demain...

— Ce n'est pas un mystère ; nous avons projeté de nous rendre à Luz. C'est un pays ravissant, encadré dans d'admirables montagnes... La nature y est moins âpre que dans la vallée de Gaube. Ce ne sont que prairies, arbres magnifiques. Des sources et des cascades y jaillissent partout. Un vrai paradis !

— Ne dites pas de mal de notre lac ! repartit-il vivement. Pour moi, c'est un site unique...

Elle lui sourit. Un site unique, parce qu'ils s'y étaient connus, c'était ce qu'il voulait dire... et elle pensait comme lui. Mais elle vit, de nouveau, une espèce de gêne paraître sur le visage d'Armand ; et ce fut presque froidement qu'il s'inclina devant elle en murmurant :

— Au revoir, mademoiselle... Que le paradis de Luz vous soit propice !

Elle ouvrait la bouche pour répondre. Mais l'auto démarrait déjà et elle la vit disparaître à toute vitesse sur la route de Cauterets, emportant Armand Gautier et son secret...

V

Le lendemain, au début de la matinée, une véritable caravane quittait Ardiden.

Plusieurs familles de la localité s'étaient réunies pour cette excursion. D'abord, monsieur et madame Hébert avec Maryse ; puis Pierrette et ses parents ; le père un ancien officier grand amateur d'ascensions et la maman Pascaud, toute ronde et blonde comme sa fille. Ensuite, les Brouchotte, gros commerçants dont le fils, Ludovic, un garçon de vingt ans, avait une réputation justifiée de boute-en-train. Son inséparable ami, Léonce Bartavelle, l'accompagnait ; et deux jeunes filles, Hélène Lusigny et Simone Tonnelier avaient été confiées pour la journée aux trois familles. Tout ce petit monde promettait de fort égayer l'excursion. L'auto des Hébert et celle des Brouchotte suivraient conduites alternativement par l'un de ces messieurs et, de temps en temps, ceux qui se trouveraient fatigués y prendraient place. On se retrouverait à des étapes convenues. Bref, c'était en perspective toute une journée de grand air, d'insouciance et les premiers kilomètres s'effectuèrent au milieu des rires, de chants rythmant la marche.

Vers midi, on s'arrêta pour déjeuner avec les provisions emportées dans les autos. Chacun avait une surprise pour corser le repas. Les uns des gâteaux, les autres un merveilleux pâté et monsieur Hébert sortit du coffre de sa voiture trois bouteilles de champagne. Elles ne contribuèrent pas peu à augmenter la bonne humeur générale. Après cette halte nécessaire car les estomacs criaient famine, la marche reprit. Mais vers trois heures, le soleil était assez chaud, on décida de se reposer un peu.

Les deux jeunes gens, enragés de mouvement, ne l'entendaient pas de cette oreille :

— Que les grands chefs et les squaws se reposent, dit Bartavelle avec un grand sérieux. Mon frère Brouchotte et moi allons explorer les environs afin de relever la trace du passage des grands fauves... s'il y en a.

— Rapportez-nous une peau de tigre ! cria Pierrette en s'allongeant sur l'herbe.

Les deux jeunes fous disparurent avec des allures de guerriers indiens. On entendit leurs voix qui se perdaient dans l'éloignement.

Un quart d'heure s'était écoulé lorsque Ludovic reparut :

— Grande nouvelle, mesdames et messieurs. Une auto s'approche... Devinez qui l'occupe...

— Un gangster ! dit une des jeunes filles en riant. Nous allons être attaqués. Voilà de l'imprévu.

— Mais non, dit Hélène Lusigny. C'est un grand seigneur des environs qui ayant appris notre présence, vient nous présenter ses hommages.

— Un grand seigneur ? repartit Maryse en riant. Parions que c'est le percepteur !

— Ce n'est pas un percepteur, mais un agent-voyer !

— Vous déciderez-vous à parler clairement ? dit M. Hébert intervenant tandis que Maryse fronçait ses jolis sourcils d'un air mécontent.

— Nous avons simplement voulu annoncer que M. César Fabrigoule monte la route avec son auto, en contrebas de l'endroit où nous nous trouvons.

— M. Fabrigoule ! s'exclama Pierrette qui cachait mal l'émotion produite par cette nouvelle inattendue.

Maryse la prit par la taille et lui dit à voix basse :

— Viens avec moi...

— Que veux-tu faire ?

— Ne t'inquiète pas ! J'ai envie de savoir à quoi ressemble ce personnage dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais !

Pierrette ouvrait des yeux un peu effrayés. Maryse la bouscula un peu et l'entraîna :

— De cette corniche, on domine la route, c'est un excellent observatoire.

— Oh ! non ! fit Pierrette, réprobatrice, s'il allait s'apercevoir que nous le guettons ?

Maryse se mit à rire :

— Je n'ai pas les mêmes raisons que toi d'avoir des scrupules : je vais donc toute seule à la corniche !

S'accrochant aux aspérités de la pierre, elle grimpa alertement puis s'allongea sur le sol dès qu'elle eut atteint une minuscule plateforme. Elle surplombait la route qui montait en lacet et voyait parfaitement tout sans qu'on l'aperçût.

— Pierrette aurait bien pu me suivre, pensa-t-elle, le fameux César ignorera toujours que...

Elle cessa brusquement de soliloquer : une voiture montait et cette voiture lui était trop familière pour qu'elle ne la reconnût pas : c'était la Cadillac d'Armand Gautier !

Il n'y avait pas à s'y tromper. C'était bien la ligne élégante du châssis, la couleur de la carrosserie et elle distinguait même nettement le bouchon du radiateur, une chimère aux ailes déployées...

Elle fouilla anxieusement la route. Aucune autre voiture n'apparaissait. Alors... Elle eut l'impression que son coeur, une seconde, cessait de battre et elle vit le paysage tourner devant son regard.

Alors... ? L'explication était simple, trop simple. Armand Gautier n'était pas Armand Gautier. Sous ce nom d'emprunt, se cachait celui — combien moins euphonique ! — de César Fabrigoule. La comédie jouée au bord du lac de Gaube aboutissait à cette affreuse déception. La sincère et romanesque Maryse était tout bonnement la dupe d'un complot familial.

Elle descendit de son observatoire, revint vers ses compagnons d'excursion. Au moment où elle arrivait près d'eux, une conversation assez animée s'interrompit et elle surprit des sourires entendus.

Elle avait envie de pleurer, de crier, de trépigner. Mais il fallait se montrer bonne joueuse.

— Dites-moi, mon petit Ludovic, dit-elle au fils Brouchotte, vous êtes bien sûr que c'est monsieur Fabrigoule qui arrive ?

— Quelle question ! Son auto se reconnaît d'assez loin !

— Je pense bien, pensa Maryse. Une Cadillac !

Elle reprit souriante :

— Il est donc bien riche, monsieur Fabrigoule, pour s'offrir une pareille voiture ?

— Ça ne consomme pas tellement, ces machines-là, observa monsieur Pascaud. Seulement, je crains qu'il ne puisse arriver jusqu'ici...

Un véritable tourbillon de pensées se pressaient dans la cervelle de la jeune fille. Des souvenirs lui revenaient. D'abord, ce qu'avait dit Pierrette le jour où, pour la première fois, il avait été question de César : il était blond, aimait le sport, la jeunesse... Armand disait : « L'Avenir appartient aux jeunes... » Et surtout, elle se rappelait la réflexion attristée quand elle disait la veille, qu'elle ne pouvait souffrir les noms ridicules. A partir, de ce moment-là, il s'assombrissait, gardait une attitude contrainte. Tout s'éclairait pour Maryse. Le séduisant étranger du lac se transformait en agent-voyer et, ce qui lui paraissait plus grave, en un méchant comédien.

C'est triste de voir mourir un rêve, si vague, si imprécis qu'il soit. Et d'ailleurs, le plus grand charme du rêve, n'est-ce pas justement son imprécision ? La réalité semblait laide et vulgaire à Maryse et elle se sentait si malheureuse que sa tête tournait, qu'elle défaillait presque.

— Qu'as-tu ? demanda affectueusement Pierrette s'approchant. Tu es toute pâle...

Elle avait rejoint Maryse à quelques pas des excursionnistes qui s'apprêtaient à repartir :

— Ma petite Pierrette, tu vas me rendre un service... Tu vas annoncer, sans inquiéter personne, que je viens d'être prise d'une migraine atroce... Qu'on ne se préoccupe pas de moi, je rentre à la maison.

Elle s'enfuyait en courant. Pierrette resta sur place, étonnée et inquiète. Elle comprenait seulement que la fuite de Maryse l'éloignait de toute la vitesse de ses jambes, de la voiture dont on percevait le ronflement du moteur.

VI

« Coucou ! Maryse, c'est moi ! La silhouette de Pierrette Pascaud, toute fraîche s'encadrait dans la porte ouverte de la chambre. Maryse, occupée à écrire, dit un peu sèchement :

— Eh bien ! Entre. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Mais... je venais te voir, dit Pierrette, interdite.

— C'est bon. Ferme la porte et assieds-toi. Je termine une lettre.

Pierrette obéit et vint s'asseoir à côté du bureau. La plume de Maryse courait nerveusement sur le papier et elle semblait oublier tout à fait la présence de son amie. Enfin, elle termina, libella une enveloppe et Pierrette la vit tracer de son écriture large et énergique le nom de sa tante : madame Laurence Demarchais...

— Tu écris à ta tante ? dit-elle timidement.

— Oui... Je lui demande de me permettre d'aller la rejoindre quelques semaines encore...

— Tu veux nous quitter ? Nous qui projetions quelques belles promenades avant l'arrivée des mauvais jours...

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	6	2	5	8	3	6	2	7	5	3	6	2	8	4	7
H	H	C	U	U	D	E	O	G	N	O	U	N	N	E	A
7	4	6	5	2	7	6	3	8	2	5	7	4	6	2	8
I	U	R	C	T	N	E	U	E	R	H	A	R	U	I	L
7	2	4	6	3	5	2	6	4	8	2	5	3	6	2	7
U	B	E	S	C	E	U	E	U	E	E	Q	E	S	Z	X
7	4	6	2	5	4	7	2	6	3	5	2	8	4	6	2
C	S	C	A	U	E	A	V	I	Q	E	O	T	D	R	T
6	2	4	3	7	2	5	4	6	2	7	4	8	3	5	6
C	R	E	U	R	E	I	C	O	B	T	I	T	I	N	N
6	3	5	2	4	6	3	8	2	5	4	6	2	7	5	6
S	E	E	O	S	T	T	R	N	S	I	A	H	E	P	N
6	3	5	4	7	2	6	3	5	2	6	4	5	2	8	3
C	U	E	O	S	E	E	D	R	U	S	N	E	R	E	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Maryse se renversa sur sa chaise, enveloppant Pierrette d'un singulier regard :

— Ah ! Oui ? Une promenade comme celle d'hier, sans doute ?

— Mais... oui. Elle a été très agréable et nous avons bien regretté que tu nous aies quittés. Luz est en pleine beauté en cette saison... Si tu avais vu...

— J'en ai assez vu comme cela, merci bien !

— Mais Maryse, qu'est-ce que tu as ? Pourquoi es-tu si nerveuse ?

La jeune fille éclata :

— Je crois qu'on le serait à moins ! Vous vous êtes tous moqués de moi. Je t'en prie, ne joue pas à l'ignorante. Tu sais parfaitement de quoi il s'agit.

— Mais non, je t'assure... Je suis désolée de te voir ainsi...

— Bon. Tu tiens à ce que je t'explique ? Je ne sais pas quelle rage a pris à ceux qui m'aiment de vouloir me faire épouser ce fameux César. On a ourdi toute une petite trame absurde. Oh ! C'était, ma foi ! fort bien combiné, les péripéties s'enchaînaient à merveille. Mais ce n'est pas très joli. On a dû me suivre pas à pas... La panne d'essence est arrivée au moment propice, juste quand il le fallait... Et je me suis laissée prendre à tout cela... aux discours au bord du lac ! Monsieur jouait au sentimental, au romantique ; il faisait son petit Lamartine ! Et son air navré quand je lui ai dit mon aversion pour les noms grotesques !

Pierrette était à peindre avec ses yeux bleus effarés, ses mèches blondes qu'elle rejetait en arrière d'un geste machinal :

— Voyons... Qu'est-ce que c'est cette histoire de lac ? Je ne sais rien moi... Qui as-tu rencontré au bord du lac ?

— Ta passion, ma chère, le beau César Fabrigoule.

— Tu as rencontré monsieur Fabrigoule au bord du lac ? s'écria Pierrette devenue toute pâle.

— Oui. Et j'avais la candeur de le trouver sympathique, ce grand idiot !

Le « grand idiot » acheva la pauvre Pierrette. Elle fondit en larmes, Ceci eut le don de calmer Maryse. Elle aimait sincèrement son amie et elle se rendait compte que la comédie dont elle se plaignait atteignait la pauvre petite.

— Ne pleure pas... En ce qui te concerne, le mal n'est pas grand puisque je te jure qu'il me déplaît ! Je vais partir chez ma tante et, au retour, toute cette sotte histoire sera oubliée.

— Alors, je vais encore rester toute seule, moi ?

— Cela vaut mieux... Qui sait ce que mon absence amènera ? J'espère te retrouver fiancée...

La blonde eut un pauvre sourire ; elle cherchait à lire dans le regard de son amie si celle-ci était sincère en lui donnant de l'espoir. C'étaient les yeux de Maryse qui, pour elle, représentaient le miroir des Rêves.

Les deux jeunes filles s'étreignirent tendrement :

— Va, ma Pierrette, dit Maryse, et tâche de sourire... Tu es si jolie quand tu souris !

Mais quand la porte se fut refermée sur Pierrette un peu consolée, tout son courage abandonna la jeune fille. Ah ! Vraiment, cela lui allait bien de prodiguer des consolations avec la blessure toute vive de son coeur !

Etendue sur son lit, elle pleura amèrement sur le rêve entrevu que la vie effaçait et emportait...

VII

La lettre pour tante Laurence était partie depuis quelques jours. Maryse, attendant la réponse, guettait le facteur, espérant apercevoir l'enveloppe mauve qu'elle connaissait si bien. Attendre une lettre à chaque courrier, c'est un excellent prétexte pour ne pas sortir. Elle n'était pas retournée au bord du lac. Le Miroir liquide ne refléterait pas son visage anxieux. Et lui, y retournerait-il ? L'auto stationnerait-elle à la place habituelle et le conducteur surveillerait-il la route dans l'espoir d'y voir apparaître la gracieuse silhouette familière ?

Elle s'interdisait d'y songer comme elle évitait de s'interroger sur ses sentiments. Et la vie s'écoulait, grise, grise... C'était bien la première fois que Maryse s'ennuyait.

Dans la journée, cela allait encore. Mais la nuit, elle cherchait en vain le sommeil. Ses pensées tournaient toujours dans le même cercle absurde : César... Armand... La vilaine comédie jouée pour la tromper...

Ce soir-là, le dîner venait de s'achever et, comme de coutume la famille Hébert s'installa au salon pour la veillée.

Madame Hébert tricotait tranquillement, ignorante du petit drame qui se jouait dans l'âme de sa fille. Le père lisait un quotidien. Il le replia soudain.

— Assez de politique ! dit-il gaiement. Si nous écoutions un peu de musique ?

Devant le meuble de la T. S. F., il maniait les boutons, cherchait un poste, en essayait un autre.

Un orchestre préludait. Maryse reconnut la phrase qui précède la prière de la Tosca. Un soprano vibrant remplit la pièce. Le dernier mot « Pourquoi ? » résonna pour Maryse comme un rappel de sa propre inquiétude.

Le *speaker* annonçait :

— Vous allez maintenant entendre des chansons modernes interprétées par les meilleurs artistes de l'Opéra-Comique. D'abord le ténor bien connu, monsieur Armand Gautier, va interpréter pour vous *Pourquoi ne pas aimer ?*, un des derniers succès...

Un véritable choc électrique secoua Maryse. Qu'est-ce que cela signifiait ? Armand Gautier, ténor ? Mais oui, elle se souvenait maintenant. Ce n'était pas la première fois qu'elle entendait ce nom. Comment cela ne l'avait-il pas frappée, lorsqu'elle avait rencontré le jeune homme à la Cadillac ?

Ah ! cette fois, elle comprenait tout. César Fabrigoule, l'odieux César, avait lui aussi entendu ce nom à la T. S. F. et il n'avait rien trouvé de mieux que de se l'approprier. Celui-là ou un autre, qu'importait, n'est-ce pas, puisqu'il s'agissait simplement de tromper pour quelques jours une fille naïve et de parvenir à son but, ce mariage imposé dont la seule pensée l'exaspérait ?

Un saxophone, soutenu par des instruments à cordes posait le thème de la mélodie : « Fa la si la fa mi... ».

Maryse, raidie, serrait les bras du fauteuil. Elle attendait avec angoisse que s'élevât la voix du chanteur.

Elle était belle, cette voix, pure, expressive, faite pour chanter les éternelles chansons d'amour qui séduisent les belles écouteuses.

Je lis dans vos yeux moroses
Vous avez versé des pleurs.
Pouvez-vous dire la cause
De votre intime douleur ?
Si, dans votre coeur, le doute
Peut, hélas ! vous faire souffrir,
Vous l'oublierez sur la route,
Sur la route où nous allons partir...

Maryse se levait à demi. Ces paroles banales la bouleversaient. Elles semblaient la réponse à son tourment secret. La route... Elle entendait le roulement des pneus de la Cadillac, elle voyait courir les arbres qu'une tempête furieuse semblait emporter...

— Décidément, dit-elle, je suis incapable d'écouter de la musique, ce soir. Excusez-moi. Je vais me reposer...

Elle songeait :

— Ce n'est pas sa voix. Celle-ci ne présente aucune ressemblance avec la sienne. Pourquoi la voix de César Fabrigoule évoquerait-elle celle de cet homme... qui est charmante... mais que je déteste ! Et d'ailleurs, il chante de Paris.

Comme elle montait l'escalier conduisant à sa chambre, la chanson la poursuivait. C'était maintenant comme une plainte très douce, un reproche :

Pourquoi ne pas aimer quand on
[vous aime,
Quand un coeur à vous s'est donné ?

Dans sa chambre, la porte fermée, elle entendait encore la mélodie caressante...

Pourquoi ne pas aimer ?

— Non... non... gémissait Maryse. Je n'aime personne... Jamais je n'aimerai... Jamais ! Jamais !

VIII

« Ma petite Maryse, quel souci, quel chagrin fait donc que tu veuilles venir te réfugier près de ta vieille tante ? Tu sais bien que tu seras toujours la bienvenue. Préviens-moi du jour de ton arrivée... »

Cette lettre c'était la possibilité d'évasion, l'oubli de tout. Plus de César Fabrigoule, plus d'Armand Gautier, plus de rengaine sentimentale !

Maryse courut annoncer son départ proche à sa mère qui en devinait plus long qu'elle le disait. Elle consentit à se séparer de sa fille :

— Va rejoindre ta tante, cela dissipera tes idées sombres... Tu es un peu nerveuse, en ce moment...

Un peu nerveuse ! C'est vite dit. Est-ce être nerveuse que de vouloir faire son bonheur soi-même ? Ah ! mais, on verra bien que Maryse a du caractère ! Elle répondit à sa tante sur l'heure.

C'était donc décidé : dans deux jours, la jeune fille laisserait derrière elle la sotte histoire... D'ici son départ, elle ne retournera pas au lac.

La journée s'écoula très vite en préparatifs, il fallait emporter une garderobe car Maryse ne reviendrait pas à Ardiden de plusieurs mois.

Mais quelque chose appelait à chaque instant la jeune fille vers la fenêtre grande ouverte d'où elle apercevait le vallon vert encadré de montagnes et d'où l'on pouvait deviner la route qui conduisait à Gaube. Malgré elle, ce paysage l'attirait, peut-être parce qu'elle ne le reverrait plus avec sa parure d'été. Quand elle reviendrait, tout aurait changé...

Quand vint l'heure où, habituellement, elle se rendait là-bas, un malaise bizarre commença à la saisir. C'était une angoisse faite de curiosité, de vague regret...

La curiosité domina tout. Maryse alla chercher une jumelle. Elle voulait voir la route.

L'auto était là ! Et elle apercevait la haute silhouette claire du jeune homme appuyé à la portière :

— Il m'attend ! Oh ! C'est trop fort ! Après tout, mon attitude est ridicule. Il vaut mieux que je lui dise une fois pour toutes ma façon de penser.

Le temps d'enfoncer un béret sur ses boucles et elle filait vers le rendez-vous.

Le faux Armand Gautier eut un véritable sursaut de joie en la voyant apparaître ; il était si visiblement heureux que, sans doute, Maryse n'eût pu manquer d'en être émue... si elle ne lui avait pas voué tant de rancune.

— Que je suis heureux de vous voir, dit le jeune homme. Savez-vous que

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme .

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux

Case postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillons du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement).

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

NOUVEAUX RECORDS DE LA BANQUE ROYALE AVEC UN ACTIF DE PLUS DE $2.5 BILLIONS

Le total des dépôts à $2,350,314,347 atteint un nouveau sommet bancaire au Canada — Excellente liquidité — L'augmentation des profits compense pour les impôts plus élevés.

L'état financier annuel de la Banque Royale du Canada pour l'exercice terminé le 30 novembre 1951 révèle de nouveaux sommets atteints dans le domaine bancaire au Canada. Le rapport qui vient d'être publié indique que l'actif total a maintenant dépassé le palier de $2.5 billions pour s'établir à $2,515,645,208, soit une augmentation de $18,268,866 sur les chiffres de l'an dernier.

Les dépôts ont aussi atteint le plus haut sommet dans l'histoire bancaire au Canada, le total, en effet, à la fin de l'exercice annuel de la Banque Royale, s'établit à $2,350,314,347 à rapprocher de $2,337,503,468 à la fin de l'exercice précédent. Cette augmentation a été enregistrée en dépit d'une diminution de près de $46,000,000 des dépôts du gouvernement. Les dépôts portant intérêt ont aussi atteint un nouveau niveau à $1,123,723,791, soit une augmentation de $19,805,565 sur les chiffres correspondants de 1950. L'augmentation soutenue des dépôts portant intérêt, qui a été une des caractéristiques des rapports des banques au cours des dernières années, a une tendance à se stabiliser, résultat sans doute des impôts plus lourds et du coût de la vie plus élevé. Les dépôts du public ne portant pas d'intérêt ont augmenté de $39,694,767 et se totalisent maintenant à $1,085,717,203.

Par suite de la grande activité commerciale et industrielle des douze derniers mois, la demande pour les prêts commerciaux au Canada a continué d'être élevée. On en a la preuve à ce poste où on constate une augmentation de $67,122,070 sur les chiffres correspondants de 1950. La majeure partie de cette augmentation a été enregistrée avant les restrictions sur le crédit décrétées par le gouvernement en février. Les prêts à vue au Canada sont à $21,191,848 ou une diminution de $31,347,547.

La Banque continue d'être dans une excellente situation liquide. L'actif en espèces à $488,057,439 représente 20% de toutes les exigibilités du public. Les disponibilités se totalisent à $1,624,599,059 soit 66.96% du passif au public. On note dans les disponibilités de la banque $836,209,958 d'obligations fédérales et provinciales.

Au poste des immeubles de la Banque, on note une augmentation de $17,-068,704 à $19,508,884, résultat des travaux de construction et d'amélioration de succursales. Plusieurs améliorations et agrandissements d'importance ont été effectués au cours de l'année à nombre de succursales dans le but d'améliorer les services à une clientèle toujours plus nombreuse et d'accroître l'efficacité du personnel.

Après les déductions ordinaires pour les réserves contingentes et le fonds de pension, les profits se sont établis à $12,983,064 à rapprocher de $11,845,138 l'année précédente. A même ce montant, une somme de $5,276,000 a été mise de côté pour les taxes fédérales et provinciales, soit une augmentation de $1,264,000. De plus une somme de $1,400,949 a été portée à la réserve de dépréciation sur les immeubles de la Banque. Après ces déductions, il est resté des profits nets de $6,-306,115 à comparer à $6,559,725 en 1950. Une somme de $4,200,000, qui comprend un dividende supplémentaire cette année de 20 cents par action, prise sur ces profits a servi à payer les dividendes et $2,106,115 ont été portés au compte des profits et pertes qui se solde maintenant par un montant de $3,026,154. A même ce montant une somme de $2,000,000 a été transportée au fonds de réserve de la banque qui s'établit maintenant à $52,000,000 et il est resté un solde créditeur de $1,026,154.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au siège social de la Banque, le jeudi 10 janvier à 11 heures du matin.

Voici le compte des profits et pertes et les principaux postes du bilan avec les chiffres comparatifs pour l'exercice précédent : :

	Exercice se terminant le 30 novembre 1951	1950
Profits	$ 12,983,065	$ 11,845,138
Provision pour impôts	5,276,000	4,012,000
Dépréciation des immeubles	1,400,950	1,273,413
	$ 6,306,115	$ 6,559,725
Dividendes, y compris dividende supplémentaire	4,200,000	3,500,000
	$ 2,106,115	$ 3,059,725
Solde précédent	920,039	3,860,314
	$ 3,026,154	$ 6,920,039
Au fonds de réserve	2,000,000	6,000,000
Profits et pertes à reporter	$ 1,026,154	$ 920,039
ACTIF		
Billets de la Banque du Canada et dépôts à icelle	$ 208,266,423	$ 197,717,113
Autres encaisses et soldes bancaires	141,504,967	162,064,438
Billets d'autres banques et chèques sur icelles	138,286,049	111,331,532
Valeurs du gouvernement et autres fonds publics	966,599,448	1,042,365,803
Autres obligations et actions	112,814,279	104,282,017
Prêts à demande et à courte échéance	57,127,894	100,004,499
Prêts commerciaux au Canada	622,282,727	555,160,657
Prêts aux gouvernements provinciaux	1,252,175	4,316,220
Prêts aux cités, villes, municipalités et districts scolaires	20,142,141	16,842,864
Prêts commerciaux — à l'étranger	146,957,249	112,143,232
Prêts non courants	258,642	262,591
Immeubles de la banque	19,508,884	17,068,705
Lettres de crédit	73,925,751	69,437,689
Autres actifs	6,718,580	4,378,982
	$2,515,645,209	$2,497,376,342
PASSIF		
Billets en circulation	$ 155,987	$ 249,989
Dépôts	2,350,314,348	2,337,503,469
Lettres de crédit	73,925,751	69,437,689
Autres passifs	1,615,751	3,349,328
Capital	35,000,000	35,000,000
Réserve	52,000,000	52,000,000
Dividendes à verser	1,607,218	915,828
Solde du Compte des Profits et Pertes	1,026,154	920,039
	$2,515,645,209	$2,497,376,342

j'étais inquiet. Vous n'avez pas été souffrante ?

« Mais... parce qu'il y a plusieurs jours que vous n'êtes venue... Je vous attendais toujours, moi, à l'heure habituelle...

— Vous ne me verrez pas longtemps, dit-elle sèchement. Je pars.

Le visage, si joyeux tout à l'heure, s'assombrit :

— Vous partez ? Alors... je ne vous reverrai pas ?

— Je ne crois pas... J'avais l'intention de ne jamais revenir... Mais je n'ai pu résister au désir de vous faire connaître ma façon de penser, monsieur Gautier !

Elle accentuait son nom avec une intention si hostile qu'il la regarda avec stupeur :

— Maryse... Qu'avez-vous ? Pardon. Cela vous fâche que je vous appelle Maryse ?

— C'est bien mon nom. Il m'appartient sans conteste... Mais vous... vous vous appelez bien Armand Gautier, n'est-ce pas ?

— Mais oui... certainement...

— Voilà une affirmation qui n'est pas très péremptoire, il me semble.

Armand Gautier avait pâli légèrement :

— Je comprends... Vous m'en voulez parce que vous avez appris... Je suis désolé que ce soit un tiers qui vous ait révélé mon nom... J'avais résolu de vous l'apprendre...

« Je l'aurais fait plutôt... mais je redoutais tant votre appréciation...

Le moment était venu pour Maryse de remporter le triste triomphe qu'elle escomptait. Elle lança, railleuse :

— Vous jouez très bien la comédie, Monsieur César, puisque, décidément, il faut vous donner ce nom !

— César ? répéta son interlocuteur, montrant une mine ahurie.

— ... Cessez de prendre cet air effaré. Je vous dis une fois pour toutes que je ne veux pas d'un agent-voyer et que j'ai horreur qu'on se moque de moi ! Adieu !

Elle lui tournait le dos, s'éloignait d'un pas vif. Mais il la rattrapa et elle sentit ses doigts emprisonnés dans des mains nerveuses :

— Non, Maryse, nous ne nous quitterons pas ainsi... Expliquons-nous.

— Croyez-vous que ce soit nécessaire ?

— Mais je le pense bien. Voilà cinq minutes que vous me dites des choses ahurissantes. Je ne comprends pas du tout... Il y a erreur sur la personne comme on dit en termes de loi. Qui est-ce que ce César qui est agent-voyer ?

— Mais vous, naturellement. Il est inutile de mentir davantage.

— Moi ? Mais...

— Vous ne vous appelez pas monsieur Fabrigoule ?

— Fabri... Mais pas le moins du monde !

— Et pourtant, vous venez d'avouer que vous me cachiez votre vrai nom...

— Maryse, c'est une confusion... Oui, je vous ai caché mon nom, c'est vrai... et c'est un peu de votre faute. Vous m'aviez dit votre horreur des noms ridicules. Or, j'ai le malheur de m'appeler Ploquin... Et, pour comble, mes parents m'ont octroyé, à ma naissance le prénom d'Achille !

Se méprenant à l'expression du regard de la jeune fille, il ajouta avec une humilité charmante :

— C'est idiot, n'est-ce pas ?

— Mais ce nom d'Armand Gautier ?

— Vous n'écoutez jamais la radio ? demanda-t-il vivement.

— Hier encore... *Pourquoi ne pas aimer ?* »

— Alors, chère Maryse, je n'ai plus rien à vous avouer ! Armand Gautier est mon pseudonyme d'artiste. Vous avez l'air de douter ?

Elle ne répondit pas. Mais comme il lui prenait la main, cette fois, elle la lui laissa.

Il fredonnait :

Pourquoi ne pas aimer quand on
[vous aime ?
Quand un coeur à vous s'est donné ?
Au jardin du bonheur
L'Amour est une fleur...

— Mais ce chant, hier soir, venait de Paris ?

— Une retransmission par disque... Maryse, je vous ai aimée du jour où je vous ai vue regardant mon image dans l'eau du lac...

— Le miroir des rêves ne mentait pas...

— Vous m'avez pardonné ?

— Oui... mais il y a tout de même quelque chose que je ne m'explique pas... Allons chez Pierrette, voulez-vous ?

— Je ne sais pas du tout qui est Pierrette, mais j'irai où vous voudrez...

•

— Pierrette ! Pierrette ! Viens vite !

Mlle Pascaud, accourue à la grille, considérait avec étonnement la Cadillac arrêtée, le jeune homme inconnu et son amie tout agitée.

— D'abord, je te présente M. Armand Gautier.... Ma meilleure amie, Pierrette Pascaud... Monsieur est le ténor de l'Opéra-Comique que je prenais pour César Fabrigoule... Qu'est-ce que tu as à me regarder ?

— Je ne comprends absolument rien !

— Je m'explique, pourtant : Monsieur est l'inconnu du lac... Entrons dans la maison car c'est à toi maintenant à nous donner des éclaircissements... Je vais tâcher d'être précise : l'auto qui montait la route le jour de l'excursion, c'était celle de M. Gautier...

— M. Fabrigoule arrivait aussi.

— Je ne l'ai pas vu.

— Il est arrivé après ton départ... Mais sa voiture ne ressemble pas à celle de monsieur : c'est une petite Simca peinte en rouge vif. Tu sais bien que Ludovic et le petit Bartavelle disaient qu'elle ne consommait pas beaucoup.

— Enfin, reprit Maryse, je suis bien certaine de n'avoir vu qu'une voiture !

— Parce que, au moment où tu es arrivée à la corniche, l'auto de M. Fabrigoule était déjà sur le chemin caillouteux conduisant au lieu même de notre halte. M. César s'était mis en route pour nous rejoindre, se faire présenter à notre groupe, te connaître, enfin... Quand il a su que tu n'étais pas là, il est reparti, ravi, d'ailleurs.

Maryse éclata de rire :

— Je ne lui en veux plus, maintenant !

Tandis que s'échangeaient ces paroles, quelqu'un était entré dans le jardin : un pas vif écrasait le gravier. Pierrette fut la première à s'en aviser :

— Justement, le voilà !

Un jeune homme blond entrait. C'était le fameux, l'invisible César. Il était mince, pas très grand, la figure hâlée par le grand air. L'ensemble était agréable, la physionomie ouverte et souriante. Il y avait loin de ce personnage au bureaucrate que Maryse avait imaginé.

Les présentations faites, la jeune fille lui tendit gentiment la main :

— Monsieur, dit-elle, depuis le temps qu'on me parle de vous, j'ai enfin le plaisir de vous rencontrer... pour vous annoncer une nouvelle !

César prit un air tellement consterné qu'un éclat de rire jaillit.

— Nous allons très bien nous entendre, dit Maryse amusée. Vous n'aviez pas plus le désir de me rencontrer que moi de vous connaître ! Avouez, monsieur, que vous fuyiez à gauche pendant que je fuyais à droite !

— Mademoiselle, je vous assure que...

— N'assurez rien ! Ecoutez plutôt la nouvelle que j'ai à vous apprendre : Je vous présente mon fiancé, M. Armand Gautier...

Pierrette poussa un petit cri et César prit un visage si réjoui que Maryse s'exclama :

— Monsieur, vous n'aurez plus besoin de fuir !... Et vous épouserez la jeune fille de votre choix.

Elle attira son amie Pierrette d'un geste affectueux :

— Ce choix n'est-il pas déjà fait ?...

César rougit, balbutia et, tout naturellement, la main de Pierrette se trouva sur le chemin de la sienne.

MAGDA CONTINO.

DANS LE MONDE SPORTIF

[*Suite de la page* 17]

La jeune fille de Dick, mademoiselle Faye, une écolière de 15 ans, porte aux nues les prouesses de Maurice Richard, son idole. Et son père tient *mordicus* à ce que Bernard Geoffrion, dont le père fut déjà gérant de l'un de nos clubs de baseball semi-professionnels, il y a 25 ans, soit nommé la recrue de l'année, dans la N.H.L... Mlle Faye Irvin a, récemment, choisi, comme sujet de composition à l'école, Maurice Richard. Croyez-vous que, si le papa Dick ne prisait pas les athlètes canadiens-français, sa jeune fille sportive aurait de tels sentiments à l'endroit du « Rocket » moderne ? Non. Et les papas nous comprennent Ça nous suffit !

■ Réponse à M. J. Landry, Montréal. Les cinq meilleurs receveurs que nous ayons eus, dans la province de Québec, depuis toujours, sont les suivants, par ordre de mérite, à notre avis : « Ti-monne » Wingo, de son vrai nom Edmond Larivière, Emery « Tiley » Duplessis, Charlie Larivière, frère de Wingo (Charlie est l'un des représentants de la brasserie Dow), Arthur Galen, du Sorel, Emilien Morin, du Richmond, de 1910 à 1914, « Titonne » Laurin, de St-Laurent. Parmi ces cinq receveurs, Charlie Larivière est le seul qui aurait bien figuré dans le baseball organisé de bonne classe, même dans les ligues majeures, s'il eût été favorisé par Dame Fortune. Nous voulons dire qu'en 1933 ou en 1934, il aurait dû avoir la chance de prouver ses talents de receveur à des agents recruteurs qui, dans le temps, ne s'occupaient presque pas des joueurs prometteurs de notre province. Les temps sont changés, grâce à l'esprit d'initiative de l'intelligent gérant-général des Dodgers de Brooklyn, Buzzie Bavasi ! Soyez sans crainte, à l'avenir, tout jeune joueur de baseball, *possèdant les qualités requises*, aura l'occasion de gagner honorablement sa vie sur un terrain américain !

■ Sait-on que le fameux lanceur droitier des Indiens de Cleveland, de la Ligue Américaine, Bob Feller, se sert de son propre avion pour se rendre de son foyer, situé à 30 milles du terrain de baseball, au monticule. Toutefois, il doit franchir la distance d'un demi mille seulement du terrain d'atterrissage au parc de baseball. Il le fait au moyen d'une minuscule motocyclette, que les Américains se plaisent à nommer « scooter ». Nous ne savons pourquoi !

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Bilan Général

au 30 novembre 1951

ACTIF

Billets de la Banque du Canada et dépôts à icelle		$ 208,266,423.28
Autre encaisse et soldes bancaires		141,504,966.56
Billets d'autres banques et chèques sur icelles		138,286,049.43
Valeurs du gouvernement et autres fonds publics, n'excédant pas la valeur marchande		966,599,447.51
Autres obligations et actions, n'excédant pas la valeur marchande		112,814,278.72
Prêts à demande et à courte échéance, entièrement garantis		57,127,893.68
Total de l'actif immédiat		$1,624,599,059.18
Autres prêts courants et escomptes, prévision faite des dettes mauvaises et douteuses		790,892,934.40
Immeubles de la banque		19,508,884.13
Passif de clients sous acceptations et lettres de crédit		73,925,750.72
Autres actifs		6,718,580.25
		$2,515,645,208.68

PASSIF

Billets en circulation		$ 155,987.46
Dépôts		2,350,314,347.75
Acceptations et lettres de crédit en cours		73,925,750.72
Autres passifs		1,615,751.06
Total du passif au public		$2,426,011,836.99
Capital		35,000,000.00
Fonds de réserve		52,000,000.00
Dividendes à verser		1,607,217.79
Solde du compte des Profits et Pertes		1,026,153.90
		$2,515,645,208.68

COMPTE DES PROFITS ET PERTES

Profits de l'exercice se terminant le 30 novembre 1951, après l'établissement des réserves de contingence qui comprennent une appropriation pour toute dette mauvaise ou douteuse		$12,983,064.61
Moins prévision pour impôts des gouvernements fédéral et provincial	$5,276,000.00	
Moins prévision pour moins-value des immeubles de la Banque	1,400,949.75	6,676,949.75
		$ 6,306,114.86
Dividendes au taux de $1.00 par action	$3,500,000.00	
Dividende supplémentaire au taux de 20¢ par action	700,000.00	4,200,000.00
Montant reporté		$ 2,106,114.86
Solde au compte des Profits et Pertes le 30 novembre 1950		920,039.04
		$ 3,026,153.90
Transfert au Fonds de réserve		2,000,000.00
Solde au compte des Profits et Pertes le 30 novembre 1951		$ 1,026,153.90

JAMES MUIR, Président

T. H. ATKINSON, Directeur Général

NOTRE FEUILLETON

MIGNON DE LA BUTTE

par ARISTIDE BRUANT

No 5

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Jean-de-la-Rue et Rose-Blanche, qui s'aiment profondément, sont, un jour, séparés. Le marquis de Montferrat, qui recherchait sa fille depuis son enlèvement, la trouve par hasard, et l'amène chez lui. Mais la mère d'Yvonne (c'est le véritable nom de Rose-Blanche), étant morte, le marquis a épousé une nommée Gilberte, femme cupide et méchante. Celle-ci et son ami, Abdul, être fourbe et sans scrupule, qui convoient la fortune du marquis, méditent les plus funestes desseins.

Jean-de-la-Rue trouve un jour son père adoptif, Poirier, assassiné ; avant de mourir, celui-ci a eu le temps de tracer, en lettres de sang, le mot Basiloff.

Mais l'attrait de la réunion n'était pas seulement dans ces papotages que les mondaines et les mondains sont toujours si friands d'échanger entre eux. On attendait surtout avec une impatience hypocrite l'entrée sensationelle de la marquise de Montferrat et de sa belle-fille.

En effet, depuis quelques jours déjà, c'est-à-dire presque au lendemain de leur arrivée à Nice, un potin sensationnel, né on ne savait où ni comment, avait commencé à circuler dans les villas et les châteaux de la Riviera. On se racontait à voix basse et avec des mines contrites et effarées, que le marquis de Montferrat avait retrouvé sa fille, non point comme il voulait bien le dire, chez de braves gens de la campagne qui l'avaient recueillie et élevée d'une façon irréprochable, mais dans un ignoble bouge de Montmartre, tenu par une vieille proxénète rapace et où elle servait à boire aux apaches et aux souteneurs de la Butte.

Tout d'abord, cela avait été un cri général :

— Nous ne recevrons pas cette créature.

Mais bientôt, la curiosité l'emportant, l'opinion avait été qu'on ne pouvait causer un pareil affront au marquis et à la marquise de Montferrat. Somme toute, ce racontar pouvait très bien être un de ces odieux mensonges comme on en colporte tant dans les villes d'eaux et de jeu, où la méchanceté semble s'épanouir encore plus que partout ailleurs... Avant de se prononcer et de fermer sa porte à la nouvelle venue, il était donc de toute justice de la voir, de la connaître et de la juger...

Aussi, sans s'en douter, Rose-Blanche était-elle devenue le *clou* du five-o'clock de la comtesse de Saint-Clair.

Les moins impatientes de se rencontrer avec elle, n'étaient pas les jeunes filles.

En effet, la plupart avaient entendu leurs parents potiner ferme sur Yvonne de Montferrat... et comme on disait qu'elle était fort jolie, sauf de très rares exceptions, ces « demoiselles » n'étaient pas disposées à l'indulgence.

Aussi, lorsque dans une toilette blanche très simple, mais qui lui seyait à ravir... et coiffée d'un délicieux chapeau de paille jaune, garni d'un ruban noir et égayé d'une simple rose naturelle, Yvonne apparut dans le hall, conduite et présentée par sa mère, tous les yeux étaient-ils braqués sur elle...

Gracieusement, naturellement, la fille du marquis, légèrement intimidée, s'inclina devant la comtesse de Saint-Clair qui lui tendit la main avec bienveillance... en disant :

— Soyez la bienvenue, ma chère enfant... et croyez qu'ici vous ne comptez que de la sympathie en attendant l'amitié que vous ne tarderez pas à inspirer à tous.

Rose-Blanche, que Mme de Montferrat s'était bien gardée de styler... car elle comptait que la pauvre petite, complètement ignorante des usages mondains les plus élémentaires, ne manquerait pas de se livrer à une série de maladresses toutes plus ridicules les unes que les autres, ne répondit que par un sourire.

Mais ce sourire était si doux, si plein de charme ; il révélait instantanément une âme si naïve et une nature si exquise, que ce fut la conquête immédiate de la vieille dame... qui, cédant à un mouvement de véritable sympathie, l'attira contre elle et l'embrassa affectueusement, tandis qu'un murmure d'étonnement, mais dans lequel perçait néanmoins une certaine bienveillance, s'élevait autour du groupe formé par les trois femmes.

Gilberte se mordit les lèvres.

C'était pour elle un premier et terrible échec. Car, il n'y avait pas à se le dissimuler... Yvonne venait, en un instant de détruire tout l'effet produit par la légende perfide, qu'avec une hypocrisie infernale, la mrquise, grâce à Prestini, s'était ingéniée à accréditer sur la Côte d'Azur.

Mais la comtesse, en maîtresse de maison accomplie, avait pris Rose-Blanche par la main et la présentait à son fils qui s'inclinait avec déférence, puis elle la conduisait parmi le cercle de ses invités... revenant ensuite à sa place et la faisant s'asseoir à côté d'elle... pour lui parler de son père... de la joie qu'elle avait dû éprouver en le retrouvant, et de l'émotion très douce qu'avaient ressentie tous ceux qui aimaient le marquis de Montferrat en apprenant l'heureux événement.

Avec un tact parfait, Mme de Saint-Clair, désireuse de faire tout d'un coup justice des bruits malveillants qui circulaient sur le compte de la jeune fille, se tourna ensuite vers Mme de Montferrat et lui dit à haute voix, de façon à être entendue distinctement par toute l'assistance.

— Je vous félicite, marquise... votre belle-fille est tout simplement délicieuse...

Pâle de colère, Gilberte se contenta de répondre :

— Yvonne est en effet charmante...

Modestement, l'amie du petit chanteur, en entendant tous ces éloges avait rougi et baissé les yeux... Elle se sentait mal à l'aise, dans ce milieu auquel elle était si peu accoutumée.

Elle avait l'impression d'être gauche, embarrassée, ridicule, ne se doutant pas un seul instant que cette timidité ne faisait que grandir encore le charme enveloppant, irrésistible, qui se dégageait de sa personne.

Mais ce qui achevait surtout de la dérouter, c'était de sentir près d'elle une hostilité qu'elle avait devinée dès la première rencontre, et qui, elle en était sûre à présent, ne désarmerait jamais...

Oui... la marquise était bien son ennemie... l'ennemie de tous les instants, l'ennemie qui ne pardonne pas !

Depuis le moment où elle était venue l'arracher si brutalement à son petit ami, dans le parc Monceau tout blanc de neige, Yvonne avait compris que, plus encore que son père, elle allait être l'obstacle à son rêve...

Et si jamais la marquise ne lui avait fait la moindre allusion à cette soirée, la pauvre enfant n'en lisait pas moins toujours dans le regard de sa belle-mère le reproche et la menace, et cela à un tel point que, dans un élan de franchise, elle avait été prête à s'écrier :

— Pourquoi m'en vouloir d'un acte dont je n'ai pas à rougir ? Pourquoi vouloir m'arracher à un amour dont je suis fière ?

« Vous devriez être la dernière à briser mon coeur, vous, l'épouse infidèle, vous, la femme adultère, vous que j'ai surprise dans les bras d'un étranger !

Mais, formée à l'école du malheur, ayant eu sous les yeux dès sa plus tendre enfance le spectacle de toutes les misères et ayant traversé ce cloaque sans qu'une tache de boue flétrît sa robe virginale, elle se disait :

— Mon père adore cette femme !

« Si je la dénonce, ou il me croira, et souffrira cruellement.

« Ou il ne me croira pas et il me retirera sa tendresse...

« Je suis donc condamnée à souffrir en silence... Je me tairai.

C'était à tout cela que pensait Rose-Blanche... lorsque la comtesse de Saint-Clair, se penchant vers elle, lui dit :

— Ma chère enfant... Maintenant, il faut que je vous présente à celles qui vont devenir vos petites amies.

S'adressant alors à une jeune fille fort belle, grande, très brune qui, dans l'embrasure d'une baie, causait avec le prince d'Avanti, Napolitain à la moustache cosmétiquée et à la mèche prétentieuse, la comtesse appela :

— Berthe... ma chère enfant... venez me dire un mot, je vous prie.

La belle brune, abandonnant son prince, s'approcha aussitôt de Mme de Saint-Clair, qui présenta :

— Mademoiselle Yvonne de Montferrat... Mademoiselle Berthe de Bonneville...

Puis elle ajouta :

— Ma petite Berthe... je vous confie cette chère enfant, et je vous prie d'être son introductrice dans votre petit monde de jeunesse et de sourires.

— Avec le plus grand plaisir, comtesse...

Et, tendant la main à Yvonne qui s'était levée, Mlle de Bonneville fit, avec un air d'amabilité trop empressé pour être bien sincère :

— Si vous voulez venir, mademoiselle ? On va justement commencer une partie de tennis.

— Je n'ai jamais joué, répondait la « Mignon de la Butte » tout interdite.

Alors, passant son bras sous celui de sa jolie protégée, Berthe de Bonneville l'entraîna vers le jardin et, comme elle passait devant le beau Napolitain, elle lui glissa à l'oreille, dans l'Italien le plus pur :

— Venez donc, prince. Je crois que nous allons bien nous amuser !

XXVIII

Un début dans le monde

Sans trop se rendre compte de ce qui se passait autour d'elle, Rose-Blanche s'était trouvée tout à coup entourée d'un véritable essaim de jeunes filles qui la dévisageaient avec une curiosité plutôt ironique et tout en se chuchotant à l'oreille des phrases qui devaient être moqueuses... car déjà des rires étouffés s'élevaient... des coups d'oeil significatifs s'échangeaient, et lorsque Berthe de Bonneville, prenant un ton solennel, emphatique, annonça : « Mademoiselle Yvonne de Montferrat ! » des exclamations exagérées partirent de tous côtés.

— Délicieuse !

— Ravissante !

— Exquise !

— Adorable !

— Elégante !

Et toutes s'empressèrent, la main tendue... vers l'amie du petit chanteur, qui gênée par ces compliments excessifs dont elle devinait déjà la fausseté, demeurait immobile, près de sa protectrice, qui faisait semblant de la défendre, intervenait :

— Laissez-la donc... Vous allez l'étouffer... Vous lui chiffonnez sa robe... C'est ridicule... Et puis, ménagez-la... c'est la première fois qu'elle vient dans le monde... elle n'a pas l'habitude... Voyez, elle est toute pâle... vous allez la faire pleurer...

Une blonde piquante, fille du général en retraite de Champvallon, se précipitait vers Rose-Blanche et, la prenant par le bras, l'entraînait vers le jeu de tennis en lui disant :

Commencé dans l'édition du 22 décembre 1951.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

— Venez avec moi... Vous allez voir. Nous allons être tout de suite de bonnes amies.

Mais Berthe de Bonneville protestait :

— Ah ! çà, Angèle, vous êtes extraordinaire... Cette jeune personne m'a été confiée par la comtesse de Saint-Clair et j'en réponds.

« Laissez, je vous en prie...

— Pas du tout...

— Voyons...

Yvonne eût voulu être à cent lieues de là... Elle s'apercevait très bien que ces deux jeunes filles qui prétendaient à toutes forces la chaperonner au milieu de leurs compagnes, se moquaient agréablement d'elle et cherchaient à la ridiculiser.

Alors elle eut un mouvement de révolte en face de toute cette méchanceté inspirée par une jalousie mesquine... dans laquelle les millions de la jeune fille et surtout sa grâce et sa beauté parfaites, entraient férocement en ligne de compte.

— Mesdemoiselles, fit-elle avec beaucoup de dignité ferme, permettez-moi de me retirer.

— Comment, vous voulez nous quitter ! protestait-on de tous côtés.

— Ça, je vous le défends, interrompait Berthe ; Mme de Saint-Clair m'a donné une mission, je dois l'accomplir jusqu'au bout.

—Et puis... ajoutait Mlle de Champvallon, ce ne serait pas gentil de nous fausser ainsi compagnie...

— Je comprends très bien, insinuait Mlle Pélissier, fille d'un richissime maître de forges de la Loire, que vous soyez un peu dépaysée parmi nous. L'éducation que vous avez dû recevoir est tellement différente de la nôtre.

—Vous avez été élevée dans un couvent ou dans un lycée ? questionnait Lucienne de Solanges, fille du fameux duc, propriétaire d'une écurie de courses célèbre.

— Vous n'y pensez pas ! répliqua Berthe de Bonneville... Vous savez bien que Mlle Yvonne a passé toute sa jeunesse à la campagne.

— Est-ce possible ! fit, avec une rosserie vinaigrée la fille du général, que vous avez été enlevée par des bohémiens et que vous avez vécu avec eux jusqu'à l'âge de douze ans ?

Sans attendre la réponse de Rose-Blanche qui pâlissait de plus en plus, Mlle Pélissier intervenait :

— Que ce doit être amusant de vivre dans une roulotte, de s'arrêter où l'on veut, de manger sur l'herbe près d'un bois, de fabriquer des petits fauteuils en osier et d'aller les vendre de porte en porte. J'adorerais ça.

Et comme les rires fusaient de tous côtés, Mlle de Champvallon s'exclama :

— Oh ! mademoiselle Yvonne, vous devez savoir dire la bonne aventure.

— Assez ! imposait Berthe de Bonneville, qui commençait à trouver que les choses allaient un peu loin.

« Allons faire plutôt une partie de tennis...

— Non, non, se révoltait la collection de jeunes pimbêches dont le cercle se rétrécissait autour de leur victime.

Et toutes se mirent à chanter :

La bonne aventure,
O gué !
La bonne aventure !

Mais, soudain, redressant fièrement la tête, Mlle de Montferrat s'écria :

— Ce que vous faites est indigne... et lâche !... Et si votre monde est aussi méchant, je regrette d'y être entrée...

Des huées saluèrent cette réponse.

— Mais elle nous insulte, piaillait Mlle de Champvallon.

— Quelle insolente ! s'indignait Blanche Pélissier.

— On ne peut pas demander d'éducation à une demoiselle qui a été élevée sur les grandes routes, surenchérissait Lucienne de Solanges.

Alors, des sanglots dans la voix, Yvonne s'écria :

— Oui, oui, j'ai été très malheureuse, je n'ai pas été entourée comme vous par des parents affectueux et bons... Aussi j'ai souffert tout ce qu'on peut souffrir !...

« Mais sachez que moi, je m'en voudrais de faire de la peine à quelqu'un qui ne l'a pas mérité et qui n'a personne à ses côtés pour prendre sa défense...

Un peu démontées par cette attitude et s'apercevant que si elles continuaient une scène violente se produirait et que peut-être, un scandale allait éclater, en un mouvement simultané, elles rompirent le cercle en disant entre elles :

— Laissons-là ! Sale caractère !... Pas intéressante. Ne comprend pas la plaisanterie... Vraie sauvageonne... Bohémienne... Allons jouer...

Et la compagnie de bécasses disparut, riant encore aux éclats.

Demeurée seule, Rose-Blanche répétait en sanglotant :

— Les méchantes ! Les méchantes !

Un banc de marbre était là... tout près d'elle... garni de feuilles grimpantes...

Elle s'y laissa tomber, pleurant à chaudes larmes... et songeant avec un émoi déchirant :

— Partout où je vais aller, c'est ainsi que l'on me recevra.

« Que de railleries n'aurai-je pas encore à essuyer !

« La bohémienne... la diseuse de bonne aventure.... la coureuse de grands chemins, voilà comment elles me traitent...

« C'est abominable !...

« Et personne pour me défendre.

« Mon père absent... Cette femme, toute prête, je le devine, malgré les protestations hypocrites dont elle m'accable, oui, toute prête à s'associer à celles qui m'injurient et me font de la peine.

« Ah ! si mon petit Jean était là... lui au moins il m'avait comprise... lui au moins il savait me murmurer des paroles réconfortantes...

« Et, maintenant, que fait-il ?... Que devient-il ?...

« Quand je pense que je ne peux même pas lui envoyer un mot de tendresse et d'espérance !...

« Surveillée comme je le suis... espionnée sans cesse par ce Prestini qui, aussitôt que je sors de la maison ne me quitte pas plus que mon ombre, il m'est impossible de mettre ou de faire mettre une lettre à la poste !..

« Quand le reverrai-je ?

« Jamais, peut-être... jamais... Oh ! non, je ne dois pas dire un mot pareil. D'ailleurs si cela devait continuer ainsi, j'aimerais mieux, quoi qu'il m'en coûte, m'en aller... retourner là-bas, à Paris... à pied au besoin...

« Ah ! s'il n'y avait pas mon père, je crois que je serais déjà partie... car je sens que je vais être malheureuse... très malheureuse...

Et le front courbé... loin de là... absente de ce paysage merveilleux qui l'environnait, l'amie du petit chanteur revivait par la pensée cette entrevue qu'ils avaient eue tous deux, en haut de la Butte, un soir d'hiver, dans la petite rue Saint-Vincent... Ah ! comme ce coin désert et sombre lui apparaissait plein de charme, de douceur et de poésie !... Un couplet ou plutôt des bribes de chant semblaient flotter dans l'air...

On l'app'lait Rose, elle était belle...

Rue Saint-Vincent.

On n'avait pas connu son père,
Ell' n'avait plus d'mère...

Et la lune en croissant,
Qui brillait, blanche et fatidique,
Sur la p'tit' croix d'la Basilique,
Rue Saint-Vincent.

— Rue Saint-Vincent, répétait malgré elle la fille du marquis de Montferrat.

Tandis que son visage baigné de larmes prenait une expression de poignant regret en même temps que d'insurmontable tristesse.

Mais une voix bien timbrée et où vibrait la compassion la plus sincère, s'élevait tout près d'elle.

— Comment, vous pleurez, mademoiselle !

Rose-Blanche se retourna.

Un léger cri lui échappa.

Le comte de Saint-Clair était à ses côtés... la regardant avec une expression de gravité émue, de douce sympathie que la jeune fille ne saisit pas tout d'abord ; car, se levant brusquement, elle fit quelques pas dans la direction d'une allée de mimosas qui s'ouvrait devant elle, comme si elle voulait s'enfuir, s'isoler encore davantage.

Mais André, d'un bond, lui barra la route, et sur un ton plein de bienveillance et de fermeté :

— Mademoiselle, fit-il, qu'avez-vous ? Je veux savoir.

— Monsieur... je vous en prie... laissez-moi... oui, oui, laissez-moi...

Mais M. de Saint-Clair insistait :

— Vous pleurez ! Je devine qu'on a dû vous faire beaucoup de chagrin... et moi, votre hôte, j'ai le droit de savoir et le devoir d'exiger de vous la vérité.

« Car, sachez-le bien, mademoiselle, je ne supporterai pas un seul instant que chez moi, non seulement vous ne soyez pas respectée, mais que vous soyez encore en butte aux méchancetés de certaines pies-grièches de ma connaissance !

A ces mots, prononcés avec un accent de loyauté communicative, la fille du marquis se décida enfin à diriger son regard vers son interlocuteur, et elle lut aussitôt dans ses yeux une indignation si réelle en même temps qu'une offre d'amitié et de protection si sincère que son coeur se fondit en un élan de reconnaissance confiante qui se traduisit par cette phrase :

— Oh ! oui, elles sont méchantes, n'est-ce pas, elles sont méchantes !

— Dites plutôt inconvenantes et mal élevées... fit André de Saint-Clair en s'emparant de la main de la jeune fille, qui, mollement, comme si elle n'avait plus de forces... laissa de nouveau retomber sa tête alanguie.

— Ma pauvre petite... reprenait le jeune homme, quand de loin, je les ai vues vous entourer avec autant d'empressement, j'ai bien pensé que ces demoiselles allaient chercher à s'amuser à vos dépens, mais je ne me doutais pas qu'elles vous chagrineraient à ce point.

« Voyons, répétez-moi un peu ce qu'elles vous on dit, car je tiens essentiellement à ce que ces faits ne se renouvellent point.

« Je verrai ma mère.

« Quand je l'aurai mise au courant de ce qui vient de se passer, elle saura infliger à ces péronnelles une telle leçon que je vous promets bien qu'elles n'oseront plus recommencer, et qu'elles vous traiteront désormais avec tous les égards possibles.

— Je vous remercie, monsieur, déclara Yvonne, mais je ne veux plus les voir, jamais, et je préfère rester à la maison toute seule plutôt que de m'exposer à entendre encore...

L'amie du petit chanteur s'arrêta. Un gros sanglot s'étouffait dans sa gorge.

— C'est donc si grave que cela ? interrogeait André.

Alors, Rose-Blanche s'écria, comme si dans un irrésistible besoin de se dé-

à Brûle-pourpoint...

QUESTIONS

1. Qui, à Montréal, fut le premier maître d'école, en 1666 ?
2. Combien peut-il y avoir d'abeilles dans un essaim ?
3. Qu'a démontré Pasteur au sujet des microbes ?
4. Quel autre nom donne-t-on à l'Irlande ?
5. Quel poisson ne se pêche nulle part ailleurs qu'au Lac St-Jean ?
6. Quel est le meilleur exercice ?
7. Qu'appelle-t-on gymnastique ?
8. Par qui et où fut écrit l'Apocalypse ?
9. Donnez des causes d'insomnie.
10. Dans quoi est enveloppé le coeur ?

REPONSES

1. L'abbé Gabriel Souart, sulpicien.
2. Environ 20,000.
3. Qu'ils produisent les maladies.
4. La verte Erin.
5. Le ouananiche.
6. La marche, qui favorise la respiration et la circulation du sang.
7. Des mouvements du corps soumis à certaines règles.
8. Par l'apôtre saint Jean, à Pathmos, où il fut exilé par Domitien.
9. L'abus du thé, du café, de boissons, les inquiétudes et les chagrins.
10. Dans la péricarde.

MES RECETTES de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX
Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Spaghetti à la sauce italienne

¼ de livre de champignons frais tranchés
½ livre de spaghetti

3 tasses de tomates
4 c. à to. de beurre
½ livre de veau haché
1 c. à tb. de sauce piquante
2 gros oignons blancs émincés
2 c. à thé de sel
1 gousse d'ail écrasée
½ livre de porc haché
¼ de c. à thé de poivre
1 piment vert haché finement

Faire chauffer le beurre et y faire brunir les viandes puis y mettre tous les autres ingrédients. Ajouter les tomates, la sauce piquante, le sel et le poivre. Laisser mijoter 1½ à 2 heures, vérifier l'assaisonnement et servir avec le spaghetti préalablement cuit dans l'eau bouillante salée. Saupoudrer de fromage râpé.

4 *services.*

Spaghetti aux oeufs

1 tasse de sauce blanche
6 rôties
3 oeufs cuits durs
⅓ de boîte de spaghetti

Faire cuire les oeufs en les mettant à l'eau froide et quand l'eau est en ébullition, laisser reposer 20 à 25 minutes. Faire une sauce blanche avec 2 c. à tb. de beurre, 2 c. à tb. de farine et 1 tasse de lait. Ecaler les oeufs, hacher finement les blancs et ajouter à la sauce. Bien assaisonner et verser sur les rôties beurrées. Passer le jaune au tamis et saupoudrer sur la sauce. D'autre part, faire cuire le spaghetti dans l'eau bouillante salée, égoutter et passer au beurre.

6 *services.*

Pain aux noix et aux dattes

½ tasse de dattes hachées
½ c. à thé de sel
1 oeuf
1 tasse de lait
2 tasses de farine
4 c. à thé de poudre à pâte
¼ de tasse de sucre

Battre l'oeuf jusqu'à ce qu'il soit léger. Ajou er le sucre graduellement. Hacher finement les dattes et les noix et ajouter à l'oeuf battu. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Ajouter au premier mélange alternant avec le lait. Verser dans un moule à pain bien graissé et cuire à 350° F. 45 à 50 minutes. Démouler au sortir du four et laisser refroidir.

Ce pain tartiné de beurre se présente fort bien à l'heure du thé.

Fricassée d'agneau

1½ livre d'agneau dans l'épaule ou la poitrine
1 tasse d'eau chaude
1 c. à thé de sel
2 c. à tb. de farine

Faire cuire l'agneau coupé en morceaux avec l'eau chaude et le sel jusqu'à ce que la viande soit tendre. Retirer du feu et laisser refroidir la viande dans le bouillon. Désosser. Passer la viande dans la farine puis remettre dans la casserole avec le bouillon. Laisser cuire jusqu'à épaississement. Bien assaisonner de sel et poivre et servir très chaud sur des tranches de pain rôti.

On peut accompagner cette fricassée de purée de tomates chaudes.

4 *services.*

Crème espagnole

1¼ de c. à tb. de gélatine
¼ de tasse de sucre
2 tasses de lait
¼ de tasse d'eau froide
1 c. à thé de vanille
2 oeufs

Faire chauffer le lait au bain-marie. Séparer les oeufs, battre les jaunes avec le sucre et verser au-dessus le lait chaud. Remettre au bain-marie et cuire jusqu'à ce que la crème colle à la cuillère. Ajouter la gélatine préalablement gonflée dans l'eau froide. Brasser pour faire dissoudre parfaitement. Retirer du feu, laisser refroidir et y incorporer les blancs bien battus. Aromatiser et verser dans un moule. Laisser prendre bien ferme. Démouler sur un plat à dessert et garnir de fruits. Servir avec crème.

6 *services.*

Biscuits aux dattes

¼ de tasse de shortening
1½ c. à thé de poudre à pâte
1½ tasse de farine
1 tasse de cassonade
1 tasse de dattes hachées finement
1 c. à thé de vanille
½ c. à thé de sel
1 oeuf battu

Défaire en crème le shortening, ajouter la moitié de la cassonade, puis l'oeuf bien battu avec le reste de la cassonade. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Ajouter au premier mélange et en dernier lieu, y incorporer les dattes. Mettre par cuillerées à thé sur une tôle beurrée et faire cuire à four modéré 350° F. 10 à 12 minutes. Avant de mettre à cuire, on aplatit la pâte avec une fourchette pour l'amincir.

---

fendre, elle s'adressait à celles qui l'insultaient tout à l'heure.

— Est-ce ma faute, à moi, si je n'ai pas été comme elles choyée, dorlotée, élevée dans un couvent, instruite par des professeurs ? Est-ce ma faute si j'ai connu la misère, si j'ai vécu avec de vilaines gens ?

— Non, ce n'est point votre faute ! reprenait le jeune ingénieur... Au lieu de vous adresser des reproches, ces sottes devraient, au contraire, rendre hommage à votre mérite. Car si vous êtes restée ce que je sens que vous êtes, il faut vraiment que vous soyez foncièrement, saintement honnête.

« Je ne vous connais pas, mademoiselle, c'est la première fois que je vous vois... Eh bien, dès le premier regard que nous avons échangé, dès la première parole que vous m'avez adressée... j'ai eu l'impression de ce que vous étiez, de ce que vous êtes c'est-à-dire, la meilleure...

« Un sourire est parfois menteur... Mais des larmes comme vous en versez en ce moment ne peuvent pas tromper... et je souhaite à toutes celles qui, à présent, n'avaient pour vous que railleries et cruautés, de vous ressembler et d'être aussi candides, aussi pures que vous.

Avec un accent de naïveté adorable, Rose-Blanche, toute réconfortée et sentant comme une confiance fraternelle l'attirer vers le jeune homme, s'écria :

— Oh ! merci, monsieur. Croyez-vous qu'elles m'ont traitée de bohémienne et qu'elles ont osé me demander de leur dire la bonne aventure !

— Cela prouve leur manque de tact et d'esprit, riposta André de Saint-Clair.

« Allons, essuyez vos jolis yeux, laissez-moi vous offrir mon bras et vous conduire jusqu'auprès de ma mère...

« Soyez tranquille... je vous promets que maintenant on ne vous dira plus rien...

— Vous êtes bon, monsieur... reprit la jeune fille... mais je vais demander à Mme de Montferrat que nous rentrions.

— Pas du tout, reprit énergiquement le jeune gentilhomme. Je ne veux pas que vous ayez l'air de fuir devant ces demoiselles.

« Ma mère en serait désolée... et quant à moi...

André de Saint-Clair s'interrompit, surpris lui-même de la chaleur avec laquelle il venait de s'exprimer.

Mais se ressaisissant, il fit d'une voix qui tremblait légèrement :

— Quant à moi, je serais très affligé... si vous quittiez ainsi notre maison... car pour rien au monde, je ne voudrais que vous en gardiez un mauvais souvenir.

— Ne croyez pas cela, monsieur... fit tout simplement l'adorable créature qu'était l'amie du petit chanteur.

« L'accueil de Mme votre mère... et la façon dont vous venez de me consoler m'a déjà fait oublier... les autres...

— C'est bien vrai, ce que vous dites-là...

— C'est la vérité... insistait la jeune fille... Maintenant, je n'aurai plus peur... vous avez raison, il ne faut pas que je m'en aille... Mme de Montferrat ne voudrait pas... Et puis, je vais vous demander quelque chose...

— Quoi donc ?

— C'est de ne rien dire à votre mère.

— Pourquoi ?

— Parce que, la première fois que je viens chez vous, je ne voudrais pas être un trouble-fête ...

— Il est nécessaire que ces jeunes filles aient une leçon...

— Non, ne dites rien... je vous l'assure... j'aime mieux cela...

Alors, l'enveloppant d'un regard plein d'émotion et de tendresse, André de Saint-Clair murmura :

— Vous êtes adorable.

Mais on appelait :

— Yvonne ! Yvonne !

Rose-Blanche tressaillit.

Elle venait de reconnaître la voix de sa belle-mère...

— Qu'avez-vous ? interrogea l'ingénieur... en gardant dans sa main celle de la jeune fille.

— C'est Mme de Montferrat qui m'appelle, répliqua la fille du marquis de Montferrat d'un air troublé.

— Voulez-vous que je vous conduise près d'elle ?

Mais à peine avait-il prononcé cette phrase que la silhouette élégante et hautaine de Gilberte apparaissait au bout de l'allée.

En apercevant les deux jeunes gens, la marquise pâlit soudain de colère.

— Un flirt déjà ! se dit-elle. Elle ne perd pas de temps, la Fleur-de-Pavé !

Et s'approchant du groupe, elle dit à André, sur un ton où perçait le courroux qui s'était emparé d'elle :

— La comtesse vous cherche partout, monsieur de Saint-Clair... pour vous présenter, je crois, la grande duchesse Sleswig-Holstein qui vient d'arriver.

— Excusez-moi, mademoiselle, fit André, en s'inclinant devant la Mignon de la Butte.

Et saluant Mme de Montferrat, il partit d'un pas précipité vers la villa.

Mme de Montferrat et sa belle-fille étaient seules en présence.

— Qu'est-ce que vous vous racontiez donc tous les deux ? attaqua la marquise avec une hostilité qu'elle ne cherchait pas à déguiser.

— Mais rien, madame !... répondit Yvonne extrêmement troublée.

— Allons, ma petite, il ne faut pas chercher à me faire des mensonges...

« Quand je suis arrivée, vous aviez absolument l'air de vous cacher...

— Pas du tout.

— En tout cas votre attitude avec M. de Saint-Clair n'était pas celle d'une jeune fille bien élevée.

« Je suis désolée de vous adresser ces reproches... Mais votre père m'a chargée de veiller sur vous... et je suis sûre qu'il serait très mécontent d'apprendre que vous vous égarez dans les allées pour flirter avec un jeune homme que vous connaissez depuis une heure à peine.

« Je comprends très bien... qu'élevée comme vous l'avez été, vous n'avez pas la notion des convenances et même le souci de votre réputation... et c'est justement parce que plus que toute autre, vous devez vous montrer prudente et réservée et éviter avec soin de donner prise à la médisance que j'ai le devoir de vous prévenir...

« Vous voyez que je le fais avec toute la modération possible... aussi j'espère qu'à l'avenir vous ne vous mettrez pas dans le cas que je vous adresse de pareilles observations.

A mesure que Gilberte parlait, Rose-Blanche sentait son coeur se gonfler d'indignation.

Ainsi, c'était cette femme, qu'elle avait surprise quelque temps auparavant dans les bras du médecin, qui osait lui faire un véritable cours de respectabilité et de morale !

Devant cette comédie hypocrite, la nature droite et loyale de la jeune fille se révoltait se cabrait... et elle fut sur le point de s'écrier :

— Misérable que vous êtes !... Moi je n'ai rien à me reprocher, tandis que vous... je vous ai vue...

Mais elle se tut, non par crainte de tenir tête à celle qu'elle avait le droit de considérer comme sa pire ennemie, mais parce qu'elle avait l'intuition, en clamant un secret qu'elle était seule à connaître, qu'elle ne serait peut-être pas victorieuse devant son père.

Et, avec une force de caractère extraordinaire, puisée dans l'infortune, Rose-Blanche, se maîtrisant, affirma simplement :

— Je vous assure, madame, que je ne faisais aucun mal.

« J'avais été injuriée par un groupe de jeunes filles...

« M. de Saint-Clair a bien voulu s'en excuser et m'affirmer que sa mère et lui sauraient me faire respecter ; je ne pouvais faire moins que de lui témoigner ma gratitude.

Et, plongeant dans les yeux de sa belle-mère son regard clair, elle ajouta :

— D'ailleurs, madame, vous pouvez être tranquille... Je ne me suis jamais mal conduite avant d'être chez vous, ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai.

— Pardon ! rectifiait prudemment la marquise. Vous oubliez donc que le soir même de votre arrivée, vous vous êtes échappée pour aller retrouver, dans le parc Monceau, un troubadour à longs cheveux, qui jouait de la guitare sous votre fenêtre.

— Oh ! je vous en prie, madame.

— Pour ne pas vous faire gronder par votre père, j'ai eu la faiblesse de lui dissimuler ce regrettable incident, et, pour m'en remercier, quelques jours après, vous avez profité de ce que j'avais les talons tournés pour vous enfuir jusqu'à Montmartre...

— Madame, je vous jure...

— Oui, c'est entendu... vous êtes l'innocence même...

— Mon père a dû vous dire...

— Votre père est aveuglé par sa tendresse à votre égard et je m'en voudrais de troubler ou de diminuer l'affection qu'il vous porte... Mais il n'en est pas moins vrai que, pour moi qui vois plus clair que lui, il est indispensable que vous coupiez court, par une allure irréprochable, à tous les bruits fâcheux qui circulent sur votre compte, et que vous ne tarderiez pas à accéditer d'une façon définitive, si vous vous amusiez à vous égarer trop souvent dans les allées avec les jeunes gens que vous rencontrez sur votre route...

« Ceci dit, venez prendre le thé, et tâchez de faire une autre figure. Vous êtes aujourd'hui le point de mire de toute l'assistance... et de ce début dépend peut-être votre avenir.

— Mon avenir ! soupirait Rose-Blanche, en suivant sa belle-mère...

« Ah ! je n'ose pas y songer...

Et comme l'image de son Jean bien-aimé se dressait tout à coup dans sa pensée, elle fit, en elle-même :

— Non... non... cela ne pourra pas durer ainsi. Je m'en irai plutôt, je m'en irai...

XXIX

Une visite

Le marquis de Montferrat était heureux... Non seulement il avait retrouvé une enfant tant pleurée et si longtemps en vain recherchée, mais il avait la conviction que sa chère Gilberte allait être pour elle une mère aussi tendre que la première... et l'affection toute spontanée de son fils pour Yvonne avait achevé de remplir de la joie la plus sincère son coeur paternel.

Il semblait donc qu'il n'eût plus rien à désirer sur la terre.

Cependant une ombre se mêlait à son bonheur... Profondément loyal et bon, le gentilhomme ne pouvait s'empêcher de songer à ce petit chanteur qu'il n'avait fait qu'entrevoir à travers la fumée qui remplissait le cabaret du « Lapin Agile », et malgré lui, la silhouette pittoresque, étrange même, mais si poétiquement sympathique de Jean-de-la-Rue apparaissait devant ses yeux en même temps que les paroles de sa fille s'évoquaient à son esprit.

Cette idylle qu'il savait chaste entre toutes, cet amour d'enfants, épanoui comme une fleur rare au milieu d'un égout... n'était pas sans le remuer, l'attendrir, et il se disait :

— J'arriverai bien à consoler ma fille et à lui faire oublier...

« Mais lui... lui... qui n'a pas de parents pour l'aimer, pas de famille pour le consoler, pas de toit pour se reposer... ?

« Qui sait si ce jeune homme qui doit être honnête et bon, aigri par l'éloignement définitif d'Yvonne, laissé seul en face des privations de toutes sortes en même temps que des tentations les plus perfides, ne deviendra pas peu à peu un malhonnête garçon ?

« Qui sait alors si, par un sentiment de vengeance, il n'arrivera pas un moment où il cherchera à me disputer ma fille ? Qui sait s'il n'arrivera pas à me la voler à son tour ?

« Et puis, j'ai pris un engagement envers Yvonne... Je lui ai promis de ne pas abandonner celui auquel je la force à renoncer...

« Je dois n'avoir qu'une parole !

« Je vais aller trouver ce petit... je lui parlerai avec beaucoup de ménagements... Je l'interrogerai, je chercherai à deviner ce qu'il est, ce qu'il veut... S'il y a en lui des ressources... et si, vraiment, il est tel que le prétend ma fille, je m'intéresserai à son sort et je m'efforcerai, tout en le tenant prudemment à distance, de lui faciliter l'existence, de lui permettre ainsi d'oublier Yvonne... comme Yvonne doit oublier elle-même...

Cette décision prise, il ne restait plus qu'à l'exécuter. C'est ce que fit M. de Montferrat qui, ayant terminé les affaires qui le retenaient à Paris, s'apprêtait à rejoindre sa femme et ses deux enfants. La veille de son départ, vers deux heures de l'après-midi, il donna l'ordre à son wattman de le conduire à Montmartre, à la « Villa des Poules ».

Or, le bon peintre Roché, cédant enfin aux vigoureux reproches de sa compagne, s'était remis à l'ouvrage... se privant même, de peur d'entraînement, d'aller faire sa manille chez Frédé et résistant énergiquement aux objurgations de Jules Rouet, de Pierre Galande et de B.-A.-G. Guignard qui, à plusieurs reprises, étaient venus le relancer sans succès.

En agissant de la sorte, l'homme à la trogne « pavoisée », obéissait d'ailleurs à un autre sentiment que la crainte de son irascible moitié.

En effet... ce n'était pas sans un véritable serrement de coeur qu'il avait consenti au sacrifice d'une de ses poules.

Et comme, le lendemain. Joséphine lui demandait laquelle il fallait exécuter, comprenant que tous ses modèles allaient y passer, les uns après les autres, La Pivoine s'était dit :

— Je n'ai qu'une chose à faire, c'est de me remettre au boulot.

Car pas une minute, le digne garçon n'avait eu la pensée que Jean-de-la-Rue, bien qu'à peu près guéri, pouvait s'en aller de chez lui.

Le gosse était là... c'était pour y rester... Et voilà pourquoi il avait repris ses pinceaux et renoncé momentanément à ses habitudes noctambulesques.

En quelques jours il avait, suivant son expression, torché un cop gaulois, une poule cochinchinoise, une bressane noire et une orpington toute dorée, que son marchand de tableaux, le père Holzmeyer lui avait achetés, moyennant le prix habituel, c'est-à-dire dix francs par tête de volaille.

Et comme le bon peintre lui demandait s'il fallait lui rapporter quelque chose dans le même genre, le vieux grigou lui avait répondu :

— Vous savez, les cops et les poules, les poules et les cops, ça commence à bien faire.

« Faudrait changer un peu parce que la clientèle se lasse.

— Voulez-vous que je vous fasse des pigeons, des canards, des dindes, des oies ? proposa aimablement La Pivoine.

— Non, faites-moi donc plutôt une poule avec ses poussins.

— Entendu... s'était empressé d'accepter le mari de Joséphine.

— Comme conditions, ce sera dix francs la mère et vingt sous par petit.

« Ça vous va ?

— Parfaitement, monsieur Holzmeyer... Combien d'exemplaires ?

— Apportez-m'en d'abord un.. et si c'est réussi, on verra si on ne peut pas faire avec ça un sujet de calendrier. Tâchez qu'ils soient rigolos, vos poussins.

— Ils le seront !

Louis Roché était rentré chez lui, enchanté de l'aubaine.

Dès le lendemain matin, après avoir prélevé une somme de cent sous, il s'était rendu aux Halles et il en était revenu avec une douzaine de poussins élevés dans une couveuse artificielle et dont il avait confié la garde à une de ses poules qui demandait justement à couver...

Courageusement, il s'était mis à l'ouvrage...

Lorsque le marquis de Montferrat s'était présenté chez lui, le bon peintre, installé dans son atelier, était en train de croquer, ou tout au moins cherchait à surprendre certains mouvements de ses nouveaux modèles qui sautillaient dans la pièce, se disputant en piaillant, les grains de blé dont La Pivoine avait lancé une poignée sur le plancher...

Depuis dix minutes, le bon peintre comptait et recomptait ses pensionnaires. Tantôt il en trouvait dix, tantôt onze, mais jamais douze... Pourtant, quand il les avait sortis du panier, il était bien sûr que la commande était complète.

— Les sales bêtes... grondait-il... Pas moyen de les chiper...

« Et s'il faut que je passe mon temps à les chercher sous les meubles, c'est moi qui serai de la revue !

« C'est que ça bouffe ! et où sera le bénef ?

Couché à plat ventre, armé de son pinceau, il cherchait à ramener au jour un des poussins qui s'obstinait à demeurer sous le divan, blotti contre le mur, lorsque la sonnette de la porte lui annonçant une visite, le fit se relever.

— Zut, grommela-t-il, qu'est-ce qui vient me barber ?

« Et Joséphine qui n'est justement pas là !...

Soulevant le rideau, il aperçut M. de Montferrat qui, coiffé d'un impeccable huit-reflets et enveloppé dans une pelisse de milliardaire, traversait le jardin...

— Qu'est-ce que c'est que celui-là ? se demanda le bon peintre... Connais pas.

« Sans doute se trompe-t-il d'adresse...

Mais, comme on frappait à la porte du vestibule, La Pivoine reprit :

— On va toujours voir... Si par hasard c'était un amateur... faut jamais décourager la clientèle...

Et, entrebâillant l'huis, il interrogea :

— Vous désirez, monsieur ?

— C'est bien ici que demeure M. Louis Roché ?... fit le père d'Yvonne sur le ton de l'urbanité la plus courtoise.

— Parfaitement, monsieur...

— Savez-vous s'il est visible ?

— Certainement. Et la preuve, c'est que vous l'avez devant vous... c'est moi !

— Et moi, je suis le marquis de Montferrat.

— Ça y est !... se dit le bon peintre, qui ignorait tout du drame intime auquel Jean-de-la-Rue se trouvait mêlé... C'est le riche amateur...

« Ce qu'il y a d'épatant, par exemple, c'est qu'il n'est pas Américain.

J'ai Re-Découvert

LE NETTOYEUR OLD DUTCH!

Mme E. A. Bishop

49 The Oaks, Toronto, Ontario, Canada, écrit:

"Quel plaisir d'employer Old Dutch de nouveau ! Il est si mousseux et parfumé . . . il enlève la graisse de mes casseroles en un clin d'oeil. Old Dutch est également merveilleux pour l'évier et le dessus du poêle en émail. Il les rend propres et d'un blanc étincelant. Re-découvrir Old Dutch est une révélation . . . et j'ai tenu à vous écrire pour vous dire combien je suis satisfaite du Nettoyeur Old Dutch."

Nettoie Mieux que les Autres!

Vous aide à Nettoyer

DEUX FOIS plus VITE et plus FACILEMENT

Si vous voulez qu'elles "brillent", employez Old Dutch pour votre porcelaine et votre batterie de cuisine. Dissout la graisse au contact, chasse la saleté grâce à sa véritable action mousseuse "rinçante" — de la vraie mousse. Essayez le nouvel Old Dutch blanc comme neige, mousseux et parfumé !

AVEZ-VOUS EMPLOYÉ OLD DUTCH DERNIÈREMENT? MERVEILLEUX! ESSAYEZ-LE!

— le seul nettoyeur fait avec du Seismotite Activé

CUDAHY FABRICATION CANADIENNE

Blanc comme Neige, Action Mousseuse!

MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête . . . Pourquoi souffrir? . . La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.

POUDRES

LAMBLY'S

CONTRE LE MAL DE TÊTE

Et très aimablement, mais sans s'affoler, avec cette courtoisie sans gêne et bon enfant qui caractérise les artistes français et surtout montmartrois, il invita :

— Donnez-vous donc la peine d'entrer, monsieur.

« Excusez-moi si vous trouvez la maison un peu en désordre mais je suis au travail...

— Je vous en prie... répliquait le père d'Yvonne, c'est moi plutôt qui m'excuse de vous déranger en ce moment.

— Pas du tout. Entrez donc...

Ouvrant alors la porte de son atelier, le bon peintre allait y introduire le visiteur, lorsqu'un poussin s'évada en battant ses petites ailes et en poussant des cris d'effroi.

— Allons, bon, en voilà un qui se trotte !

Et, se baissant, La Pivoine saisit son modèle au vol et poussant presque le marquis dans la pièce, il referma vite la porte en disant :

— Je vous demande pardon, monsieur mais... dépêchons-nous, parce que, sans cela, ils vont tous cavaler, et ça sera la scie pour les ravoir...

Un peu surpris par cet accueil familier, le gentilhomme demeurait debout au milieu de la pièce, examinant d'un oeil étonné ce véritable capharnaüm dont tous les meubles étaient boiteux et encombrés, et au milieu duquel grouillaient, picoraient et criaient les nouveaux modèles de La Pivoine.

Alors, celui-ci, attrapant un gros poussin qui s'était perché sur le dossier d'une chaise, dit à M. de Montferrat :

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

Puis, comme le marquis s'exécutait, il ajouta :

— Vous ne vous imaginez pas ce que j'ai du tintouin avec toutes ces volailles.

Jetant alors un coup d'oeil sur la toile que le peintre avait commencée, et qui révélait un talent véritable, fait d'observation, de couleur, de mouvement et de vie, le mari de Gilberte dit, en hochant la tête :

— Mais c'est très bien ce que vous faites. Je ne me doutais pas que vous aviez un talent pareil.

— Du talent ! moi, du talent ! Tenez, j'ai là, dans mon armoire, quelques toiles de jeunesse... où vraiment j'ai mis tout ce que j'avais en moi... Je n'ai jamais pu les vendre... et je n'ose pas les regarder, parce que ça me donne des regrets et ça me fait presque honte.

Et poussant un profond soupir, il ajouta :

— Ça se vendra peut-être, plus tard, quand je serai mort.

« C'est la vie !

— Le fait est, approuva le gentilhomme, favorablement impressionné par le ton de simplicité franche avec lequel s'exprimait le mari de Mme Durenaud... le fait est que cela devient de plus en plus difficile aux artistes d'arriver.

— A qui le dites-vous ? s'exclama La Pivoine. Et puis c'est comme ça en tout, aussi bien en musique qu'en peinture, qu'en poésie et en sculpture...

« Ils sont tous là qui claquent des dents, qui attendent quoi ?... On n'en sait rien...

Tout à coup, interrompant sa diatribe, il s'écria :

— Tonnerre de Dieu, regardez-moi ça... Eh bien, il en a de l'astuce, celui-là !...

Et désignant à M. de Montferrat un gros soulier qui oscillait sur sa semelle, il fit :

— Je parie que vous ne vous doutez pas de ce qu'il y a là-dedans ?

« Eh bien, vous allez voir.

La Pivoine, se penchant vers la chaussure, en retira un poussin qui s'y était blotti et avait dû s'y endormir.

— C'est le douzième, fit l'artiste... Il manquait à l'appel... Et voilà une bonne demi-heure que je le cherche. Croiriez-vous que ce vieux sondeur a eu l'idée d'aller se cacher là-dedans.. pour me faire une blague... C'est pas plutôt au monde que ça a déjà du vice !...

Saisissant alors le minuscule volatile d'une main, il l'éleva jusqu'à la hauteur de sa tête, et fit sur un ton grondeur :

— Si je te reprends jamais dans mon soulier, c'est à moi que tu auras affaire.

Puis, le posant délicatement à terre, il ajouta :

— Va trouver tes copains et tâche d'être un peu plus sérieux... vieille canaille !

Enfin, s'adressant à M. de Montferrat, amusé par cette petite scène intime, il dit :

— Maintenant, monsieur, je suis tout à vous...

— Monsieur Roché, attaqua le père de Rose-Blanche qui, tant bien que mal s'était installé sur le siège à lui désigné par le peintre, le motif de ma visite est des plus délicats. Mais je vois très bien que j'ai devant moi un brave homme qui ne manquera pas de faciliter ma tâche.

Un peu dérouté par ce préambule auquel il ne s'attendait guère, La Pivoine affirma néanmoins...

— Soyez persuadé, monsieur, que je ferai tout mon possible pour vous être agréable.

M. de Montferrat poursuivait :

— J'ai appris que, dans un mouvement de générosité vraiment très touchante et dont sincèrement je vous félicite, vous aviez recueilli chez vous un jeune homme... nommé Jean-de-la-Rue, je crois...

— En effet, monsieur.

— Ne pourriez-vous me donner quelques renseignements sur lui ?

— Très volontiers... accéda aussitôt le peintre. Je puis même vous affirmer tout de suite que Jean-de-la-Rue n'est pas seulement un véritable artiste qui fera son chemin dans la vie, mais que c'est encore un noble coeur et un très honnête garçon...

— On me l'avait déjà dit.

— On ne vous avait pas trompé.

— Ses parents ?

— Ah ! ses parents ! Ça, monsieur, autant vous dire tout de suite qu'il n'en a pas, ou du moins qu'on ne les connaît guère... En effet, il a été trouvé par un vieux chiffonnier, le père Poirier, devant l'église de la Madeleine, il y a de cela seize ans environ.

— Ce chiffonnier, ce père Poirier, est bien le même qui a été assassiné, il y a quelque temps, dans des circonstances demeurées mystérieuses ?

— Oui, monsieur, c'est bien lui.

— Etait-ce un homme recommandable ?

— En tous points... la preuve, c'est la façon dont il a élevé le petit Jean... Car, loin d'en faire un voyou des rues, il l'a envoyé à l'école... et lui a fait donner une instruction comme n'en ont pas beaucoup d'enfants de sa condition.

— D'après ce que vous me dites, reprenait le père de Rose-Blanche, et je n'ai aucune raison de suspecter votre bonne foi, ce petit chanteur me semble fort intéressant.

— Vous pouvez le croire.

— Est-ce qu'il n'est pas souffrant, en ce moment ?

— Il a été très malade... Il a attrapé froid le jour de l'enterrement du vieux. Il s'est trouvé mal au cimetière... et nous l'avons ramené ici, il y a à peu près un mois.

— Est-ce qu'il va mieux ?

— Beaucoup mieux... Il y a deux jours qu'il se lève... Dame, il n'est pas encore très brillant... mais enfin, je crois qu'il pourra bientôt faire une petite promenade...

— Est-ce que je pourrais le voir ?

— Mais certainement... Je vais vous conduire jusqu'auprès de lui.

« Ma femme l'a fait se recoucher tout à l'heure. Il est là dans notre lit.

Et ouvrant la porte de l'atelier, La Pivoine invita :

— Passez donc, monsieur, ou plutôt je vais vous montrer le chemin.

« Seulement, faut d'abord que je boucle mon atelier... car le vieux sondeur et sa famille ne seraient pas longs à se tirer des pattes.

— Faites donc, je vous prie, monsieur Roché.

Après avoir emprisonné ses modèles, La Pivoine fit entrer M. de Montferrat dans la chambre où était installé le jeune artiste.

— Dis donc, Jean il y a une visite pour toi...

L'enfant qui rêvait la tête étendue sur l'oreiller, les yeux à moitié fermés, sursauta aussitôt.

Et, comme son regard se portait sur le visiteur, un cri rauque lui échappa :

— Lui !...

Jean-de-la-Rue venait de reconnaître l'homme qu'il avait aperçu dans l'auto... le ravisseur de sa Rose-Blanche !

La Pivoine demeurait tout interdit sur le seuil.

Instinctivement il avait compris qu'il y avait entre ce gentilhomme et cet enfant un secret qu'il devait respecter.

S'adressant à M. de Montferrat qui enveloppait Jean-de-la-Rue d'un regard de compassion profonde, il dit :

— Je vous laisse, monsieur de Montferrat... Je viendrai quand vous m'appellerez.

— M. de Montferrat... fit entre ses dents le petit poète qui devinait à présent.

Et lorsque la porte se fut refermée sur le peintre, l'ami de Rose-Blanche demanda, d'un ton douloureux, au gentilhomme qui s'approchait de lui :

— Vous êtes son père ?

— Oui, mon ami.

Puis, sur un ton plein de douceur et de bonté, le mari de Gilberte accentua :

— Je sais toute la vérité, c'est-à-dire combien vous avez été bon pour ma fille... et je vous en ai une reconnaissance infinie.

— Oh ! monsieur ! monsieur ! interrompait Jean-de-la-Rue, qui se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve...

Le marquis Robert poursuivit :

— Yvonne ne m'a rien caché de ce qui s'est passé entre vous.

— Yvonne ?

— Oui, ma fille...

— Moi, je l'appelais Rose-Blanche, soupira le convalescent...

— Je ne viens donc pas en ennemi, affirmait le père... Je suis au contraire tout disposé à être pour vous un appui, un conseiller, un guide... et à vous rendre l'existence aussi belle que vous pouvez la désirer...

— Monsieur, je vous suis très reconnaissant de votre bienveillance, remercia Jean-de-la-Rue.

« Car vous ne me devez rien... absolument rien... Aussi, je me demande pourquoi vous êtes ici...

— Pourquoi ?... interrompit le gentilhomme en s'emparant de la main amaigrie de l'enfant.

« Pourquoi ?... Mais parce que je vais être obligé de vous faire beaucoup de peine...

— Je comprends ! scanda le petit avec l'accent de la plus douloureuse mélancolie ; vous venez me demander de renoncer à tout jamais à un sentiment qui était la seule joie de ma vie... et en échange de ce sacrifice, vous m'offrez votre protection...

« C'est bien cela, n'est-ce pas, monsieur le marquis ?

— Oui, mon ami, c'est cela.

Il y eut un silence...

Alors, inquiet, ému, troublé au-delà de toute expression, M. de Montferrat interrogea :

QUE répondriez-vous ?

Q. — De quels pays est composée la péninsule ibérique ?
R. — De l'Espagne et du Portugal.

•

Q. — Les Patagons sont-ils des nains ?
R. — Ce sont des hommes de haute taille, d'une moyenne de 6 pieds à 6 pieds 4 pouces.

•

Q. — Qu'entend-on par feuillage caduc ?
R. — Se dit des arbres dont les feuilles se renouvellent tous les ans.

•

Q. — Pourquoi les joncs de fiançailles et de mariage se placent-ils au quatrième doigt de la main gauche ?
R. — On croyait jadis qu'un nerf partant du coeur se rendait à ce doigt.

•

Q. — Quels peuples passent pour aimer le rosbif — les pommes de terre — la bière — le spaghetti ?
R. — Les Anglais — les Irlandais — les Allemands — les Italiens.

•

Q. — On donne le nom de bas bleus aux femmes pédantes ; d'où vient ce nom ?
R. — D'un club anglais où tout le monde portait ce genre de bas.

•

Q. — Dans quels pays exécute-t-on les criminels à la guillotine ?
R. — En France, Belgique, Bavière, Danemark et dans quelques cantons de la Suisse.

•

Q. — Qui, le premier, amena des chevaux en Amérique ?
R. — Donoso Cortès, pour former la cavalerie, dans la conquête du Mexique.

•

Q. — Qu'est-ce qui pèse le plus, un gallon de crème épaisse ou un gallon de crème claire ?
R. — La crème claire pèse plus, parce qu'elle contient plus d'eau. La crème pèse moins que l'eau.

— Vous acceptez, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur.

— Non ! s'exclama le père d'Yvonne dont le visage prit soudain une expression de mécontentement, presque de dureté.

— Monsieur, protestait Jean-de-la-Rue avec l'accent de la plus touchante sincérité... N'allez pas croire un seul instant que j'aie la prétention ridicule de vous disputer le coeur de votre fille.

« Mais pendant que j'étais malade, j'ai réfléchi, et je me suis dit que tout cela c'était de la folie... que Rose-Blanche était à jamais perdue pour moi, et que quand bien même, par un miracle inespéré, je deviendrais riche et célèbre, jamais vous ne consentiriez à donner votre fille à Jean-de-la-Rue.

Très ému de nouveau, M. de Montferrat reprenait :

— Voilà qui est très beau de votre part, mon ami... et précisément en raison de ce sacrifice qui marque une noblesse de sentiments que je suis à la fois surpris et heureux de rencontrer en vous, laissez-moi vous donner une compensation.

— Non, merci, je ne puis... refusait le jeune artiste, car... si j'ai renoncé à lever les yeux sur mademoiselle votre fille... je ne peux pas anéantir un amour qui, je le sens bien, durera autant que moi-même.

« Ce serait donc très mal de ma part, si j'acceptais de vous la moindre bonté...

— Laissez-moi insister... La veille de son départ pour le Midi, j'ai eu avec Yvonne un long entretien à votre sujet.

— Ah ! elle est partie ? tressaillit le petit chanteur.

— Oui, elle est partie... Il le fallait...

— Il y a longtemps ?

M. de Montferrat ne répondit pas tout de suite... Dans la question que lui posait Jean, il y avait à la fois tant de naïve détresse, tant d'affection douloureuse, que le père d'Yvonne ne se crut pas le droit de se taire.

— Depuis trois semaines.

— Depuis trois semaines, répéta le petit chanteur, les yeux agrandis par l'angoisse.

— Je vous en prie, mon enfant, invitait le gentilhomme, calmez-vous... Remettez-vous ! Laissez-moi vous parler comme j'ai parlé à ma fille... Vous n'avez pas le droit de disposer d'un avenir qui ne vous appartient pas... Vous n'avez pas le droit de renoncer à un bonheur que vous méritez, que je puis faire et que je vous dois... Voilà ce que j'ai dit à Yvonne.

— Et que vous a-t-elle répondu ? s'écria Jean-de-la-Rue tout frémissant.

M. de Montferrat était incapable de mentir.

Aussi, sans hésiter, avoua-t-il :

— Elle a pleuré...

A ces mots, le petit chanteur laissa tomber sa tête entre ses mains et bientôt, à travers les doigts écartés, M. de Montferrat vit ruisseler des larmes, tandis qu'il entendait comme en un murmure plaintif, ces mots qui exprimaient mieux que des phrases, la douleur et le renoncement du pauvre enfant :

— Adieu, ma Rose-Blanche ! Adieu !

Alors, appuyant paternellement sa main sur l'épaule toute tremblante de sanglots du jeune artiste, le père d'Yvonne conclut :

— Je n'insiste pas, aujourd'hui... j'aurais mauvaise grâce à vous blesser dans votre peine... à vous meurtrir davantage ! Mais vous m'entendez, mon ami... toujours vous trouverez en moi un protecteur affectueux qui vous comprend, qui vous plaint et qui vous estime...

« Au revoir, Jean... ne nous disons pas adieu...

— Au revoir, monsieur... fit l'enfant adoptif du père Poirier.

Et, relevant fièrement la tête, il ajouta :

— Je vous demande pardon de m'être laissé ainsi aller devant vous au désespoir...

— Vous êtes un brave enfant... Allons, au revoir... au revoir...

Sentant qu'il n'allait plus pouvoir maîtriser l'émotion qui l'étreignait, M. de Montferrat quitta la chambre... se retournant sur le seuil pour dire à l'enfant :

— Surtout... n'oubliez pas que je suis votre ami !

Jean eut encore la force de lancer un merci à celui qui venait à tout jamais de lui briser l'âme.

Puis, la porte se referma... Un instant, le marquis demeura dans le vestibule... passant sa main devant ses yeux comme s'il eût craint qu'il y apparût des larmes...

Il frappa à l'atelier.

La Pivoine, sa palette à la main, ouvrit.

— Ça s'est bien passé ? interrogea-t-il, pour dire quelque chose.

— Puis-je vous demander un instant d'entretien ? fit M. de Montferrat, évitant de répondre à la question qui lui était posée.

— Mais certainement, monsieur. Entrez donc ?

M. de Montferrat, en homme qui va droit au but, attaqua :

— Votre protégé vous a-t-il parlé d'une idylle qu'il aurait eue avec une jeune fille de Montmartre ?

— Une idylle, non, monsieur, répliqua spontanément le mari de Mme Durenaud.

Tout à coup, se frappant la tête, il s'écria :

— Ah ! c'est donc ça que ma femme m'a dit plusieurs fois : « Je ne sais pas ce qu'il a ?... mais ça n'aurait rien d'étonnant qu'il fût amoureux... Quand on lui parle, il a toujours l'air d'être ailleurs ».

« On le blaguait... je lui ai demandé, n'est-ce pas ? Il m'a dit que non. Mais je vois bien à présent que ce non-là voulait dire oui. Alors, monsieur, vous, vous êtes au courant ?

— C'est-à-dire que...

Et s'arrêtant... le marquis interrogea sur un ton de gravité qui impressionna vivement le peintre :

— Monsieur Roché... voulez-vous m'aider à faire le bonheur de cet enfant ?

— Mais comment donc ! Dix fois plutôt qu'une !...

— Alors, écoutez-moi.

— Je suis tout oreilles.

— J'ai découvert en ce petit certaines qualités de coeur, en même temps que des aptitudes très remarquables, qui confirment bien la haute opinion que vous vous faites de lui. Aussi j'estime qu'il serait criminel de laisser ce jeune homme végéter dans une situation ordinaire quand il peut aspirer au premier rang.

« Je vous remettrai une somme de cinq mille francs, grâce à laquelle vous pourrez compléter l'instruction de Jean-de-la-Rue, lui faire donner toutes les leçons dont il a besoin et développer en lui ses facultés artistiques.

« Mais je tiens essentiellement à ce qu'il ignore que c'est moi qui suis son bienfaiteur.

« Cette pension vous sera servie tant que vous le jugerez nécessaire, c'est-à-dire tant que le jeune homme ne sera pas à même de gagner largement et honorablement sa vie par lui-même.

« Consentez-vous ?

— Monsieur, fit La Pivoine, devenu songeur, vous pensez que je ne demande qu'une chose, moi, c'est que le petit soit heureux... Seulement, avant d'accepter rien, vous me permettrez bien de vous demander, non pas qui vous êtes, puisque vous me l'avez dit, et que votre nom est assez estimé pour qu'à ce sujet je sois tout à fait tranquille... mais, tout de même, je ne serais pas fâché de savoir à quel titre vous vous intéressez au gosse... Car, en somme, en le prenant chez nous, nous l'avons fait nôtre... Nous avons le droit de le regarder comme notre propre enfant... et à cause surtout des circonstances mystérieuses de sa naissance, nous avons le droit aussi de nous montrer très prudents ; nous ne voudrions pas que le petit vienne un jour nous reprocher des choses.

— Rassurez-vous, monsieur Roché... il ne vous reprochera rien.

— Je ne vous dis pas le contraire ; mais, ma femme, j'en suis sûr, sera de mon avis. Nous ne pouvons pas accepter une pareille responsabilité sans connaître les raisons qui vous font agir.

Puis, avec un accent de rude franchise, La Pivoine, incapable de dissimuler la moindre de ses pensées, éclata :

— Voyez-vous, par exemple, que vous soyez son père ?

Et comme M. de Montferrat ne répondait pas, le brave garçon ajouta aussitôt :

— En ce cas, avouez avec moi qu'une pension de cinq mille francs par an jusqu'à sa majorité, ça ne serait pas besef pour le fils du marquis de Montferrat.

— Si Jean-de-la-Rue était mon fils, répliqua le gentilhomme avec une certaine hauteur, je ne l'aurais pas abandonné... et en tout cas, je ne vous proposerais pas un pareil marché !...

« J'aurais voulu garder pour moi un secret qui ne m'appartient qu'à moitié ; mais je le sens, pour vous décider, pour vous convaincre, il faut que je vous dise toute la vérité.

« Je vais donc vous la révéler, vous donnant ainsi la preuve de confiance la plus grande que l'on puisse accorder à un étranger que l'on connaît à peine, mais que l'on juge comme un parfait honnête homme.

— Ça, monsieur, vous avez raison. Je ne suis qu'un peintre de poules, mais je sais ce que je dois aux autres et ce que je me dois à moi-même... Vous pouvez donc y aller carrément.

— Votre parole d'honneur que vous ne répéterez à personne, pas même à Mme Roché, ce que je vais vous apprendre.

— Ma parole d'honneur !

— Jean-de-la-rue aimait et aime encore, hélas ! une jeune fille qui demeurait sur la Butte, place du Tertre, chez une gargotière connue sous le nom de la mère Gibelotte.

— Attendez donc... j'y suis... ponctua La Pivoine... Je la connais, la p'tite... jolie comme un coeur, de grands beaux yeux et un air triste et doux qui vous fait presque de la peine.

« Et c'est de cette petite-là, que Jean-de-la-Rue est amoureux ?

« Il ne m'en a jamais causé, pas plus qu'à ma femme...

« Je ne me serais jamais douté de ça, par exemple !

— Ce n'est malheureusement que trop vrai...

— Pourquoi, malheureusement ?... Ça ferait plus tard un petit ménage bien assorti... ils sont gentils tout plein tous les deux... et plus tôt, cette petite sera sortie de chez cette vieille mégère !...

— Elle n'y est plus ! interrompit M. de Montferrat.

— Tiens ! tiens ! depuis longtemps ?

— Depuis un mois.

— Où est-elle donc ?

— Chez moi.

— Chez vous ?

— Oui...

Et avec une grandeur simple, le gentilhomme révéla :

— C'est ma fille !

— Votre fille ? sursauta le peintre abasourdi.

— Oui, ma fille qui m'avait été volée.

Un bon produit Anglais

Importé par

A. O. PAUL ROY, MONTREAL

ANEMIE

SANG APPAUVRI

Ce tonique riche en vitamines ramène infailliblement le sang à son état normal.

Hommes, Femmes, Enfants

Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier

D. WATSON & CO., Montreal

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE.** Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN

à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363 **7662, rue St-Denis, Montréal**

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

Coupon d'abonnement — **Le Samedi**

	Canada	Etats-Unis
1 an	$3.50	$5.00
6 mois	2.00	2.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion

MONTREAL 18, P.Q.

— Ah ! bien, vrai, vous m'en bouchez un sacré coin !

Alors le marquis reprit d'une voix attristée.

— J'ai su la tendresse touchante que ces deux enfants s'étaient vouée... Vous comprenez, n'est-ce pas, que tout projet d'union entre eux est impossible.

— Evidemment, il est... vous êtes...

— Après avoir éloigné ma fille qui, grâce aux compensations qu'elle trouvera dans la vie, pourra, je l'espère du moins, oublier et se consoler plus vite, j'ai considéré qu'il était de mon devoir d'aller trouver ce jeune homme... de lui faire entendre raison et de lui montrer, avant tout, que je n'étais pas un ennemi...

« En y mettant toute la discrétion possible, je lui ai offert de m'intéresser à lui... et non seulement de lui faciliter la vie, mais de la lui rendre aussi brillante que possible.

« Mais avec une délicatesse inouïe, en des termes qui m'ont bouleversé, il a refusé. C'est alors que j'ai pensé que, malgré lui, nous pourrions à nous deux, le protéger.

— Ce que vous me dites là, monsieur, reprenait La Pivoine, change singulièrement les choses et je serais le dernier des mufles si je refusais de m'associer à une aussi bonne action.

« Je marche donc... des deux mains... si tant est qu'on puisse s'exprimer ainsi.

« Seulement... il y a un seulement...

— Voyons!

— Vous m'avez fait donner ma parole d'honneur de ne répéter à personne même à Joséphine, la conversation que nous venons d'avoir...

« Et vous avez joliment raison, car avec les femmes, si bonnes qu'elles soient, il faut toujours se garder à carreau... Ça cause, ça crie, ça se fâche, et alors ça déballe tout le paquet en cinq sec, sans s'occuper des conséquences.

« Mais, toute de même, quand la mienne va voir que les billets bleus rappliquent comme ça à la maison, elle va me demander d'où ils viennent.

Et le plus sérieusement du monde, le bon peintre des poules ajouta :

— Jalouse comme elle est, elle est capable de croire que je me fais entretenir...

« Et pourtant, j'en ai une tête !

A cette boutade, le marquis de Montferrat, de plus en plus conquis par la bonhomie loyale de son interlocuteur, ne put réprimer un léger sourire.

Impassible, Roché continuait :

— Puis, Il y a le gosse. Il est mariolle (malin), le petit... Quand il verra qu'on l'habille comme un prince, qu'on lui fait donner des leçons par des maîtres à vingt balles de la demi-heure, lui aussi, il me demandera d'où vient le pognon et je vous avoue que je serai très embarrassé pour lui répondre...

Le père de Rose-Blanche, très frappé par cette argumentation d'une logique irréfutable, réfléchissait depuis un moment.

— C'est très juste ce que vous me dites-là, déclara-t-il...

« Mais pourtant, je crois qu'il y a un moyen de tout concilier.

— Tant mieux ! s'écria La Pivoine... Car je vous avoue que ça me ferait rudement plaisir de me dire qu'un jour Jean-de-la-Rue sera quelqu'un...

— Veuillez m'excuser, monsieur Roché... continuait le gentilhomme, si je vous pose quelques questions que vous jugerez peut-être indiscrètes... mais c'est dans l'intérêt de l'oeuvre que nous entreprenons...

— Ne vous gênez pas, je vous prie.

— Vous vendez vos tableaux ?

— Faut bien.

— A qui ?

— Oh ! à un vieux crocodile de la rue de la Victoire... nommé Holzmeyer — vieille famille bretonne — qui me les paie le moins cher qu'il peut et ne demanderait qu'à ne pas les payer du tout.

« Cependant, j'ai des frais...

Et, montrant les poussins qui, ne trouvant plus de grains à picorer, s'étaient rassemblés autour du poêle et demeuraient blottis les uns contre les autres :

— Faut acheter tous ces lascars-là... faut les nourrir, les soigner, et quand j'ai vendu vingt francs un tableau, c'est à peine quinze francs de bénef qui me restent... sans compter la morte-saison. Vous voyez que ce n'est pas lourd.

M. de Montferrat regardait attentivement la toile ébauchée par la Pivoine.

Très artiste, très fervent de la belle peinture, il avait tout de suite reconnu dans le peintre des poules un de ces talents fourvoyés ou méconnus auxquels il n'a manqué que l'occasion pour affirmer leur maîtrise.

— C'est dommage, fit-il, que vous n'ayez pas un débouché plus sérieux, car vraiment il y a là-dedans une originalité de composition, un brio d'exécution, et une sûreté de touche que souhaiteraient beaucoup de vos confrères illustres.

— Monsieur le marquis, vous exagérez !...

— Pas du tout... je vous parle très sincèrement au contraire... Que diable, vous ne peignez pas que des poules et des poussins !

— Hélas ! c'est devenu une spécialité... Je suis étiqueté, catalogué dans ce rayon-là et quand j'offre au vieux gentilhomme breton de la rue de la Victoire, de changer mon pinceau de main et de lui donner à bouffer du pigeon, du canard, de la dinde ou des oies il prétend qu'il n'aime que le poulet.

— Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure, invitait M. de Montferrat, que vous aviez gardé des oeuvres de jeunesse ?

— Elles sont là ! fit La Pivoine, en jetant un coup d'oeil mélancolique sur un vieux bahut en chêne, le seul meuble de valeur qui ornât l'atelier...

— Voulez-vous me montrer quelques-unes de ces toiles ?

— Je veux bien, puisque cela vous intéresse...

Allant à l'armoire, il ouvrit un des battants, et prenant plusieurs toiles de moyenne dimension, il les déposa tour à tour sur le chevalet, présentant successivement au mari de Gilberte un paysage ensoleillé, une mer en fureur, un coin de la vallée de Chevreuse et un effet d'automne dans la forêt de Fontainebleau.

— C'est très intéressant, tout cela ! admira sincèrement le marquis...

En effet, dans ces toiles, toutes simples, sans aucune recherche brutale, d'un coloris charmant, et empreintes d'une fraîcheur et d'une délicatesse exquises, on reconnaissait immédiatement le talent d'un véritable artiste qui, dans des sujets traités des milliers de fois par des grands peintres, avait su jeter une note claire, agréable et surtout très personnelle.

— Oui... ce n'est pas mal, reconnaissait La Pivoine... ça n'a pas bougé... C'est pas trop coco... ce n'est pas trop gueulard... C'est de la bonne peinture...

— Dites de la belle peinture... surenchérissait le gentilhomme.

— C'est là... et ce sera là... longtemps... toujours peut-être...

— Qu'en savez-vous ?

— A qui voulez-vous que je bavarde ces toiles ? Au vieux Holzmeyer ? Une fois que je l'avais décidé à monter pour les voir, il m'a retenu le prix de son omnibus sur la première, affaire d'avoir perdu son temps et qu'il n'avait pas besoin de perdre son argent.

— Eh bien, monsieur Roché, moi je vous prends l'une de ces toiles... fit le gentilhomme.

« Je vous en donne six mille francs et si vous n'avez pas vendu les autres l'année prochaine, je m'engage à vous les payer le même prix... De cette façon c'est vous qui serez le protecteur de votre jeune ami...

— Oh ! monsieur ! monsieur ! s'écria La Pivoine, au comble de la joie et de l'émotion, je n'ose pas vous embrasser, mais le coeur y est... Donnez-moi la main !

— Volontiers, mon ami...

Les deux hommes échangèrent une de ces vigoureuses étreintes qui scellent à jamais une amitié naissante, mais spontanée.

Puis M. de Montferrat tira un carnet de chèques de sa poche... remplit les blancs d'un feuillet et, le détachant, le tendit au peintre ébahi en lui disant :

— Maintenant j'ai un service à vous demander.

— Dix... vingt... tout ce que vous voudrez... répliqua le mari de Mme Durenaud avec enthousiasme.

— Si j'apprécie énormément vos paysages... croyez que votre poule et vos poussins ne m'ont pas laissé indifférent.

« Aussi, il me vient une idée que je m'empresse de vous soumettre.

« J'ai un garçonnet de six ans et j'aimerais à l'élever dans la nature, dans la lumière, au milieu de couleurs gaies.

« Consentiriez-vous à venir décorer sa chambre... en y peignant des panneaux où vous représenteriez des coqs, des chiens, enfin des animaux domestiques en des attitudes amusantes et vécues ?

— Mais, monsieur le marquis, ce serait pour moi un grand honneur et un vif plaisir.

— En ce cas, c'est entendu, vous n'avez qu'à me dire vos conditions.

— Mes conditions ! Mais, c'est à l'oeil. Vous avez été tellement chic pour moi !

— Non, je refuse... interrompit le gentilhomme, maintenant il ne s'agit plus de questions sentimentales. J'ai en face de moi un véritable artiste, trop longtemps méconnu.

« Bien que je voie, cher monsieur Roché, qu'avec vous les questions d'argent sont très difficiles à aborder, je tiens à vous dire que, si vous travaillez pour moi, j'exige que votre oeuvre vous rapporte le bien-être et l'aisance auxquels vous avez droit.

— J'aurais mauvaise grâce à refuser... acquiesçait le bon peintre des poules.

« Aussi, cher monsieur, dès que j'aurai terminé la commande de M. Holzmeyer, je prendrai ma boîte à couleurs. ma palette et mes pinceaux, et j'irai m'installer chez vous...

« Vous m'avez mis du coeur au ventre et j'ai hâte de faire enfin de la bonne besogne.

— A bientôt, mon ami.

— A bientôt, cher monsieur.

— Surtout, pas un mot à personne au sujet des deux enfants.

— J'ai un boeuf sur la langue.

La Pivoine reconduisit le marquis jusqu'à la porte de la rue... Là, ils se serrèrent encore la main et se quittèrent, l'un enchanté de la bonne action qu'il venait d'accomplir et l'autre ravi de l'aubaine qui lui tombait du ciel.

— C'est rigolo tout de même, songeait le mari de Joséphine en regagnant son atelier.

« Ce que c'est que la vie !

« Si je n'avais pas recueilli ce pauvre gosse à la maison, j'en serais encore réduit à faire des poules pour le crocodile de la rue de la Victoire... tandis qu'aujourd'hui me voilà libre, galetteux, du chouette boulot sur la planche. et avec assez d'argent pour élever mon p'tit gars !

« En attendant, je vais toujours toucher mon chèque et après ça je m'offrirai le luxe d'une bonne manille avec les copains.

« Je peux bien me payer ça !

Après avoir enfermé, non sans peine, ses modèles dans le réduit attenant à la cuisine, La Pivoine s'en fut retrouver Jean.

— Petit, je sors... fit-il. Tu n'as besoin de rien ?

— Non, monsieur Roché, je vous remercie bien.

— T'as pas encore trop bonne mine, mon pauvre Jean ! mais n'aie pas peur, tout ça va s'arranger... Tu en auras du

---

COUPABLE OU NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.

Celui qui opère un commerce en plein air est-il sujet à la loi fixant l'heure de fermeture des établissements commerciaux ?

Depuis un certain nombre d'années, la vente des automobiles, principalement des automobiles usagées, a pris tellement d'ampleur à Montréal, que les garages ne suffisent plus à remiser les véhicules offerts au public. Il a donc fallu trouver des espaces supplémentaires pour exhiber les offres. C'est ainsi qu'on a vu se multiplier les parcs d'autos à vendre en plein air. D'autre part, cependant, la Cité de Montréal a décrété, par règlements, l'heure de fermeture des établissements commerciaux. En vertu de ces règlements, les montres des vendeurs d'automobiles doivent être closes à 7 heures p.m.

Se basant sur les règlements de fermeture des établissements commerciaux, des officiers municipaux ont traduit des vendeurs d'automobiles devant le Recorder. Or certains de ces vendeurs ont voulu repousser l'accusation d'avoir enfreint le règlement parce qu'en fait ils ne pouvaient fermer, opérant en plein air.

Ces vendeurs sont-ils COUPABLES ou NON-COUPABLES de l'infraction qu'on leur reproche ?

COUPABLES ! *a décrété le Recorder, dans un jugement rendu, à Montréal, le 5 juillet* 1951.

Dans ce cas, il ne faut pas prendre le règlement à la lettre. Fermeture signifie cessation des affaires. Et le vendeur ou commerçant qui opère en plein air doit mettre un terme à ses activités, chaque soir, à l'heure où doivent fermer les établissements commerciaux.

bon vin !... Et un perdreau rôti, ça t'irait-il pour ton dîner ?

— Je ne veux pas. Vous allez vous priver pour moi.

— Me priver pour toi ?... Qu'est-ce que tu me chantes là... Allons, à tout à l'heure... et puis, fais pas ta trompette des vendredis. Ça ira, ça ira.. dans quelques années, tu seras un grand homme... et alors... On ne sait pas ce qui peut arriver... Allons, à tout à l'heure, et vive la République !

— Si Mme Roché vous demande, qu'est-ce qu'il faut que je lui dise ?

— Tu lui diras... Eh bien ! tu lui diras que j'ai gagné le gros lot !...

XXX

Le gros lot

LORSQUE vers quatre heures de l'après-midi, Mme Durenaud rentra de ses courses et qu'elle se trouva dans l'atelier de son mari complètement vide, en face du chevalet et de la palette abandonnés, elle entra dans une violente colère.

— Ça y est, s'écria-t-elle, il est encore allé boire.

« Il sait qu'il n'y a presque pas d'argent à la maison... que le petit a besoin d'un tas de bibelots qui coûtent cher, qu'on n'a plus de crédit dans le quartier, et il fiche le camp tout de même, pour jouer à la manoche et siroter des apéros avec un tas de « propariens » de son espèce !

« Ça ne peut pas durer comme ça !

« Par-dessus le marché, l'épicier qui réclame sa note...

« Et une contrainte du percepteur que j'ai trouvée sous la porte !

« C'est à vous dégoûter d'être honnête femme... J'ai envie de me mettre à faire la noce. Et puis non, ça m'embêterait de trop... Je pourrais pas !...

Alors, montrant le poing à un portrait de son « homme », que celui-ci avait peint lui-même et qu'il avait suspendu au mur depuis de longues années, elle vociféra :

— Attends un peu... quand tu vas rentrer, qu'est-ce que tu vas prendre pour ton rhume !

« Nous allons régler ça tous les deux...

« Seulement, c'est pas tout ça. Faut que j'aille voir comment va mon petit Jean.

Et pénétrant dans la chambre du convalescent, elle s'en fut droit à lui... lançant tout de suite de sa voix sonore et perpétuellement courroucée :

— Eh bien, comment te trouves-tu ?

— Bien, madame Roché.

— T'as encore les yeux rouges... T'as donc pleuré ?

— Non, j'ai dormi. Je viens de me réveiller.

— Bien vrai, ce mensonge-là ?

— Ce n'est pas un mensonge.

— Toi, mon petit, fit Joséphine d'un air de doute, je serais curieuse de savoir ce que tu as dans ta caboche.

Puis, déposant sur la table de nuit un paquet qu'elle n'avait pas lâché, elle ajouta :

— Tiens, je t'ai apporté un pot de confitures. C'est de la gelée de pommes pur sucre. C'est pas de la fantaisie.

« Je l'ai acheté à la mère Bernard, la concierge du 16 de la rue Cortot, qui fait ça elle-même.

Développant le pot, elle l'éleva à la faible clarté du jour mourant qui pénétrait encore à travers les carreaux et elle admira :

— Regarde comme c'est clair... On dirait du miel... En veux-tu tout de suite une cuillerée ?

— Non, ce soir, pour mon dessert, si vous voulez bien.

— Tu sais, ne te gêne pas... si tu as envie d'en manger entre tes repas... C'est léger et nourrissant... Ça ne peut pas te faire de mal, au contraire.

— Comme vous êtes bonne !

— Tu me le dis si souvent que je finirai par le croire.

— C'est tellement la vérité.

— Ce n'est pourtant pas l'avis de Mossieu Roché...

— Monsieur Roché vous aime beaucoup.

— Il m'aime beaucoup... à la condition que je le serve comme un prince et que je le laisse aller vadrouiller quand ça lui plaît...

« Il n'y a pas moyen de le tenir... Je lui avais pourtant fait la morale. Depuis quelque temps, il avait l'air raisonnable.

« Ah ! bien ouitche !

« A peine ai-je eu les talons tournés, qu'il s'est « esbigné » et il va encore rentrer à quatre pattes ou dans une brouette.

— Je ne crois pas, madame Roché.

— Tu ne vas pas le défendre... Il ne manquerait plus que ça que tu te mettes de son côté... Un poivrot, un feignant qui a plus de poils dans la main qu'il en a à tous ses pinceaux.

« Il ne mérite guère qu'on s'intéresse à lui.

— Je voulais dire, reprenait Jean, que je ne supposais pas que M. Roché fût allé rejoindre ses amis.

— Où veux-tu qu'il soit ?

— Il m'a recommandé en s'en allant de vous dire qu'il avait gagné le gros lot.

— Le gros lot, qu'il a dit ! Ah ! oui... J'y suis : par-dessus le marché, Mossieu Roché se paie ma tête... Nous allons voir... s'il se fichera de moi jusqu'à la Saint-Glinglin...

« D'ailleurs, je me décide, à la fin... De ce pas, je m'en vais chez Frédé, où, naturellement, il doit être en train de se pavoiser le blair... et je me charge de faire un tel raffut dans la boîte qu'il n'osera plus jamais y retourner.

Et elle ajouta, rouge de fureur :

— A nous deux, monsieur La Pivoine, vous allez voir de quel bois madame Durenaud se chauffe !

Quelques minutes après, la colère au visage, la menace dans les yeux et l'invective à la bouche, elle faisait irruption dans le cabaret du « Lapin Agile ».

Dans un coin, à leur place habituelle, Jules Rouet, Galande et B.-A.-G. Guignard, se livraient aux joies de la manille, en compagnie du patron qui, depuis quelque temps, vu l'absence du bon peintre, avait consenti, sans enthousiasme, à entrer dans la combinaison.

Or, cet après-midi là, il s'était particulièrement fait tirer l'oreille, car c'était jour de mobilisation, c'est-à-dire de lessive, et Mme Berthe Frédé avait besoin de son homme pour l'aider à retirer le linge de la cuve, à le tordre et à le mettre à sécher sur les fils de fer tendus dans la petite cour située en contrebas de la maison.

— Tiens, madame Roché, s'exclama le quatuor, en voyant entrer Joséphine.

— Où est mon mari ? interrogea aussitôt celle-ci, d'une voix brève et impérieuse.

— Y a bien longtemps qu'on ne l'a pas vu, répliqua Frédé.

— Même, murmura le chansonnier, que nous allons porter une plainte en séquestration.

— Vous, monsieur Rouet, je vous engage à la « boucler ».

Et avec une force qui frisait la véhémence, elle réitéra sa question :

— Où est mon homme ?

— Puisque nous ne l'avons pas vu, intervenait le compositeur alcoolique.

— Où est mon homme ?

— Ne vous fâchez pas, conseillait l'auteur de *La Cerise*, tout en essuyant d'un geste large le côté droit de sa moustache.

— Où est mon homme ?

— Madame Roché, intervenait Frédé, en voilà assez... Ce n'est pas une raison parce que vous êtes la femme d'un de mes amis pour faire du scandale dans mon établissement.

— Tant pis pour vous... vous l'aurez voulu... hurla l'excellente mais irascible créature.

Et, sortant en coup de vent, elle se mit à fureter dans la cuisine, puis dans la salle du fond... au grand ébahissement de Mme Berthe Frédé qui connaissant la femme de son client et la sachant capable de se livrer aux pires extrémités, se garda bien de risquer la plus légère observation.

Comme elle ne trouvait rien, Mme Durenaud reprit :

— Je parie qu'il est en bas dans le jardin ou à l'écurie avec Aliboron.

Dégringolant les quelques marches qui donnaient dans la cour, elle s'en fut droit vers une sorte de sous-sol pratiqué sous le cabaret et où le patron du « Lapin Agile » parquait son âne sur de la paille qu'il avait soin de renouveler chaque jour.

Mais à peine avait-elle entrebâillé la porte qu'un chien de forte taille, bondit sur elle et, lui mettant les deux pattes sur les épaules, s'apprêta à lui débarbouiller le nez avec la fougue de la plus débordante amitié.

Instantanément, sous ce choc inattendu, et croyant plutôt à une attaque qu'à une démonstration de sympathie, Joséphine recula ; et, butant contre une brique tombée à terre, elle perdit l'équilibre et s'en fut s'asseoir dans un énorme baquet plein d'eau bleue savonneuse, d'où Mme Berthe Frédé avait retiré quelques instants auparavant son abondante lessive.

Un tonnerre d'imprécations et de cris furieux, jaillit des lèvres de Mme Roché, faisant accourir tout le monde.

Tandis que Jules Rouet ricanait méchamment, en se tapant les cuisses que Galande riait franchement en se tenant les côtes et que B.-A.-G. Guignard vaticinait en levant les bras au ciel, Frédé et sa femme, très ennuyés de l'incident, se précipitèrent vers Mme Durenaud, qui se débattait dans son baquet sans pouvoir en sortir... et, la saisissant chacun par un bras, ils la retirèrent de l'eau, trempée jusqu'à la ceinture et hurlant :

— Tout ça, c'est de la faute à ce sale poivrot de La Pivoine ?

— Puisqu'on vous disait qu'il n'était pas là, vous n'aviez qu'à rester tranquille, faisait observer le cabaretier.

— Montez vous changer. Je vais vous prêter des vêtements, offrait la patronne.

Un peu douchée par ce bain inattendu, Joséphine, tout en grommelant des paroles inintelligibles, suivit Mme Frédé, qui l'emmena dans sa cuisine, où le fourneau rouge de feu répandait autour de lui une chaleur bienfaisante. Vite Mme Berthe lui apporta une chemise, une robe, un corsage et un vieux manteau, puis elle lui dit :

— Dépêchez-vous, ma petite dame, car il ne s'agit pas d'attraper du mal...

Quelques minutes après, Mme Roché, qui n'avait cessé de grogner contre son époux, reprenait le chemin de la « Villa des Poules »...

Elle n'avait pas désarmé, au contraire.

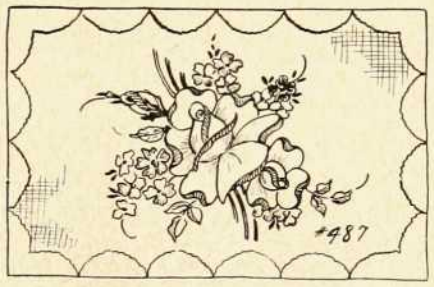
— Ah ! si je pouvais seulement leur jouer un bon tour à ces sacripants, grondait-elle tout le long du chemin.

« Fallait les voir rigoler quand je trempais dans le jus...

VOUS BRODEZ, MADAME ?

LE TAPIS CROCHETE

Pour répondre à de nombreuses demandes, nous illustrons ici le patron d'un motif de fleurs pour carpette. On peut se le procurer étampé sur jute, ou sur papier pouvant alors être reproduit au moyen de papier carbone.



Mme L. DE BELLEFEUILLE,
B.P. 175, Place d'Armes, Montréal.

LISTE DES PRIX — Patron No 487

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

- ☐ Nos 487 — Patron de carpette étampé sur jute ..... .89
- ☐ Patron étampé sur papier ..... .20
- ☐ Petite feuille de papier carbone bleu ..... .10
- ☐ Grande feuille de papier carbone bleu, 24 pouces par 36 ..... .35

Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

Le Samedi — 19 *Janvier* 1952

« Si les Frédé n'étaient pas venus à mon secours, ils m'auraient bien laissée geler tous les trois...

« En attendant, c'est Mossieu Roché qui va payer pour tout le monde.

« D'abord, rien à dîner ce soir... Pas d'argent dans la poche... Pas de vin dans la bouteille... et défense de coucher sur le matelas.. Le paillasson, c'est assez bon pour lui ! Et s'il n'est pas content, Mossieu Roché, il ira coucher dehors, où il voudra, avec le bourriquot à Frédé.. C'est sa place... Ah ! mais...

« Car il est temps que je me montre... Jusqu'ici j'ai été trop faible, trop douce...

« Il va savoir comment Joséphine s'appelle.

Et, se montant, Mme Durenaud arriva chez elle, dans un état de surexcitation impossible à décrire...

Elle franchissait déjà la grille, d'un pas précipité, lorsqu'elle s'arrêta, médusée, clouée sur le sol.

« Mossieu Roché » s'avançait vers elle, un bouquet de roses à la main.

— Ma chérie... attaqua-t-il, l'air triomphant et le nez flamboyant d'allégresse, ma chérie, permets-moi de t'offrir ces quelques fleurs.

— Comment, il n'est pas saoul ! s'exclama la brave fille... Et il m'apporte une gerbe de roses, en plein hiver !

Alors, s'adressant au bon peintre, elle ajouta :

— Sûr que tu as dû faire quelque mauvais coup... dévaliser un garçon de recettes ou promettre le mariage à une vieille rombire.

Mais enlaçant malgré elle sa compagne dans ses bras vigoureux, le peintre annonça :

— J'ai gagné le gros lot !

— Comment, le gros lot ! T'avais pas de billet.

— Il n'y en a pas besoin à cette loterie-là !

— Allons, bon !.. se disait Joséphine sincèrement terrifiée... Il est tombé fou ! C'est l'alcool qui lui est remonté au ciboulot !

Mais La Pivoine mettant de force son bouquet dans les mains de sa moitié, la saisit par le bras, puis l'entraînant à l'intérieur de la maison, il lui dit :

— Viens voir quelque chose maintenant. Car c'est pas tout !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Ce qu'il y a ? C'est que La Pivoine vend ses tableaux... et pas pour vingt francs, pas pour cent francs, mais pour six mille.

— Pour six mille ?

— Oui... ma belle... Et c'est pas du bluff.

« C'est la vérité vraie...

Alors, montrant sur la table de son atelier, plusieurs liasses de billets bleus et tout un tas d'or et de pièces d'argent, il définit :

— Regarde-moi ça... Et quand il n'y en aura plus, il y en aura encore.

Abrutie, Joséphine, qui ne sentait même pas qu'elle se piquait les doigts aux épines des roses, demeurait bouche bée, ne trouvant pas un mot à répondre...

— Eh bien, qu'est-ce que tu dis de ça, madame Roché ? Rien... tu trouves que ce n'est pas assez ? Tu deviens exigeante !

— C'est pas Dieu possible que ce soit le vieux crocodile de la rue de la Victoire qui l'ait payé ce prix-là ta poule et tes poussins, émettait Joséphine.

— Le père Holzmeyer, s'esclaffait La Pivoine... Fini ça... Une fois ma dernière commande livrée — car je suis un homme de parole — il pourra carillonner à ma porte, le vieux gentilhomme breton. En guise de poule, ça sera le lapin.

— Alors, explique-toi.

— Je ne demande pas mieux... Figure-toi que j'ai reçu aujourd'hui la visite d'un riche Américain. Comment s'était-il procuré mon adresse ? Je n'en sais rien et je ne le lui ai pas demandé. Il m'a raconté qu'il avait vu des tableaux de moi qui le bottaient. Il m'a demandé si j'en avais à vendre. A tout hasard, je lui ai sorti mes paysages de jeunesse et sans discuter il m'a remis un chèque de six mille balles pour une de mes toiles et il m'a demandé d'aller chez lui décorer la chambre de son lardon pour le prix que je voudrais.

« Tu penses si j'ai accepté...

— Mince ! c'est la fortune, bégayait Mme Durenaud qui n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles...

— La fortune, la gloire et les pommes de terre, surenchérissait La Pivoine devenu lyrique.

Alors embrassant sa femme sur les joues, il lui dit d'un ton plein d'entrain :

— Finies les engueulades... A nous la bonne humeur, le sourire et les roses !

Empoignant cette fois sa compagne par la taille, il la fit tournoyer autour de l'atelier en chantant :

Dans la capucine
Y a du pain chez nous !...

Mais, pensant tout à coup à son protégé, Joséphine s'écria :

— Laisse donc, grand fourneau. Tu oublies qu'il y a un malade dans la maison.

— Viens le voir un peu le malade, gouailla le bon peintre... viens voir comme il est soigné.

Et l'emmenant dans l'atelier, il lui montra un couvert préparé sur une petite table. Dans un plat, un perdreau froid, flanqué d'une bouteille de Saint-Emilion et de deux belles grappes de raisin doré.

— Hein ! s'écria La Pivoine, je ne l'ai pas oublié, notre cher petit gars !

— T'as bien fait, approuva Mme Durenaud en essuyant une larme, car c'est lui qui a ramené le bonheur à la maison !

— Et maintenant, demanda le bon peintre, est-ce que je peux aller faire une petite « manoche » au « Lapin Agile » ?

— Oui, mon Louis, je te le permets, accéda la bonne Joséphine, car, vrai, tu ne l'as pas volée !

XXXI

Disparu !...

FILOCHE, en se voyant habillé avec les vêtements dont Nicolas Taupin de Taupinière lui avait fait cadeau, s'était écrié :

— Eh bien, là, ça ne va pas être commode, gringué comme ça de vendre du papier sur les boulevards !

Il ne croyait pas aussi bien dire.

En effet, dès son retour à la rue du Croissant, au moment où il s'approchait du bureau où chaque soir on distribue, encore toutes humides d'encre d'imprimerie les feuilles aux camelots, il avait compris, aux murmures qui s'élevaient autour de lui qu'il était devenu suspect aux yeux de tous.

Les uns, ne le reconnaissant pas, le bousculaient, le repoussaient comme un intrus.

Les autres le dévisageaient avec une hostilité manifeste, un lançant des quolibets gouailleurs, lui demandant s'il avait fait un héritage ou cambriolé un bijoutier de la rue de la Paix.

Filoche était doué d'un heureux caractère.

Il admettait la plaisanterie. Et bien qu'il sentît que, très sympathique à tous la veille il lui avait suffi de changer de tenue pour devenir franchement antipathique le lendemain, il voulut répliquer joyeusement, tout en jouant des coudes... sans avoir l'air d'accorder la moindre importance aux lazzis dont il était l'objet.

Mais, loin de désarmer les railleurs, cette attitude ne fit qu'aggraver les choses... car au moment où, après avoir obtenu non sans peine son demi-cent l'*Intran*, il se préparait à remonter du côté de la rue Montmartre, il se vit entouré soudain par une bande de camelots, hurlant :

— Enlevez le bourgeois ! A la porte le mirliflior ! Faut pas de gommeux dans la partie !

Et, avant qu'il eût eu le temps de se mettre sur la défensive, vingt mains hargneuses se tendaient vers lui pour lui arracher son papier.

Filoche était à la fois agile et brave.

D'un vigoureux coup de pied, il se débarrassa de l'assaillant le plus rapproché. Puis, d'une voix vibrante, il s'écria :

— Vous n'avez pas honte, tas de feignants, de vous mettre trente contre un... Tout le monde a le droit de gagner sa vie, et vous ne m'empêcherez pas de gagner la mienne.

Cette attitude vraiment crâne eut pour effet de retourner instantanément l'assistance.

Une voix s'éleva :

— Après tout, il a raison... il n'y a qu'à le laisser tranquille. D'autres s'exclamaient :

— D'ailleurs, on le connaît... C'est un bon fieu.

— Il ne fait de mal à personne.

— Il est plutôt complaisant...

— Va, mon vieux Filoche... va vendre ton papelard (papier).

— Vive Filoche !

Alors la foule des camelots, s'écartant, laissa passer le brave garçon qui, fier de sa victoire, lança d'une voix de stentor :

— Et puis, il n'est pas encore venu au monde celui qui me fera le poil !...

Or, à partir de ce jour où Filoche était sorti triomphant d'une épreuve aussi décisive, ses affaires n'avaient fait que prospérer.

Grâce à ses nouveaux habits, il avait obtenu l'autorisation d'apporter à l'intérieur de plusieurs grands cafés des boulevards ses journaux, dont il ne tarda pas à quadrupler la vente.

Aussi, au lieu de se chercher une « maison de campagne » aux environs de Paris, il put élire domicile dans un modeste hôtel de la rue de la Lune où, pour 75 centimes par nuit, on mit à sa disposition un cabinet de trois mètres carrés, meublé d'un unique lit de fer, d'une chaise et d'une tablette en bois munie d'une cuvette et d'un pot à eau en fer-blanc...

Sur ses premières économies, Filoche fit l'emplette d'une brosse, et chaque soir, avant de s'endormir, il en « caressait » soigneusement ses beaux habits, sachant très bien que c'était à eux qu'il devait sa prospérité.

Son travail terminé, il se rendait le soir à Montmartre... voir son petit ami, continuant à le rassurer sur Rose-Blanche, à lui mentir pieusement, fraternellement, et à lui affirmer qu'aussitôt qu'il serait guéri, il trouverait le moyen de lui ménager avec elle une entrevue.

Filoche se disait bien :

— Je crois que je m'enferre joliment... et je me demande comment je me tirerai de là.

« Mais après tout... l'essentiel est qu'il se guérisse... et le meilleur moyen pour cela, c'est de lui donner de l'espérance...

« Une fois qu'il sera costaud et sur ses pattes, on verra à lui apprendre la vérité... en douce...

« Pour l'instant, je n'ai qu'à continuer et voir venir.

« C'est égal... il est rien chipé... le pauvre petit... et ça ne sera pas commode de lui faire oublier sa Rose-Blanche...

« Je me demande comment tout cela finira... Je ne suis pas tranquille.

[*Lire la suite page 39*]

LA VIE COURANTE . . . Par Georges Clark

— Celle qui travaillait là devait y camper. J'ai déjà trouvé de la crème de beauté, une brosse à dents et une boîte de conserves.

Kodak
MARQUE DÉPOSÉE

La Famille s'amuse—quelle occasion de prendre des photos!

Les instantanés conservent les plus joyeux moments

Toute l'année, il se présente des occasions merveilleuses qui vous font dire, "Si seulement j'avais ma camera!" Le seul moyen d'éviter les regrets est d'avoir votre camera, et un Film Kodak, pour pouvoir toujours prendre les photos qui se présentent.

Canadian Kodak Co., Limited, Toronto

Envoyez un instantané avec chacune de vos lettres

Chez votre marchand — cameras Kodak et Brownie sûres pour instantanés à l'intérieur et à l'extérieur.

Pour instantanés en noir-et-blanc, le Film Verichrome Kodak. Pour instantanés en couleurs, le Film Kodacolor.

PLAISIR DE LIRE DURE TOUTE L'ANNÉE

Lire n'est ni un travail, ni une corvée : c'est un agrément . . . et pour toute la famille, il se saurait y avoir plus bel agrément que la lecture de nos trois magazines.

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Cela ne coûte que $5.50 et vous avez l'assurance que, toute l'année durant, la personne en question recevra avec la régularité du calendrier, sinon avec celle de l'horloge, soixante-seize magazines qui seront autant de preuves tangibles de l'amitié que vous entendez lui témoigner.

Il n'y a pas d'hésitation possible, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM ne sauraient manquer de plaire à tous, de quelque âge, ou de quelque condition sociale qu'ils soient. Ceci, croyons-nous, est un excellent tuyau.

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

☐ LES TROIS MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an ..... (Canada seulement) $5.50

OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	$3.50	$5.00 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
☐ IMPORTANT:—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE LIMITEE
975 - 985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

La population des Indes a augmenté de 50 millions de personnes dans les dix dernières années, en dépit des épidémies qui la ravagent chaque année, épidémies dont l'effet va diminuant à la suite des mesures énergiques d'hygiène prises par les services de la Santé publique.

•

Les symboles tiennent une place importante dans la vie quotidienne des Chinois. Bien que l'empereur ait perdu son rang, le dragon, animal impérial, reste le symbole du pouvoir, bienfaisant ou malfaisant. La pêche est le symbole de la longévité ; la chauve-souris, celui de la chance. Le jade, en raison de sa frigidité, a quelque chose à voir avec la vertu féminine, et un certain modèle de vase de porcelaine est représentatif de la dignité officielle.

•

Les autorités russes avaient, il y a quelques années, décrété la suppression des chefs d'orchestre, conception bourgeoise qui offensait le principe d'égalité. Pendant toute une saison, les orchestres jouèrent sans direction. Le résultat fut désastreux, et le décret annulé.

•

Sous la présidence et l'habile direction de Robert Woodruff, la vente du Coca-Cola atteignit en 1949 la somme de $221,800,000. Les communistes en France entreprirent alors une vigoureuse campagne pour persuader les propriétaires de vignes que cette liqueur douce leur était préjudiciable. On se demande quel pouvait être le but du Kremlin en voulant détruire la popularité du Coca-Cola.

•

La Légion étrangère, dont la tradition est d'être partout où l'on se bat, fournit 64 pour cent des effectifs français combattants en Indochine. Tous les légionnaires doivent passer par la caserne de Sidi-Bel-Abbès. L'allée des platanes, dans la cour d'entrée, s'appelle « La Voie Sacrée ». C'est là qu'ont lieu les prises d'armes. La Légion n'a pas le droit de divulguer le chiffre exact de ses effectifs. On sait seulement que sous le képi blanc, cinquante-deux nations différentes sont actuellement représentées.

•

Au début du siècle, George Barr McCutcheon, un Américain, écrivit trois romans dont l'action se déroulait au royaume imaginaire de « Graustark », dans les Balkans. A sa grande surprise, l'auteur reçut de nombreuses lettres de voyageurs désireux de visiter « Graustark » et lui demandant d'en préciser la localité et de donner les directions pour y parvenir. Plus curieuses encore furent les lettres d'individus lui annonçant qu'ils avaient été à « Graustark » où ils avaient visité le palais royal et autres édifices mentionnés dans les romans.

•

On peut voir dans la cité universitaire d'Upsal, en Suède, le *Codex argenteus* ou bible de l'évêque de Wulfila, imprimée en lettres d'or et d'argent sur du parchemin pourpre. Cette bible, unique en son genre, est conservée à la bibliothèque universitaire Carolina Rediviva.

Les vitrines de Paris évoquent actuellement, page par page et pas à pas, 2,000 ans de l'histoire de la Ville Lumière. La rue Saint-Honoré en prend 1,000 à elle seule, la place Vendôme évoque le Grand Siècle, la rue Royale Louis XV, le faubourg Saint-Honoré, de Louis XVI au Directoire, la place de la Madeleine et le boulevard Malesherbes le premier Empire, la rue Trochet 1830, Les Champs-Elysées, le second Empire, l'avenue de l'Opéra 1875 et les grands boulevards de l'opéra à la Madeleine les frous-frous de 1900.

•

Le vieux roi Gustave V de Suède, qui s'est éteint doucement, un matin d'octobre 1950, à Drottningholm, dans le château où il était né en juin 1858, avait eu pour marraine son arrière-grand-mère. Lorsque celle-ci s'appelait Désirée Clary, elle avait été la fiancée du jeune général Bonaparte. Elle devint d'abord la maréchale Bernadotte, puis Sa Majesté Désidéria, reine de Suède et de Norvège.

•

Le général Eisenhower est un latiniste accompli. Il s'amuse parfois, avec ses anciens condisciples, à parler en latin des choses les plus ordinaires. Naturellement, pour ce faire, il lui a fallu inventer des mots pour tout ce qui n'existait pas au temps de l'empire romain. C'est ainsi que pour ascenseur, le général dit *tollentor*, et pour cigarette, *volvuleta*.

•

En 1948, le président Truman a donné moins de travail aux facteurs. Il n'a reçu en effet que 526,000 lettres, 770,000 cartes postales et 255,000 imprimés. Par contre, 180,465 télégrammes lui ont été adressés à la Maison Blanche, soit une moyenne journalière de 493 ou plus de 20 toutes les heures, ou encore un toutes les trois minutes...

•

On a constaté, durant ces dernières années, que la région du Saguenay produit la plus grande quantité d'aluminium au monde, possède les dépôts les plus considérables de titane, que son potentiel en fait de force hydro-électrique la placera bientôt au premier rang et que son sol renferme en plus d'immenses quantités de minerai de fer.

•

Ce fut Albéric Clément, seigneur de Metz, qui utilisa pour la première fois, en 1185, un bâton de maréchal. Recouvert de velours bleu, il était d'abord parsemé de lis, que les abeilles remplacèrent sous le Premier Empire. Aux abeilles, Louis-Philippe substitua les étoiles qui, sous Napoléon III, cédèrent la place aux aigles. La République est revenue définitivement aux étoiles.

•

La comtesse Ellen von Hohenau, qui a traversé les Alpes à cheval, pour faire à Rome, son pèlerinage de l'Année Sainte, est en ce moment en route, toujours sur sa jument grise, *Bella Gisela*, pour la Terre Sainte. Elle a fait une étape à Damas, en Syrie, puis à Amman où elle sera l'invitée du roi Abdullah, puis elle traversera le Jourdain et visitera Israël.

"Un mois sur la plage" . . . Pour vous, c'est le paradis des vacances. Mais pour un beau chronographe Suisse, ce fut l'enfer — et voici ce qu'il en reste : un petit tas de ferraille rouillée, défiant toute tentative de réparation. Son négligent propriétaire a néanmoins tenu à l'envoyer de Caracas, Venezuela, à Bienne, Suisse, pour le faire "ressusciter", parce qu'il l'aimait "comme un vieil ami". Drôle de façon de traiter ses amis !

NOUS SOMMES À BIENNE CHEZ MONSIEUR ALDO LÉCUREUX. Faisons les présentations.

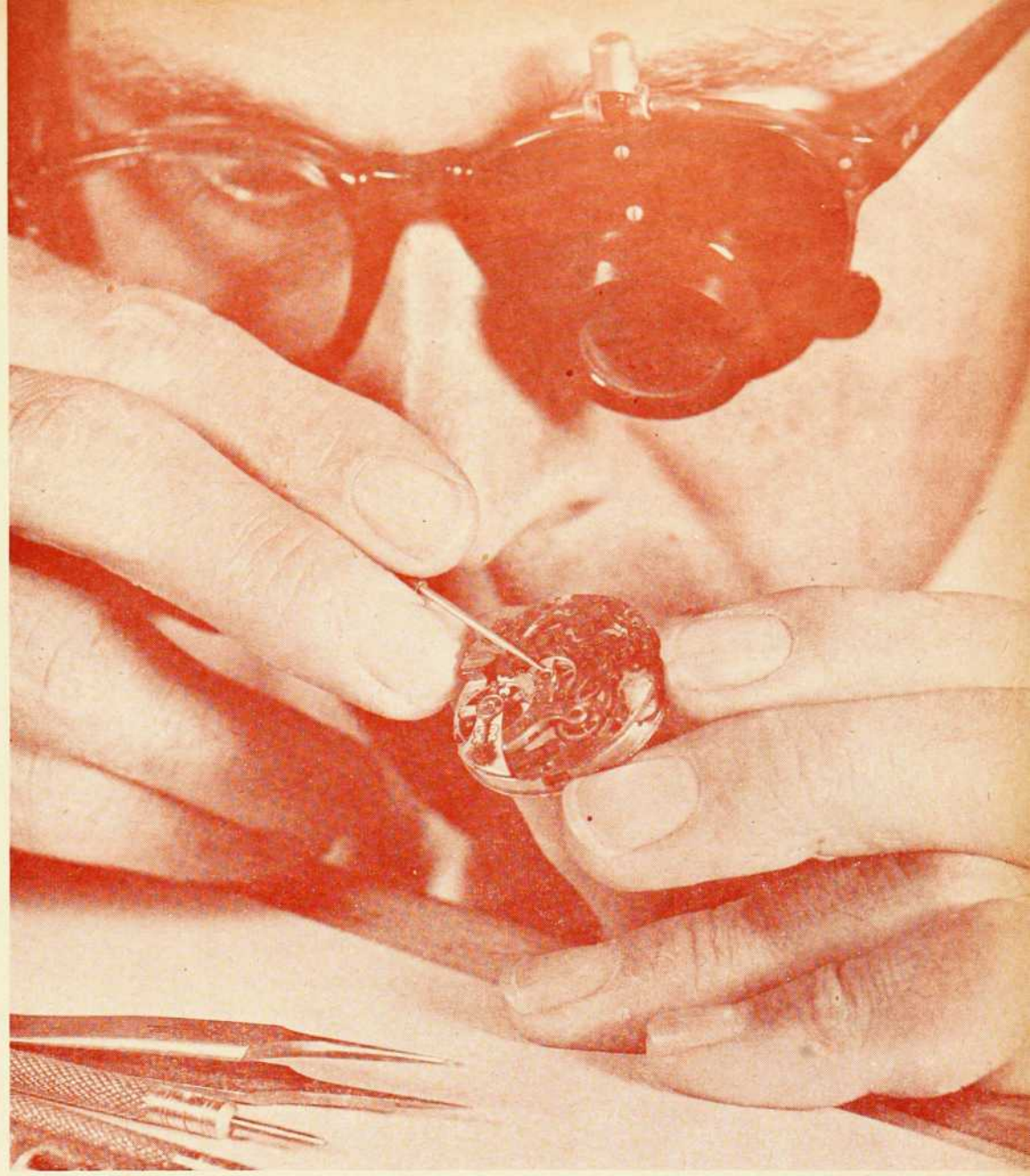
Bienne est une ville coquette qui a prospéré au coeur même de la Suisse horlogère. Comme la plupart des cités suisses, elle a la chance de vivre au bord d'un lac superbe.

Monsieur Lécureux est un artisan comme vous n'en avez probablement jamais rencontré. Il est réparateur de montres, mais pas un réparateur comme les autres. Dans sa profession, il fait figure d'As des As. M. Lécureux, qui a le goût de la difficulté, s'est spécialisé dans la restauration des montres et pendules anciennes ou de modèle exceptionnel. De tous les coins du monde on lui en envoie qu'il répare dans un atelier occupant cinq personnes. Et quand nous disons réparer, c'est une façon de parler ; car le plus souvent il s'agit de réfection complète.

Il y a quelques semaines, un antiquaire parisien lui envoya une pendule de 120 livres et trois fois centenaire. Plus de la moitié des pièces manquaient. Impossible de savoir seulement quel horloger en était le père. Cependant, l'antiquaire tenait absolument à ce qu'elle fonctionne et avec le même mouvement archaïque qu'au temps de sa glorieuse jeunesse. M. Lécureux releva le défi et refit pièce par pièce le travail de ce confrère qu'une dizaine de générations séparaient de lui.

« Comme la plupart des horlogers suisses », nous confie M. Lécureux, « j'ai le métier dans la peau. Mon père était horloger, mon grand-père était horloger et aussi mon arrière-grand-père. Au-delà je n'ai pas de certitude mais mes ancêtres étaient probablement des fermiers qui passaient les longues heures d'hiver à la maison à 'bricoler' des pendules. »

« J'ai appris mon métier en quatre ans au Technicum de Bienne, puis, au cours des dix années précédant la guerre, j'ai travaillé en manufacture et en atelier de réparation. De 1939 à 1940 . . . cinq ans en uniforme sur le qui-vive à la frontière germano-suisse. Revenu à la vie civile, je me suis installé à mon compte. »



Le "ressusciteur" de montres

Votre pendule a-t-elle 300 ans? Manque-t-il la moitié des pièces? C'est mon métier de la restaurer, dit M. Lécureux

M. Lécureux n'a pas besoin de nous dire que les affaires ont été prospères depuis 1945. On le devine à voir l'atelier ultra-moderne où il s'est installé dans le nouvel édifice d'une banque de Bienne. Naturellement, c'est de montres que nous parlons — et surtout de la réparation. M. Lécureux ne se fait pas de souci sur l'avenir de la profession de réparateur.

« Certes les modèles que l'on sort aujourd'hui sont plus magnifiques que jamais. On est arrivé à une protection très efficace contre l'immersion, les chocs, le magnétisme. Mais le client en vient, de plus en plus, à s'imaginer que parce qu'elle est étanche, anti-choc et anti-magnétique, sa montre est indestructible et, de moins en moins, à en prendre soin. »

M. Lécureux me montre à ce moment quelque chose qui ressemble vaguement à un petit tas de ferraille rouillée.

« Evidemment », me dit-il incidemment, « je ne parle même pas de personnes comme ce client qui m'envoie de Caracas, Venezuela, la ruine de ce qui fut un joli chronomètre suisse avec instructions de la réparer et de la retourner au plus tôt par courrier aérien. Le propriétaire négligent de cette montre l'a probablement laissée un mois sur la plage mais il exige de l'avoir en bon état sans délai. Il lui en coûterait assurément moins d'acheter un autre chronographe. Mais il prétend tenir à celui-ci aussi chèrement qu'à un vieil ami. Curieuse façon de traiter un ami, n'est-ce pas ? »

« Mais, pour en revenir au client moyen, il ne prend jamais assez soin de sa montre. Il semble oublier que dans le boîtier existe une incomparable dentelle de mécanique de précision. Or la plus belle des montres suisses n'est jamais 100% à l'abri des agents externes. »

[*Lire la suite page* 37]

En haut, à gauche : Réparateur lui-même, M. Lécureux vous dit comment éviter les réparations. — A droite : M. Lécureux, au fond, travaille avec cinq experts, dans son atelier ultra-moderne de Bienne, capitale de la Suisse horlogère. — Ci-contre : M. Aldo Lécureux vous conseille d'acheter votre montre chez un professionnel, bijoutier ou horloger car lui seul peut vous garantir que votre montre est mécaniquement dans le même état qu'au sortir de la manufacture suisse. *(Photos Les Fabricants Suisses d'Horlogerie).*

MADAME SE DOIT D'ÊTRE ÉLÉGANTE

No 3748 — Des noeuds de même tissu sont posés au corsage et au bas des manches de cette élégante robe d'après-midi. Grandeurs 12 à 42. Métrage requis pour taille 12 : 3⅝ v. en 35″, 3¼ v. en 39″, 3 v. en 44″. Prix 35¢

No 8442 — Les fronces du corsage ajoutent une note originale à cette robe toute simple. Grandeurs 12 à 42. Métrage requis pour taille 14 : 3⅞ v. en 44″, 2⅝ v. en 54″. Prix 50¢

No 8445 — Une encolure carrée à pinces seyantes enjolive cette robe d'après-midi à manches trois-quarts. Grandeurs 12 à 44. Métrage requis pour taille 16 : 4 v. en 35″, 3½ v. en 39″, 3¼ v. en 44″, 2½ v. en 54″. Prix 50¢

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante: Patrons du "Samedi", Dominion Patterns Ltd., 74 Yorkville Ave., Toronto 1, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Ave., New York City. U.S.A.

LE "RESSUSCITEUR" DE MONTRES

[*Suite de la page* 35]

« Prenez cette montre étanche, par exemple. Son hermétisme est quasi absolu. Et pourtant à l'intérieur il y a nécessairement de l'air, car on n'a jamais fait et on ne pourra peut-être jamais faire le vide complet à l'intérieur d'une montre. Et l'air dessèche lentement l'huile lubrifiante des pivots. Autre éventualité : il n'est pas besoin d'un choc très fort pour altérer l'hermétisme d'une montre. C'est encore un peu d'air qui entre, avec quelques grains de poussière et, surtout si le climat n'est pas sec, de l'humidité. Ceci suffit à vous montrer de quel entretien une montre doit être l'objet. »

« Or les gens sont ainsi faits que, pour leur automobile, ils admettent sans discuter la nécessité de changer l'huile tous les 1,000 milles et de reviser le moteur tous les 20,000 miles. Mais il ne leur vient pas à l'esprit que leur montre elle aussi a besoin d'huilage et de revision périodiquement. Aussi est-ce une pitié de voir ces belles montres suisses sur lesquelles des années de recherches ont été dépensées pour obtenir plus de longévité et qui, par simple négligence des clients, ne vivent que la moitié du temps qu'elles devraient faire. »

« Songez un instant que les pièces d'une montre tournent un million de fois par jour, que le balancier tourne aussi vite que les roues d'une locomotive à 60 milles à l'heure, qu'il le fait 24 heures par jour pendant des années. »

« Il ne faut donc pas grand-chose pour doubler la durée d'une montre : un simple coup d'oeil du bijoutier de confiance et quelques gouttelettes microscopiques d'huile environ deux fois par an. »

« Le malheur est précisément, déplore M. Lécureux, que le public semble perdre la notion de bijoutier qualifié. Non pas dans ce pays. Chaque Suisse est plus ou moins horloger dans l'âme et sait qu'il ne doit confier qu'à un spécialiste l'organisme délicat de sa montre, de même qu'il ne confierait ses yeux qu'à un oculiste. Mais à l'étranger on voit depuis quelques années des rangées de montres hétéroclites envahir les étalages les plus divers, celui du marchand de jouets comme celui du marchand de cigarettes. »

« Si j'étais client, il ne me viendrait pas à l'esprit d'acheter une montre à quelqu'un d'autre qu'un expert, — pas plus que je n'irai acheter une automobile chez un épicier. »

« On ne vend pas une montre comme on vend un paquet de clous. En horlogerie, le vendeur doit se doubler d'un conseiller de confiance. Et quel conseil peut bien vous donner le non-spécialiste, incapable de vérifier si un séjour trop prolongé de la montre en magasin n'a pas séché l'huile du mécanisme — ou de jeter un dernier coup d'oeil à l'ajustage du mouvement qu'une manipulation trop brutale en cours de transport a pu légèrement dérégler. »

« La montre fait alors deux fois moins d'usage sans que le client puisse incriminer un vice de fabrication. Il a seulement le droit de se reprocher de s'être adressé à la mauvaise porte pour l'achat de sa montre. En d'autres termes, le seul fait de s'adresser à un spécialiste lui aurait fait réaliser une économie de 50%. »

Décidément, la visite à Monsieur Aldo Lécureux n'aura pas été seulement amicale et intéressante. Elle m'aura été aussi profitable. Car, pour ne rien vous cacher, j'étais moi aussi, d'ailleurs plus par ignorance que par mauvaise volonté, de ces gens dont la négligence suscite le légitime courroux de M. Lécureux. Mais son conseil n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Et voilà, sans grand effort, quelques dizaines de dollars épargnés pour les années à venir.

LES TRENTE ANS DE LA RADIO

[*Suite de la page* 11]

enroulements cuivrés se mouvaient lentement sous l'action de manettes d'ébonite.

Dans la maison régnait le silence le plus absolu et la ménagère, résignée, regardait la vaisselle à moitié lavée qu'elle avait dû abandonner par ordre du mari attelé au radio. Soudain un sifflement aigu déchirait l'air. Les yeux de l'amateur brillaient d'un éclat plus vif : ses doigts tremblants tournaient les manettes de contrôle en tous sens et soudain un cri de triomphe : « J'ai pris la Nouvelle-Orléans ». C'était généralement la première parole prononcée depuis le souper.

Car il y eut des victimes de la T.S.F. que l'on a surnommées « Les veuves du radio ». C'est-à-dire les femmes infortunées qui virent des maris bien mangeant, bien soupant et bien parlant, se métamorphoser en des êtres taciturnes, songeurs, énervants. Parfois, l'amateur restait une semaine sans prononcer une seule parole. Il mangeait en silence salait son café, sucrait son potage, poivrait ses confitures et vinaigrait la crème à la glace. La femme se demandait quel désastre avait pu fondre, en quoi elle avait pu mécontenter si gravement un mari jadis tendre et affable. Puis un soir, le mari entrait radieux embrassait sa femme, parlait, jasait et finalement après le souper confiait à sa femme que son poste ne marchait pas parce qu'il avait raccordé le A au B — au lieu de raccorder le A (plus).

Il y avait aussi l'engeance des constructeurs. Un soir, la femme voyait entrer son mari ou son fils avec un sac rempli d'objets bizarres. Le constructeur s'emparait d'abord de la cuisine, couvrait la table et les chaises, remplissait les armoires d'objets qu'il ramenait plus nombreux chaque soir. La cuisine occupée il envahissait la salle à manger puis le salon et même la chambre à coucher.

Naturellement il se produisit une réaction de la ménagère outragée. Le mari fut condamné à la cave et au hangar, trop heureux quand on lui allouait une chambre privée où régnait d'ailleurs un beau désordre.

C'était les beaux jours — ou les mauvais jours... Cette époque a disparu depuis 1930. Les amateurs désabusés par des expériences toujours infructueuses, ont fini par s'acheter un bel appareil manufacturé que l'on change chaque année, comme l'automobile.

A cette époque de frénésie amateuresque, les prix étaient fabuleux : $12.00 pour une lampe de très faible voltage, $9.00 pour une bobine mal faite, et le tout à l'avenant.

Et dire qu'aujourd'hui, l'on devient mécontent par le seul fait d'entendre quelques statiques.

VOUS AUSSI, sans aucun doute, vous avez quelque rêve, quelque projet spécial—dont la réalisation semble chaque jour plus difficile et plus lointaine.

Nous savons tous, hélas! que l'élasticité d'un budget a ses limites. Aujourd'hui, plus que jamais, le secret est d'avoir un but bien défini et d'épargner afin de l'atteindre au plus tôt.
Voici, à ce sujet, deux sages conseils:

D'ABORD, choisissez ce que vous désirez le plus ardemment, calculez-en le prix, ouvrez à la Banque Royale du Canada un compte d'épargne spécialement destiné à cette fin . . . puis, économisez.

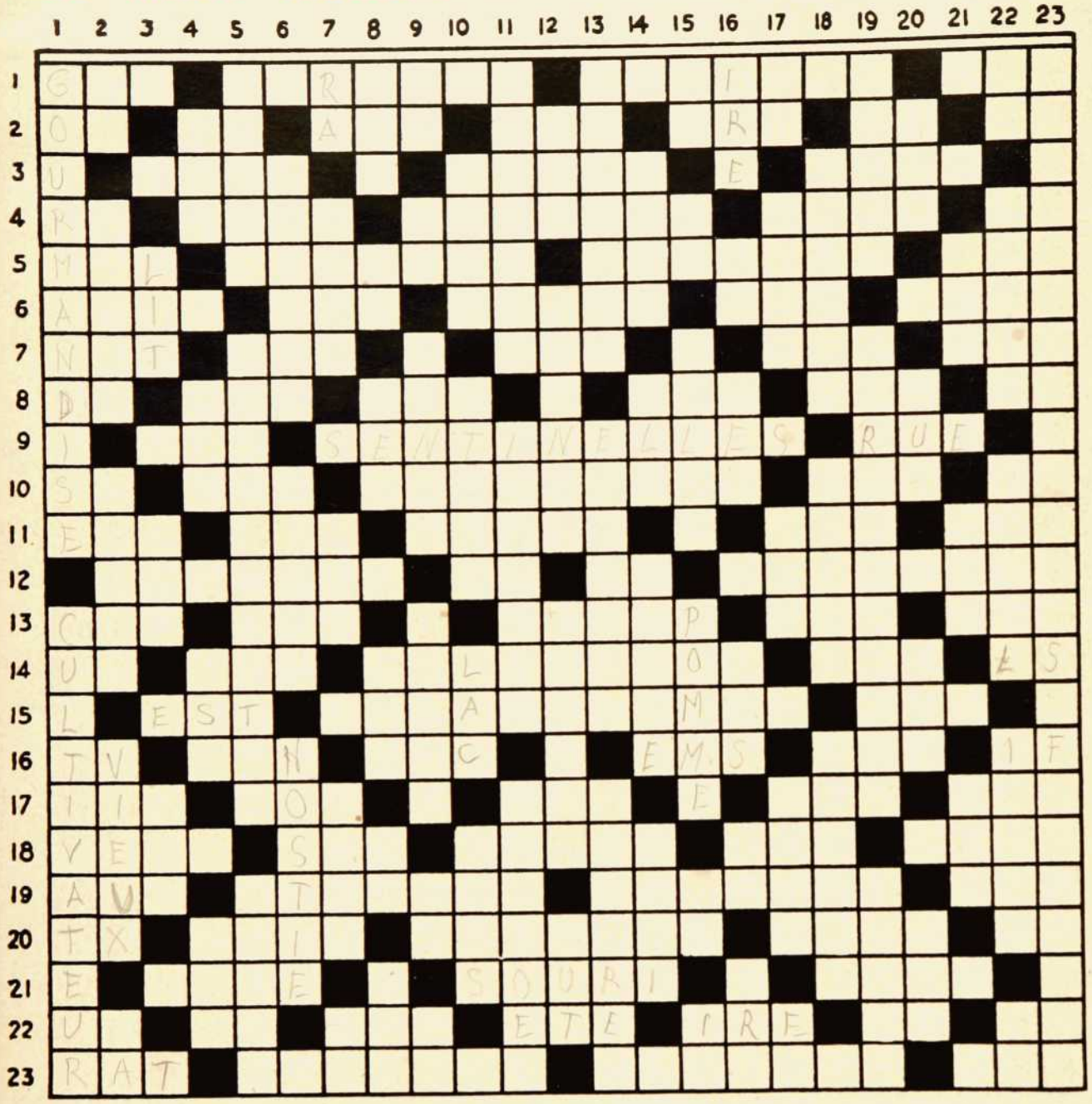
ENSUITE, servez-vous du "Budget Simplifié" de la Banque Royale, qui enseigne à éviter les dépenses inutiles. Ce carnet budgétaire ne vous dit pas comment vous devez disposer de vos propres fonds, mais il vous aidera à établir un
BUDGET SELON VOS GOÛTS ET VOS REVENUS.
Vous en trouverez un exemplaire (gratuit) à notre plus proche succursale.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Une banque vraiment royale

Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1047



HORIZONTALEMENT

1—Gelée des eaux — Charrette légère pour porter les bagages. — Dur comme du cuir, en parlant des viandes. — Arbrisseau de la Chine.

2—Pronom indéfini. — Dans la gamme. — Mot arabe qui signifie *source*. — Roue à gorge. — Fleuve de France. — Ici. — Carte à jouer.

3—Chacune des deux extrémités de l'axe terrestre. — Chaînes d'îles rocheuses du Pacifique. — Genre de poissons acanthoptères.

4—Nom du soleil chez les Egyptiens. — Cette chose-là. — Poulet. — Nom grec du dieu de l'Amour. — Dans la gamme.

5—Massue de gymnastique. — Figures burlesques. — Secousses imprimées au sol par un effort interne. — Ouvrage de maçonnerie.

6—Emirat de l'Arabie. — Figure héraldique en forme de T. — Progrès. — Planche de bois. — Intervalle compris entre deux des 32 aires de vent de la boussole.

7—Sans surcharge. — Possessif. — Aventurier né à Tonnerre. — Masse de pierre très dure. — Nouveau.

8—Petit cube. — Métal d'un gris bleuâtre. — Mesure algérienne. — Démonstratif. — Homme avare. — Petit ruisseau.

9—Marmite de cuisine. — Soldats de faction. — Chemin de ville.

10—Pronom. — Bison d'Europe. — Savetier ambulant. — Petit poème lyrique. — Lui.

11—Point cardinal. — Femme de Saturne. — Enchâssement des pierres fines. — Triage. — Poème destiné à être mis en musique.

12—Qui ne sont pas souillés. — Pronom. — Moi. — Nom vulgaire de la clavaire.

13—Mois. — Ancienne forme de *oui*. — Air libre. — Condiment. — Liquide insipide.

14—Métal. — Eux. — Qui dessinent les formes. — Romancier suisse, né à Nyon. — Initiales du magazine que vous avez en mains.

15—Adverbe de lieu. — Qui se comporte comme un parasite. — Artiste dramatique français qui se distingua dans les grands rôles comiques.

16—A lui. — Ville de Belgique. — Espèce de poche. — Rivière d'Allemagne. — Plus mal. — Support à lampions.

17—Argile. — Agent qui parut habillé en femme à la Cour de la Tsarine. — Fraîchement salé. — Femme bavarde. — Salé et séché à la fumée.

18—Agate fine. — Fer pointu de la charrue. — Peintre français né à Oullins. — Type représentatif des Etats-Unis. — Qui a beaucoup de fanes.

19—Créés. — De peu de largeur. — Réunir plusieurs choses sur sa personne. — Trois, en chiffres romains.

20—Négation. — Poignard des Malais. — Genre de mammifères rongeurs du nord de l'Europe. — Prince troyen. — Conjonction.

21—Genre de graminées. — Rit à demi. — Gamin.

22—Usages. — Fille d'Inachos. — Unité monétaire roumaine. — Saison. — Colère. — Symbole chimique du sodium. — Equerre.

23— Rongeur. — Entrelacer. — Absence de bruit. — Pic des Pyrénées.

VERTICALEMENT

1—Vice de celui qui mange avec excès. — Qui fait la récolte des grains.

2—Dans. — Facile. — Levier à l'usage de la grosse artillerie. — Plus âgée qu'une autre. — A lui.

3—Meuble de repos. — Espèce de jeu d'ombre. — Rivière de France.

4—Voile triangulaire. — Ancien nom du hêtre. — Ville du Pérou. — Eclat de voix.

5—Farine alimentaire. — Dignitaire des Eglises orthodoxes. — Saillie laissée à une pièce de fer.

6—Genre d'insectes qui vivent dans les bois vermoulus. — Pris de passion. — Pain sans levain que le prêtre consacre à la messe.

7—Coup de baguette. — Nom scientifique du genre canard. — Condiment. — Point cardinal. — Chemin de halage.

8—Habitude ridicule. — Toi. — Aride. — Evénement fortuit. — Préfixe. — Article simple.

9—Pronom indéfini. — De l'alphabet grec. — Cotonnade de provenance indienne. — Qui concerne les moeurs. — Lui. — Usages.

10—Ville d'Algérie, département de Constantine. — Foyers. — Etendue d'eau douce. — Enlever.

11—Faisceau de plusieurs choses liées ensemble. — Invraisemblables. — Qui précède les autres.

12—Ville d'Autriche. — Pièce de poésie. — Futiles. — Parole vide de sens.

13—Chariot couvert pour transporter les vivres. — Principe constitutif d'un objet. — Etat d'une personne qui a perdu la vue (pl.).

14—Refuser de croire. — Instrument pour accorder les pianos. — Graffrai. — En forme de croissant.

15—De l'alphabet grec. — Négation. — Couverte de poils. — Coloris du visage. — Consonnes de *mage*. — Lui.

16—Colère. — A lui. — Trois fois. — Consonnes de *senior*. — Connu. — Petite prairie.

17—Préfixe d'abstraction. — Titre des descendants de Mahomet. — Qui sont à toi. — Partie plate d'un aviron. — Dans.

18—Objet précieux. — Embellir. — Genre de solanacées.

19—Répétitions distinctes des sons. — Partie de l'anatomie qui traite du coeur. — La plus belle.

20—Une des Cyclades. — Assassiné. — Revers. — De l'alphabet grec.

21—Homme politique français, né à Lumigny. — Ravi. — Nom vulgaire d'un singe américain.

22—Interjection. — Exhaler des vapeurs. — Qui possède la suprême perfection. — Pays de l'ancienne Asie Mineure. — Règle double.

23—Pierre précieuse qui a beaucoup d'éclat. — Qui a la jouissance d'un bien qui appartient à un autre.

Solution du problème No 1046

MIGNON DE LA BUTTE

[*Suite de la page 32*]

Quant à son ami Nicolas Taupin de la Taupinière, le vendeur de l'*Intran*, dans un sentiment de discrétion qui lui faisait le plus grand honneur, s'était abstenu de lui rendre visite, mais tenant essentiellement, comme il le disait, à ne point passer pour un mufle, il lui avait envoyé une petite lettre dans laquelle il lui annonçait l'heureuse tournure qu'avaient prise ses affaires en même temps qu'il lui donnait sa nouvelle adresse.

Nicolas n'avait pas répondu.

— Après tout, tant pis, s'était dit Filoche... j'en serai quitte pour lui envoyer ma carte au jour de l'An... et ça fera la rue !

Or, quelle n'avait pas été sa surprise, en recevant un matin une lettre ainsi conçue :

« *Mon cher ami,*

« *Venez donc dîner avec moi chez Maxime, ce soir, après votre travail... J'ai à vous causer très sérieusement d'une affaire qui ne manquera pas de vous intéresser.*

« *Je compte absolument sur vous. Je vous attendrai entre huit heures et huit heures et demie...*

« *Bien cordialement vôtre,*

« Taupin. »

— Ça me fait plaisir, s'exclama le jeune camelot. Au moins, celui-là, ce n'est pas un lâcheur.. Je serai content de le revoir et de causer un peu avec lui... Mais, par exemple, j'ai hâte de savoir ce que c'est que cette affaire urgente qu'il veut me proposer.

« Ça ne doit pas être mal du tout... Avec un type comme ça... faut s'attendre à tout...

Le soir, sa vente finie, Filoche, tout pimpant, se présentait à huit heures dix au restaurant indiqué.

Nicolas venait d'y arriver... Tout de suite, il tendait la main au vendeur de l'*Intran* qui la serra avec effusion.

— Bravo... Vous êtes exact !... à la bonne heure !... Toujours content ?

— Toujours content !

— Et de l'appétit ?

— Oh ! monsieur Nicolas, ça ne se demande pas.

— Avant tout, déclara Taupin, nous allons prendre un cocktail. Rien de pareil pour vous mettre en train.

— Un cocktail ? répétait Filoche... Qu'est-ce que c'est que c'te bête-là ?

— Tu vas voir, tutoya le fils de l'amiral.

Le jeune viveur fit un signe cabalistique à un garçon, qui revint, quelques instants après, avec deux boissons américaines munies chacune de plusieurs chalumeaux de paille.

— Alors, blagua Filoche... faut souffler là-dedans, comme pour faire des bulles de savon !

— Non.. il faut pomper !

— Pompons !...

Après avoir avalé quelques gorgées, le jeune camelot déclara :

— C'est bon, mais c'est brutal... Je comprends maintenant... Quand on a une demi-douzaine de ces grogs-là dans le bide que l'on casse les réverbères en criant : « Vive la sociale ! »

A cette boutade, Nicolas faillit avaler de travers. Puis éclatant d'un rire joyeux et sonore :

— T'es un rigolo, toi, dit-il, ça me va... ça me va même tout à fait.. Tous mes copains sont à l'eau d'Evian ou de Vittel, ils ne mangent que des légumes et sont tristes comme une douzaine de bonnets de nuit.

« Au moins, toi, à la bonne heure !... tu as le mot pour rire...

« Tu ferais peut-être bien le comique dans un théâtre.

— Le théâtre, très peu, m'sieu Nicolas, on est trop renfermé... toute la journée, toute la nuit... Je pourrais pas m'y faire... Moi, j'ai besoin de soleil, de grand air, de liberté.

— Moi aussi... je ne suis jamais si content que quand je suis en auto, sur les routes, au volant, et que je fais du soixante-dix à l'heure.

— Vous ne cassez pas de réverbères ?

— J'ouvre l'oeil... quand je suis en route... Pas de cocktail... rien que le soir, à l'étape, quand je suis rendu, et encore, très peu.

— Et vous, mariolle ! (malin).

— Jamais il ne m'est rien arrivé !

« Si tu savais comme c'est agréable de filer à toute vitesse, sur des routes bien droites, tandis que le moteur ronfle...

— Comme vous, au poste...

— Et qu'on entend son coeur battre sous le capot. Toi qui aimes le grand air, tu serais servi.

« Ça t'amuserait de venir avec moi ?..

— Je vous écoute, m'sieu Nicolas !

— Eh bien, si tu veux, je t'embauche !

— Moi, m'sieu Nicolas !

— Puisque tu m'as dit que tu avais travaillé dans un garage, tu dois bien savoir changer un pneu, gonfler une chambre à air, et faire au besoin quelques réparations en cours de route...

— Ça m'sieu Nicolas, je ne pourrais pas vous le garantir...

— Dégourdi comme tu l'es, je suis sûr qu'au bout de très peu de temps, tu en sauras aussi long que celui que je viens de mettre à la porte.

« Et puis, avec toi, je suis tranquille... Tu ne me barbotteras pas mon essence pour aller boire.

— Sous ce rapport-là, m'sieu Nicolas, je peux vous affirmer que vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi...

— Ça te va-t-il en principe ?

— En gros et en détail.

— Comme conditions, nourri, logé, chauffé, blanchi, habillé et cent balles par mois, c'est assez !

— C'est de trop !

— Dès demain matin, je t'enverrai chez le fabricant d'autos qui m'a fourni la mienne... Il te mettra au courant... et j'espère qu'avant quinze jours nous filerons tous les deux sur les routes.

« Es-tu content ? Acceptes-tu ?

— De tout mon coeur !

Mais tout à coup, la pensée du petit chanteur, de son cher malade, traversa l'esprit du camelot.

Et immédiatement, un mot tomba de ses lèvres, exprimant une certaine hésitation.

— Il y a un seulement, m'sieu Nicolas...

— Un seulement ?

— Mon copain... vous savez bien, le petit Montmartrois pour lequel j'avais une commission à faire.

— Ah ! oui, Jean-de-la-Rue... Eh bien ?

— Ça m'ennuie de le laisser comme ça... surtout si on va loin... Il a l'habitude de me voir presque tous les jours.

— Il n'est pas tout seul... Tu m'as dit toi-même qu'il était bien soigné et qu'il n'avait besoin de rien.

— Certes, m'sieu Nicolas, M. Roché et sa dame sont les meilleures gens du monde. Avec eux on est tranquille...

— Alors, je ne vois pas pourquoi tu te ferais autant de mauvais sang.

— Je vais vous le dire, m'sieu Nicolas. J'ai promis au gosse de ne pas le lâcher, et je ne voudrais pas qu'il pût croire un seul instant que même pour

DEMANDEZ LE FILS FAVORI DE L'ÉCOSSE

WHISKY ÉCOSSAIS

JOHNNIE WALKER

BORN 1820—
STILL GOING
STRONG

Un Vrai Bon Scotch

Distillé, Mélangé et Embouteillé en Écosse

JOHN WALKER & SONS LTD., DISTILLATEURS DE WHISKY ÉCOSSAIS
KILMARNOCK, ÉCOSSE

5-51F

me faire une situation je l'ai plaqué comme un paquet de linge sale.

— Tu n'as pas besoin d'avoir peur, il ne croira jamais cela.

— Pourquoi ?

— Parce que... Pour le moment... permets-moi de ne pas t'en dire davantage.

Et, frappant sur la table, il appela :

— Garçon ! Garçon !

Comme l'employé s'empressait, il ajouta :

— Deux couverts et la carte.

Après avoir commandé un menu des plus choisis, Taupin fils, qui semblait enchanté de lui, et heureux de vivre, demanda à Filoche :

— Où couches-tu ce soir ?

— A mon hôtel, rue de la Lune...

— Eh bien, dès demain tu pourras donner congé, car, à partir de ce moment, je te considère comme faisant partie de ma maison civile et militaire.

« Tu prendras donc possession aussitôt de la chambre qui était réservée à ton prédécesseur.

« Je n'ai pas besoin de te dire que tes appointements courent à partir d'aujourd'hui.

« Voici cinquante francs en acompte pour te permettre d'acheter les bibelots dont tu peux avoir besoin...

— Mais, m'sieu Nicolas, vous ne me devez encore rien.

— Là, mon vieux, tu n'es plus rigolo !

Et mettant de force le billet dans la poche de son nouvel employé le fils du ministre ajouta :

— Tu oublies que je suis ton patron... et que tu n'as pas d'observations à me faire, sauf quand je te demande ton avis !

« Bon, maintenant que tu m'as obéi, sache que nous ne sommes plus que deux camarades qui allons faire honneur au menu qu'on va nous servir...

— Et Jean-de-la-Rue ? interrogeait Filoche.

— Sache encore une chose... répliqua Taupin fils... c'est que les amis de mes amis sont mes amis, et que tu ne tarderas pas à t'en apercevoir.

Sur cette parole rassurante, le Robinson du parc Monceau trempa sa cuiller dans le potage bisque qu'on venait de lui apporter... et, pendant tout le repas, il écouta Nicolas lui raconter, avec une verve intarissable, tous ses projets de randonnée en auto à travers la France.

Vers neuf heures et demie, l'ex-manifestant qui, tout en ayant bien bu et mangé, conservait néanmoins sa lucidité, solda l'addition qui s'élevait à 40 fr. 75.

— Mince alors !... se dit Filoche en regardant du coin de l'oeil la note que le garçon avait apportée sur une assiette.

« Avec le poursoif, ça fait plus de vingt-trois balles par tête.

« Je sais bien que la boubouille (cuisine) est bonne ; mais s'ils comptent sur moi comme pensionnaire, ils peuvent rien se fouiller.

L'addition réglée, Nicolas se leva et gagna la rue avec son compagnon. Hélant un taxi-auto qui passait à vide, il demanda à Filoche :

— C'est à Montmartre qu'il demeure, le peintre où loge ton ami ?

— Oui, m'sieu Nicolas.

— Eh bien, donne l'adresse au wattman.

— Alors, on va voir Jean-de-la-Rue.

— Parfaitement, on va voir Jean-de-la-Rue.

— Oh ! m'sieu Nicolas... vous êtes... vous êtes vraiment un chic type.

— En route.

— Rue Lepic, à côté du Réservoir, lança le camelot en allant rejoindre le fils du ministre déjà installé dans la voiture.

Il était près de dix heures lorsque l'auto stoppa devant la « Villa des Poules ».

Leste, joyeux, pimpant, l'ex-vendeur de l'*Intran* sauta le premier à terre...

— C'est là, dit-il à son nouveau patron.

— Attendez-nous, fit celui-ci au conducteur.

Et il se préparait à rejoindre Filoche qui avait ouvert la grille et s'engageait dans le jardinet, lorsqu'une voix sonore retentit :

— C'est toi, Jean ? Tu peux te vanter que tu nous en as fichu une frousse.

Et la silhouette de Mme Durenaud apparut sur le seuil de la maison, vaguement éclairée par la lueur d'une lampe à pétrole que la femme du peintre tenait à la main.

— C'est pas Jean ! répliquait le Robinson du parc Monceau... c'est moi, Filoche...

— Vous !

— Oui, moi et mon nouveau patron, m'sieu Nicolas Taupin de la Taupinière, qui a voulu venir voir Jean.

— Eh bien, notre Jean n'est pas là... déclarait Joséphine, qui semblait plus qu'inquiète... affolée.

— Comment, il n'est pas là ! répliqua Filoche, stupéfait.

— Je l'avais laissé dans son lit... Nous étions tous contents, mon mari avait reçu tantôt la visite d'un Américain, qui lui achète ses tableaux le prix qu'il veut et l'embauche pour travailler chez lui.

« Tout le monde était dans la joie... Même que La Pivoine avait rapporté un perdreau pour le petit et des fleurs pour moi.

« Vers sept heures, je suis sortie pour aller acheter du pain... et, quand je suis revenue, Jean avait disparu.

« Vous pensez si notre sang n'a fait qu'un tour...

« Alors, nous avons cherché partout... sur la Butte... dans tous les coins... La Pivoine y est encore... Je suis venue voir s'il ne serait pas rentré pendant notre absence et toujours rien.. Je me demande où Jean a pu passer.

« Ce pauvre petit !

Et s'adressant à Nicolas qui l'avait écoutée avec la plus grande attention, Mme Durenaud ajouta :

— Je vous demande pardon, monsieur, si je vous reçois aussi mal. Mais nous aimons le petit comme si c'était notre enfant, et nous ne nous consolerons pas s'il lui arrivait malheur.

— Vous êtes tout excusés, madame, répliqua le fils du ministre.

— Pourvu qu'on le retrouve, sanglota la femme du peintre.

Alors, Filoche, qui n'avait rien dit, s'écria tout à coup :

— Nous allons le chercher... et tout de suite... n'est-ce pas m'sieu Nicolas ?

— Certainement, accéda Taupin.

Et le Robinson du parc Monceau se souvenant des menaces que son frère avaient proférées devant lui, ainsi que des confidences que lui avaient faites Jean-de-la-Rue, se prit à grommeler entre ses dents :

— Sûr qu'il y a du Charlot là-dessous !...

XXXII

La lettre mystérieuse

La mère Gibelotte était dans la cuisine en train de faire cuire un vague ragoût pour les rares et faméliques pensionnaires qui venaient prendre leur repas dans son établissement, lorsque Charlot l'Arrangeur, pâle, le visage inquiet, l'oeil troublé, surgit tout à coup près d'elle.

— C'est toi, mon garçon !... fit la mère.

— Oui, c'est moi, répliqua le bandit d'une voix sombre.

— Qué qu't'as donc ? T'as l'air tout chose. T'es pas malade ?

— Malade... fit le robuste gaillard en haussant les épaules.

— Tu t'es pas encore battu ?

— Je n'y pense guère à me battre.

— Alors ? qu'est-ce qu'y a ?

Charlot se laissant tomber sur une chaise soupira :

— Il y a que ça ne marche pas à la « Villa des Poules ».

— Comment, ça ne marche pas à la « Villa des Poules » ! s'écria la vieille en abandonnant son fricot pour venir se camper devant son fils, les mains dans les poches de son tablier crasseux... le buste penché en avant...

— Sûr, reprit l'apache, qu'il doit se manigancer quelque chose de pas ordinaire.

— Tu crois ?

— Tu sais si j'ai l'oeil.. Eh ! bien, non seulement Victor rapplique tous les jours voir le môme, mais aujourd'hui, devine qui c'est qui est venu lui rendre visite ?... Oui, devine un peu...

— Je ne suis pas tireuse de cartes.

— Le marquis de Montferrat !

— Le marquis de Montferrat ? T'es louf !

— Je l'ai bien reconnu. C'est pas un autre. C'est lui-même, il est resté enfermé avec La Pivoine pendant près d'une heure...

Quand il a été trotté, La Pivoine est parti à son tour... Je me disais : il va chez Frédé... Mais pas du tout. Il a descendu la rue Lepic. Je l'ai refilé... Il a pris l'autobus... moi aussi. Il s'est arrêté sur les grands boulevards, est entré au Crédit Lyonnais, et là, en échange d'un bout de papier, on lui a collé toute une liasse de billets bleus.

— Tiens ! Tiens ! scanda la mère Gibelotte dont les yeux, aux mots de «billets bleus», s'étaient allumés de convoitise.

Et baissant la voix, elle ajouta :

— Dis donc, fiston, il y aurait peut-être un coup à faire ?

— Un coup à faire, reprit Charlot.

— Ça doit pas être bien sorcier, d'entrer à la « Villa des Poules »... Sûr que ces typards-là n'ont pas de coffre-fort pour y mettre leur pognon.

— Je te croyais plus roublarde que ça, la mère, ricana le bandit... J'ai mieux à faire que d'aller barbotter les biffetons à La Pivoine.

Et de plus en plus songeur, Charlot reprit :

— Je me demande ce que le marquis de Montferrat a bien pu aller faire chez les Roché...

— Moi, je vais te l'expliquer... déclara la vieille.

« Nous lui avons dit, il y a quelque temps, que sa gosse avait le béguin pour Jean-de-la-Rue. Ça n'a pas dû le flatter, cet homme. Alors, il est allé chez La Pivoine, il lui a refilé la forte somme pour qu'il se mette en travers et qu'il empêche le Jean en question d'aller rôder autour de la môme.

« C'est clair !

— En effet, affirma l'Arrangeur, c'est clair comme la sauce que tu es en train de tourner dans ta casserole.

« Mais n'empêche pas que tant que Jean-de-la-Rue ne sera pas « buté » (tué), je ne serai pas à mon aise pour risquer le gros paquet... Et, comme dit Patte-Folle, plus vite il sera expédié, plus vite on sera tranquille.

— Tu y tiens donc tant que ça, à c'tte affaire ?

— Je n'ai plus que cela dans la caboche.

— Moi, je trouve que tu vois trop grand.

— Tu peux me raconter tout ce que tu voudras, c'est inutile.

« Je me suis mis dans la tête que je jouerais le partie... je la jouerai... et je la gagnerai, parce que moi quand j'ai quelque chose dans le ciboulot, je ne l'ai pas dans les paturons (pieds).

Puis, comme une odeur de roussi se répandait dans la pièce, Charlot fit d'un air de mauvaise humeur :

— Ta boubouille sent le brûlé, la mère.

La Gibelotte retourna à son fourneau, tout en grommelant des paroles inintelligibles.

Son fils demeura un instant silencieux. Il réfléchissait.

Puis tout à coup se levant, il dit :

— Donne-moi une plume, de l'encre et du papier.

— Voilà mon gars, fit la gargotière, en allant chercher dans le comptoir un petit buvard tout déchiré et tout maculé qui se trouvait sur une étagère.

Puis elle prit dans le tiroir de la caisse une bouteille d'encre et le reste, et disposant le tout sur une table de la salle, elle revint à la caisse et annonça à son fils :

— Ça y est. J'ai mis ce qu'il faut dans le fond, près du poêle.

L'Arrangeur se leva et s'en fut s'asseoir à l'endroit indiqué par sa mère.

Il réfléchit encore pendant quelques minutes, ouvrit le buvard, en retira une feuille de papier quadrillé, une enveloppe jaune... se gratta l'oreille, prit le bout de porte-plume et commença à tracer quelques lignes en reversant son écriture et en la transformant de son mieux.

La mère Gibelotte, debout dans l'encadrement de la porte qui faisait communiquer la cuisine et la salle, le regardait songeuse, inquiète.

Bientôt elle demanda :

— A qui donc c'est que t'écris comme ça ?

Charlot ne répondit même pas. Il continua de rédiger sa mystérieuse missive... la relut plusieurs fois, la plaça dans l'enveloppe, traça l'adresse, puis il glissa la lettre dans la poche de sa veste, se leva... et, sans même dire au revoir à sa mère, il quitta la gargotte en fermant brusquement la porte.

— Il me fait peur, ce gars-là... trembla soudain la mégère.

« Je me demande comment tout cela finira. Car y a pas à dire : ou il ira très haut, ou il y laissera sa tête.

Charlot, après avoir quitté le restaurant maternel, longea la place Traînée qui dessert une agglomération de vieilles maisons, ou plutôt de masures sordides, lépreuses, et n'attendant plus que la pioche du démolisseur.

La nuit était venue... Une nuit d'hiver froide et sinistre... à peine éclairée par les vagues lueurs qui s'échappaient des petites fenêtres aux vitres sales et enfumées...

Charlot, sans hésiter, s'enfila dans une sorte d'escalier aux pierres usées, à la rampe de fer rouillée, branlante, qui s'appuyait à une bicoque de deux étages et qui semblait abandonnée.

Il s'arrêta au premier palier et frappa par deux fois à une porte aux planches disjointes et dont la peinture avait été depuis longtemps lavée par les pluies et le vent.

La porte grinça sur ses gonds... s'entrebâillant. Une tête étroite, au front bombé, immense, aux yeux à fleur de paupière, à la tignasse grise épaisse, emmêlée, émergea soudain, tandis qu'une voix de crécelle lançait :

— C'est toi, Charlot ?

— Oui, Patte-Folle.

L'ouverture se fit un peu plus large. La tête bizarre disparut.

Charlot entra... La porte se referma derrière lui...

Le fils de la gargotière se trouvait dans un véritable taudis... meublé d'une caisse dans laquelle gisait un matelas éventré, d'une chaise dépaillée, d'un escabeau de bois et d'une vieille commode, dont un tiroir manquait, et dont presque toutes les poignées étaient absentes.

Une vieille lanterne d'écurie aux vitres brisées, et où se consumait péniblement un misérable bout de bougie, éclairait vaguement la pièce, qui servait de repaire à l'horrible individu que

Charlot avait appelé Patte-Folle.

Patte-Folle était l'un des mystères de Montmartre.

D'où venait-il ? Personne n'eût pu le dire.

Son âge ? Il eût été impossible de le préciser.

Il y avait cinq ans environ, on l'avait vu arriver, un jour, place du Tertre, traînant derrière lui trois malheureux « clebs » d'espèces différentes : un basset, un fox et un boule.

Il était entré chez la mère Gibelotte... s'était fait servir à manger, se donnant pour un marchand de chiens qui venait s'établir dans le quartier.

Tout en déjeunant, il raconta à la gargotière qu'il cherchait un logement sur la Butte, avec un chenil pour loger ses pensionnaires.

La mère de Charlot, flairant un client, lui enseigna l'impasse Traînée où, disait-elle, il était sûr de trouver ce qu'il lui faudrait pour pas cher.

Alors, boitant de la jambe gauche dont l'articulation semblait à tout jamais ankylosée, le gnome, véritable Quasimodo échappé des tours de Notre-Dame, se dirigea vers l'endroit indiqué : et, après de longs pourparlers finit par s'entendre avec un des propriétaires de l'impasse qui, moyennant un loyer annuel de cent vingt francs lui céda, dans le bouge que nous venons de décrire, un taudis pour ses chiens au rez-de-chaussée et un galetas au premier pour lui-même.. combinaison qui lui permit de se débarrasser d'un local dont personne n'avait voulu jusqu'alors.

Patte-Folle continua à être le client de la mère Gibelotte.. Son commerce de chiens volés dans la périphérie, et qu'il s'en allait revendre un bon prix aux terrasses des cafés sur les grands boulevards, devait lui rapporter pas mal d'argent, mais, en dehors de ses repas, on ne le voyait jamais sortir un sou de sa poche, et dans le quartier, on se demandait où pouvait bien passer tout ce qu'il gagnait.

Le voleur de chiens s'était vite pris de sympathie pour Charlot.

Tous deux s'étaient compris !

Patte-Folle avait flairé dans l'Arrangeur un gars solide, vigoureux, sans scrupules et qui pouvait réussir les coups qu'il était apte à indiquer.

L'Arrangeur avait reconnu dans le gnome une intelligence dont les conseils pouvaient lui être utiles.

XXXIII

Patte-Folle

PATTE-FOLLE était le cerveau, Charlot était le bras.

C'était Patte-Folle, en effet, qui avait achevé de perfectionner les principes criminels que la mère Gibelotte avait inculqués à son aîné.

C'était lui qui en avait fait, non seulement un voleur adroit, mais encore un criminel audacieux.

Sans cesse à l'affût, furetant, espionnant, il avait un beau jour aperçu à travers la fenêtre qui donnait sur son jardin le père Poirier s'approcher de sa vieille commode en noyer, ouvrir le tiroir, en retirer un coffret de fer, l'ouvrir, compulser des papiers, puis le refermer, le reporter dans le meuble et le cacher avec soin sous un tas de linge.

Convaincu que le vieux chiffonnier avait un important magot, Patte-Folle avait fait part de sa découverte à Charlot et l'avait invité à assassiner le malheureux pendant qu'il ferait le guet aux alentours de la cabane.

Lorsqu'en sa présence, l'Arrangeur avait ouvert le coffret du vieux, le marchand de chiens, loin d'éprouver une déconvenue avait tout de suite deviné le parti que l'on pouvait tirer d'une pareille aubaine et c'était encore lui, toujours lui, qui avait suggéré au fils de la gargotière l'idée de se substituer à Jean-de-la-Rue et de se présenter à l'heure et au lieu fixés, devant le mystérieux et riche inconnu qui se disait son père.

Il est inutile d'ajouter que, dans ces diverses opérations, Patte-Folle avait toujours posé le principe de la part à deux auquel d'ailleurs son complice, qui avait besoin de lui, n'avait jamais songé à se soustraire.

Depuis ce moment, les deux associés avaient eu de nombreux et secrets conciliabules qu'ils avaient occupés à développer le plan de ce qu'ils appelaient la « grande affaire » et à en arrêter les plus petits détails.

Grâce à l'intelligence de l'infirme, tout avait été prévu, combiné. La légende était prête, vraisemblable, tenant debout, et l'on n'attendait plus que le 1er mai pour agir.

Toutefois, Patte-Folle était de l'avis de Charlot au sujet du petit chanteur de la Butte.

C'était le gêneur, dont il fallait se débarrasser à tout prix. Aussi, lorsque l'Arrangeur lui eut raconté ce qu'il venait d'observer au cours de l'après-midi à la « Villa des Poules » et lui eut fait part de son intention d'en finir ce soir même avec celui qu'il considérait comme son plus redoutable adversaire, Patte-Folle s'écria, de sa voix qui grinçait comme une crécelle :

— Tu as raison. Je crois que le moment est arrivé d'envoyer l'enfant trouvé rejoindre son père adoptif.

« Seulement, je serais curieux de savoir comment tu vas t'y prendre.

— Tu vois cette lettre... fit Charlot.

— Je vois l'enveloppe, mais je ne sais pas ce qu'il y a dedans.. répliqua le gnome.

Alors, sortant le papier de l'enveloppe, le fils de la gargotière le déplia et le tendit au boiteux qui, s'approchant de la lanterne, lut avec une attention satisfaite les lignes mystérieuses, précédemment tracées par l'Arrangeur.

Quand il eut terminé, Patte-Folle, hochant la tête en signe d'approbation, fit en repassant le papier à son complice, non sans un accent d'ironie sceptique :

— T'as trouvé ça tout seul ?

— Parfaitement.

— Personne ne t'a aidé ?

— Personne.

— Mes compliments.

Puis, éclatant d'un rire sauvage, diabolique, le gnome s'écria :

— Je crois que nous allons nous faire une pinte de bon sang.

— Tu as aiguisé le couteau ? interrogea l'Arrangeur.

— Oui, le voilà... fit le boiteux en prenant sous son matelas un long eustache à virole.

Et faisant briller la lame à la lumière, il ajouta :

— Je l'ai justement affûté ce matin... Tu m'en diras des nouvelles.

Charlot s'en empara et en essaya la pointe contre la paume de sa main.

— Il pique bien, constata-t-il. Il entrera dans la bidoche comme dans du beurre.

« Maintenant, mon vieux Patte-Folle. T'as plus qu'une chose à faire... C'est de venir avec moi rôder autour de la « Villa des Poules », t'attendras que le gosse soit seul... tu te faufileras dans la boîte et tu lui remettras le biffeton.

— Tu crois que ça se fait comme ça ? interrogea l'infirme.

— Pour un type martolle comme toi, ça n'est pas la mer à boire, répliqua l'assassin du père Poirier.

Alors, Patte-Folle éclatant cette fois d'un rire nasillard... qui écarta ses lèvres et laissa entrevoir des dents noires et ébréchées, s'écria :

— Moi qui te passais de la pommade, moi qui te croyais tout à fait à la hauteur, je me fourrais rien le doigt dans l'oeil ! Je vois qu'il faut que je te donne encore quelques leçons pour que tu sois tout à fait au point quand je te présenterai à M. ton père.

« Car si on t'écoutait, on se ferait poisser comme deux goujons dans une nasse.

— Alors tu ne marches pas pour porter la babillarde ?

— J'ai pas dit ça, protesta l'infirme.

« Je vais la porter, au contraire... Seulement, je me garderai bien de la remettre moi-même à son destinataire.

« Je m'arrangerai non seulement pour que personne ne me voie, mais aussi pour que personne ne se doute que c'est moi qui ai fait le facteur.

— Comment que tu t'y prendras ?

— Ça c'est mon affaire. Je te le raconterai quand le coup sera fini.

« Maintenant, donne-moi l'enveloppe que je la colle, ordonna l'infirme.

« Là-dessus, je me rends à la « Villa des Poules ». Inutile de me suivre. Tu me gênerais plutôt. Va te poster près de la cabane du chiffonnier. Quand tu entendras siffler le merle... t'auras qu'à sortir ton eustache de ta poche : c'est que le gosse approchera et qu'il y aura du boulot sur la planche.

— Entendu...

Les deux bandits quittèrent le galetas de l'impasse Traînée, Charlot serrant dans sa poche le couteau que lui avait remis Patte-Folle, celui-ci cachant contre sa poitrine, entre sa chemise et sa peau velue, la lettre que lui avait confiée l'Arrangeur.

Puis ils se séparèrent... Le premier gagna le maquis, rasant les murs. Quand au second, il passa d'abord au cabaret du « Lapin Agile ».

(*Lire la suite au prochain numéro*)

LA BIENHEUREUSE INDISCRETION

[*Suite de la page* 10]

Cette explication donna soudain au visage de mon interlocuteur une gravité inattendue.

— Votre beau-frère est un homme heureux, mademoiselle.

« Votre soeur a une âme simple, droite, enthousiaste. J'espère qu'il saura comprendre cette jeune idéaliste et lui éviter un réveil trop brutal devant la vie, cette vie trop souvent cruelle !

Cet homme était gênant et je sentais le rouge monter à mon visage.

Pour ne pas me trahir, je répondis sur un ton de reproche :

— Mais vous avez lu le manuscrit, monsieur ?

— C'est vrai, je m'en excuse, mais dès les premières pages, je n'ai pu résister au désir de mieux connaître cette jeune fille, et j'étais impatient de vous revoir, pensant que vous étiez l'auteur de ces lignes admirables. Après cette lecture, j'ai laissé vagabonder mon imagination, n'est-ce pas naturel ? J'avais conservé vos traits dans ma mémoire et j'avais rêvé !...

Pendant qu'il monologuait, j'observais Pierre Barlier.

Il avait un front large, carré, bombé symétriquement, annonçant un besoin d'activité de l'esprit, de grands yeux dégageant un magnétisme qui exerçait sur moi une attirance indéniable ; sa bouche entrouverte, un peu gourmande, un peu sensuelle, semblait créée pour le baiser.

Distingué, élégant, il émanait de toute sa personne un charme indéfinissable, et je regrettai amèrement d'avoir inventé cette soeur qui se dressait entre Pierre Barlier et moi.

— Quel âge a votre soeur, mademoiselle ?

— Nous sommes jumelles.

— Vous vous ressemblez ?

— Comme deux gouttes d'eau.

— Avez-vous, comme votre soeur, écrit votre Journal ?

— Allez-vous me demander aussi s'il contient les mêmes pensées ?

— Ce serait indiscret.

— Nous ne faisons qu'une, ma soeur et moi, et la chose ne serait pas impossible.

J'avais repris mon sang-froid et je jouais avec lui comme le chat avec la souris, car s'il avait été intéressé et ému par mon Journal, il n'en demeurait pas moins sensible à ma « personne physique ».

Etant devenue Mme Pierre Barlier, je ne voudrais pas risquer de mécontenter mon mari en trahissant nos petits secrets, mais je puis avouer que ce n'est que quelques jours avant notre mariage que je confessai à Pierre que ma soeur n'avait jamais existé que dans mon imagination et que le Journal ainsi que le nom de Jeannine Jandri étaient bien ma propriété. Seulement, depuis ma rencontre avec Pierre Barlier, j'avais cessé de mettre à jour le fameux carnet.

Vous me comprenez, amies Evettes...

HENRI PICARD.

NEIGES D'ANTAN . . . HIVERS D'AUTREFOIS

[*Suite de la page* 6]

Les vieilles gens d'aujourd'hui, d'un air pensif songent à tout ce passé, sans être tout à fait sûrs, cependant, qu'elles aimeraient voir ressusciter *Le « Bon Vieux temps »...*

•

Le sport de la Raquette a eu ses beaux jours, mais aujourd'hui ce sport est sur son déclin, et ceci est attribuable à deux causes. D'abord la neige est moins abondante qu'autrefois et la plupart des clubs ont négligé le côté sportif pour faire place aux événements sociaux. Dans le *Bon Vieux Temps*, les raquetteurs organisaient des marches à chaque semaine, l'on faisait la pendaison de la crémaillère. L'on avait le « Union Tramp », le bon souper aux « Beans » à la montagne chez Lumkin et une foule d'autres sorties qui ne manquaient pas d'attirer les gais lurons.

Le sport de la Raquette disparaît graduellement pour faire place au Ski et nous pouvons dire que la traîne sauvage et le patinage sont en train de perdre de la vogue en notre ville et même dans toute la province.

Beaucoup de Montréalais se rappellent avec émotion, la patinoire Montagnard — appelée aussi Stadium — située à l'angle des rues St-Hubert et Rachel où, à l'époque de 1905—1910, il était de coutume pour le gouverneur-général et son épouse de présider la fameuse mascarade du Mardi-Gras.

Le National organisait autrefois sa marche annuelle de St-Laurent à la Palestre de la rue Cherrier.

RIEN DE SÉRIEUX

— Excusez-moi, je suis très en retard. Figure-toi que je me suis trompé d'heure.

L'ami qui attend depuis plus d'une heure — Il n'y a pas de mal. En tout cas, tu ne t'es pas trompé de jour, ni de mois.

•

Le professeur peu commode interroge un candidat. Le jeune homme se trouble, hésite, bafouille...

— Oui ! grogne l'examinateur. Et appelant l'huissier : Apportez donc une botte de foin à Monsieur pour son déjeuner !

Sur quoi, le jeune homme se ressaisit et fait :

— Apportez-en deux ! Nous déjeunerons ensemble !

•

La vieille dame — Contrôleur, êtes-vous sûr que l'autobus s'arrête en arrivant au port ?

Le contrôleur — Espérons-le, madame. Autrement, qu'est-ce que nous prendrions comme plongeon !

•

— Qu'est-ce que ça veut dire, pratiquer l'autopsie ?

— C'est pour voir si l'homme est bien mort.

L'agent de police passe un examen.

L'examinateur — Supposez que vous soyez poursuivi par une bande de malfaiteurs en auto sur une route déserte. Vos poursuivants font, par exemple, du soixante à l'heure. Que faites-vous ?

L'agent, sincère — Du soixante.

•

— Ne vous asseyez pas sur ce banc.

— J'y suis, j'y reste. Qui vous croyez-vous donc pour me parler sur ce ton ?

— Oh ! très bien. Je suis l'homme qui vient de le repeindre.

•

Madame accourt vers son mari qui, bien installé dans son fauteuil, parcourt le journal du soir :

— Victor ! Victor ! J'ai mis du pain pour les oiseaux et ce sont les souris qui viennent !

Alors, lui, sans lever le nez :

— C'est comme pour les invitations à d'ner : c'est toujours les plus raseurs qui acceptent...

•

La femme — Cite-moi donc une bonne action dans ta vie !

Le mari — Je t'ai empêchée de mourir vieille fille !

La concierge parle d'une locataire qui ne peut plus sortir, ayant tous les membres ankylosés.

— Cette pauvre dame du troisième, dit-elle, elle a les jambes « en quilles d'osier ».

•

Madame — Mon ami, les étrennes approchent. Que donnez-vous à notre bonne ?

Monsieur (qui est excentrique) — Dis-lui que je lui arracherai deux dents gratuitement.

•

— Je voudrais bien connaître mon avenir.

— Pas moi.

— Comment ? Cela ne t'intéresse pas de savoir ce que sera pour toi demain ?

— Oh ! non ! tu sais au fond, je m'en f... tiens, il n'y a qu'une chose que je voudrais connaître : l'endroit où je mourrai.

— Et la date ?

— Oh ! la date, je m'en balance.

— Mais pourquoi, veux-tu connaître l'endroit ?

— Eh ! parce que je n'irais jamais, pardi.

•

— Avez-vous interviewé le député ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien.

— Je le sais, mais combien vous faut-il de colonnes ?

La Vie Courante par G. CLARK

— Attends, on y verra tout à l'heure. Elle raconte à son amie qu'on la tient en esclavage parce qu'on lui a interdit d'aller au cinéma ce soir...

— Hé, monsieur, que de belles choses à voir dans votre Paris, des monuments, des colonnes...

— Avez-vous vu la colonne de Juillet ?

— Certes.

— La colonne Vendôme ?

— J'y suis monté.

— Et la colonne vertébrale ?

— Vous dites ?... Ah ! oui, c'est là-bas, au bout de Paris, n'est-ce pas ?

L'ABITIBI, TERRE D'AVENIR

[*Suite de la page 5*]

Evidemment, celui qui voit les pays de colonisation comme une série d'images d'Epinal où figure la « cabane » en bois rond du colon, perdue au milieu de la forêt, a peine à s'imaginer qu'il y ait de ce côté, pour notre peuple, un avenir profitable. D'autres se rappellent cette période affolante du chômage autour de l'année 1934, alors que la ville de Montréal expédiait force chômeurs, vers cette solitude, avec quelques centaines de dollars en poche, chômeurs qui nous revenaient, six mois plus tard, découragés, la bouche amère, lorsqu'ils ne crevaient pas tout simplement sur place, car, pour plusieurs, ce fut le Retour à la terre éternelle.

De ces nombreuses colonnes de misereux qui s'acheminèrent vers ces terres alors presque inaccessibles, cinquante pour cent ont abandonné la tâche. Il y a des lots de colonisation où deux ou trois familles ont successivement passé avant que la dernière réussisse. Mais ceux qui se sont agrippés au sol, ceux qui sont restés, ceux qui étaient faits pour rester, ont fait souche, « ont crû et multiplié » comme il est écrit dans la Genèse. Aujourd'hui, entourés souvent de leurs fils ou de leurs gendres installés sur des lots voisins, ils forment les magnifiques paroisses de la région, paroisses prospères qui n'ont pas vingt ans d'existence. La loi du "Survival of the fittest" a joué, là comme ailleurs.

Une leçon pratique s'est dégagée de l'expérience des pénibles et parfois tragiques débuts de la colonisation. En premier lieu, on ne fait pas de bons colons avec des citadins, mais avec des gens qui connaissent le métier de la terre qui ont en eux l'amour du sol. En deuxième lieu, on n'attire pas les bons agriculteurs en les abandonnant aux prises avec des difficultés insurmontables, en plein bois. Tous les colons ne sont pas des héros. En troisième lieu, il convient d'abord de consolider les anciennes paroisses, de remplir les vides qui s'y trouvent, de façon à laisser derrière soi, des collectivités fortes, solvables, bien organisées, avant d'aller établir de nouvelles « colonies » plus loin.

Ce n'est que vers les années 1933—34—35, en pleine crise économique, que le gouvernement provincial pour la première fois dans notre histoire, pour me servir des propres termes de M. Esdras Minville que je cite à partir de ce moment, « formule une politique positive de colonisation ... Il ne se contente plus d'aider l'initiative privée ; il trace un plan et affecte des sommes considérables à la colonisation. Il aide le colon directement par des primes et autres formes d'assistance et, indirectement, par la construction de chemins et l'organisation de la vente du bois ... »

Ainsi on commence maintenant par faire la reconnaissance des territoires et la classification des lots de façon que les zones propres à l'agriculture ou à l'exploitation forestière ou aux mines soient réservées chacune pour les fins qui leur sont propres et que les terrains qui doivent être drainés le soient avant d'être offerts à la culture. Ainsi on ne s'expose plus à placer des colons sur des terrains incultes et on prévoit des réserves forestières aux endroits qui ne peuvent servir à autre chose.

En deuxième lieu, on construit les routes avant l'arrivée des colons.

Les diverses allocations et primes du gouvernement ont été considérablement augmentées. On estime que le colon reçoit ainsi, sur une période de cinq à dix ans, une somme totale de $3,200.

Ceci c'est la colonisation normale, si je puis dire, mais il existe d'autres modalités qu'il est intéressant d'exposer brièvement.

Ainsi on tente une nouvelle expérience présentement dans le canton de Laas, à une quarantaine de milles au nord de Senneterre. En cet endroit, non seulement la route sera-t-elle faite, mais une étendue de huit acres sera défrichée en face de chaque lot, en bordure de la route, et les maisons seront construites, lorsque les colons viendront s'installer en groupe, l'automne prochain. Dès leur arrivée, ils se trouveront dans une collectivité organisée.

On trouve à Guyenne, entre autres, une paroisse formée en coopérative. En 1947 un syndicat coopératif, à l'aide d'un emprunt de $50,000, commença la construction de vingt maisons. Dès l'hiver suivant la vente du bois abattu, toujours en coopération, permit de rembourser cet emprunt. Depuis, le syndicat se finance sans aide extérieure. Lorsque nous avons passé dans ce village, très élégant, le syndicat avait $75,000 en banque. Cette coopérative groupe environ 55 familles. Elle exploite son propre « magasin général » dont le chiffre annuel d'affaires est d'environ $100,000.

Enfin il y a ces concessions restreintes dont parle M. Minville et qu'on appelle les colonies-banlieues. On se propose d'établir ces colonies pour l'avantage des mineurs, des bûcherons et même des ouvriers urbains qui en plus de leur gagne-pain régulier, auraient ainsi à cultiver avec l'aide de leurs familles un petit lopin de terre qui n'aurait que vingt-cinq acres au lieu de cent. Ces petits propriétaires champêtres auraient ainsi une source d'approvisionnement pour le ravitaillement du foyer et un abri pour les mauvais jours de chômage. Les deux premières colonies de ce genre seront établies, l'une près de Malartic, l'autre près de Rouyn.

Mais le gouvernement vient en aide au colon de bien d'autres façons. Il y a surtout ce qu'on appelle la motocolonisation. Grâce à de puissants tracteurs, charrues et essarteuses ou *bulldozers*, le département de la colonisation fait l'essouchement et les labours trop profonds pour la charrue ordinaire. C'est ainsi qu'il procède au drainage et récupère pour la culture, des terrains, des « savanes », que l'on croyait irrémédiablement incultivables. Avec ce système, la durée des travaux d'établissement du colon sont réduits considérablement. Dans les territoires non organisés, le département de l'instruction publique construit les écoles et paie le traitement des institutrices. Ailleurs il contribue de quelque autre façon. La construction des églises est également subventionnée.

L'électrification rurale est poussée de l'avant avec énergie. Dans le domaine que nous avons parcouru, elle existe à peu près partout.

Mais, dira-t-on, que de soins, que d'argent dépensé, est-ce bien un placement de tout repos, comme disent les financiers ? Le sol est-il si propice que cela à la culture ? Le climat permet-il des réalisations avantageuses et des espoirs aussi illimités ?

Quant au sol, on peut répondre par le vers de La Fontaine :

C'est le fonds qui manque le moins.

Là-dessus pas de doute possible. Les faits sont là. Il n'y a qu'à aller voir. L'Abitibi est « drapé dans un manteau d'argile » qui est, au dire de M. Blanchard, le géographe français, la mère de l'agriculture dans cette région. Les auteurs des *Etudes sur notre Milieu* publiées, en collaboration en 1943, sont également du même avis. Encore une fois, il n'y a qu'à aller voir.

Je ferai cependant une remarque qui a une certaine importance : c'est que non seulement le sol est fertile, mais il n'y a pas de cailloux de ce côté. Quelques propos échangés avec un colon vous feront saisir l'importance de ce fait.

On demandait à un colon établi depuis quatre ou cinq ans, pourquoi il avait laissé la ferme qu'il possédait dans la Beauce, pour venir s'établir là. Voici ce qu'il répondit :

« Dans la Beauce j'ai défriché une terre. Mais quand j'ai eu fini de défricher, il a fallu me mettre à « érocher ». Vous savez des pierres, ça pousse. — Vous avez beau nettoyer un champ de cailloux, l'année suivante vous en trouvez toujours de nouveaux. Mais quand j'ai eu fait ce petit jeu-là pendant douze ans, je me suis fatigué de ça. — J'ai vendu ma terre $12,000, et j'ai acheté les quatre lots que vous voyez là. La première maison, c'est la

[*Lire la suite page 46*]

LES TROIS MOUSQUETAIRES

Conte illustré du Samedi — Soixante et unième épisode

Guidée par les appels désespérés de la pauvre Constance, d'Artagnan parvient enfin à la porte de la cellule de son amie enfermée. D'un coup d'épaule, il fait sauter l'obstacle et se rue dans la pièce, suivi de ses amis. — Tremblant d'émotion, il se jette à genoux devant Constance et la couvre de baisers en balbutiant des mots éperdus : « Constance... mon adorée... nous sommes réunis... enfin ! » Le visage inondé de pleurs, la jeune femme contemple le visage de son amoureux. — « Oh, mon bien-aimé d'Artagnan ! Tu ne m'avais pas trompée, c'est bien toi. Elle avait beau dire que tu ne viendrais pas, j'espérais malgré tout ! Comme je suis heureuse de n'avoir pas voulu fuir ! » A ce mot « elle » Athos s'approche, inquiet... — « Elle ! Qui elle ? » questionne-t-il, angoissé. Sans comprendre, Constance répond « Mais celle dont la voiture était à la porte, cette femme qui est votre amie, d'Artagnan... » « Mon Dieu ! Ne savez-vous pas son nom ? » s'écrie d'Artagnan. — « Si fait, on l'a prononcé devant moi » poursuit Constance d'une voix faible. « Attendez... mais c'est étrange... Oh ! ma tête se trouble, je n'y vois plus ! » Livide, Constance n'achève pas. Ses mains se glacent et son regard devient vitreux. Le poison fait son effet.

Terrassée par les premiers effets du poison que lui a administré Milady, Constance s'évanouit dans les bras de d'Artagnan... Affolé, celui-ci ne comprend pas encore... Seul, entre tous, Athos horrifié commence à entrevoir l'atroce vérité. — Aramis court àla table pour prendre un verre d'eau mais s'arrête court, en voyant l'horrible altération du visage d'Athos qui, les yeux glacés de stupeur regarde l'une des soeurs avec une expression de doute affreux. — Cependant, Constance a rouvert les yeux. Athos s'approche d'elle. « Madame, au nom du ciel ! A qui ce verre vide ? » « A moi, Monsieur », répond Constance d'une voix mourante. « Elle m'a fait boire pour me donner des forces. Elle... » — D'Artagnan sent la terre s'ouvrir sous ses pas. Les mots tourbillonnent dans son esprit enfiévré : Milady... Constance... le verre... Malgré tout, il se refuse encore à admettre l'évidence. Athos doit se tromper, ce n'est pas possible !... — Hélas ! Le doute n'est plus permis. Le fin visage de Constance est affreusement bouleversé, ses yeux vitreux n'ont déjà plus de regard, et un tremblement convulsif agite son corps tandis que la soeur inonde son front. D'Artagnan est fou de douleur.

La vengeance de Milady s'accomplit. Constance Bonacieux va mourir !... Déjà son cou se raidit et son regard obscurci ne distingue qu'à peine le visage convulsé de d'Artagnan. Muets d'horreur, les Mousquetaires assistent impuissants à cette scène hallucinante. — Dans un éclair de lucidité, Constance sent que tout est fini. Rassemblant ses dernière forces, elle prend la tête de d'Artagnan, le regarde un instant comme si elle voulait faire passer toute son âme dans ce regard et, avec un sanglot, appuie ses lèvres sur les siennes. — Cette ultime étreinte s'achève dans un souffle à peine perceptible dont d'Artagnan sent la tiédeur sur sa bouche. Constance Bonacieux n'est plus. Notre malheureux ami ne serre plus dans ses bras qu'un cadavre... Poussant un cri affreux, il s'affaisse près du corps de son amie, aussi pâle et aussi glacé qu'elle. — Pendant les quelques minutes de stupeur qui succèdent à cette tragédie, personne n'a remarqué un personnage qui vient d'entrer et dont la voix fait sursauter les Mousquetaires. « Messieurs, dit-il, » vous êtes comme moi à la recherche d'une femme, qui a dû passer par ici, car j'y vois un cadavre ! » — Lord de Winter arrive trop tard, lui aussi. D'Artagnan, qui a repris connaissance, sanglote dans les bras paternels d'Athos, tandis que Porthos et Aramis s'occupent d'assurer à Constance un enterrement digne d'elle. L'ombre de Milady plane sur tous sans que personne ose encore prononcer son nom.

Surmontant leur chagrin, les Mousquetaires auxquels s'est joint lord de Winter, tiennent un conseil de guerre dans un hôtel de Béthune le soir même de la mort de Constance Bonacieux. Le déchirement et les pleurs ont fait place chez d'Artagnan à une implacable résolution. — Il comprend mal la froide impassibilité d'Athos et il lui fait faire appel à toute la confiance qu'il a en son ami pour ne pas s'insurger. Mais Athos a toujours été le cerveau de l'équipe, et dans la circonstance, c'est de son ex-femme dont il s'agit... — Toute la journée du lendemain, Athos la passe à élaborer son plan. Puis, le soir, il reçoit Planchet, Grimaud, Monsqueton et Bazin et, penché sur une carte de la région, leur explique minutieusement ce qu'il attend d'eux. Tous doivent converger vers Armentières. — Les valets partis, Athos sort de l'hôtel, et se livre à une enquête mystérieuse. Que cherche-t-il donc pour que le passant auquel il s'adresse ait l'air aussi effrayé ? Plus silencieux qu'un fantôme, Athos glisse dans les rues endormies de Béthune. — Enfin, il atteint les faubourgs de la ville et se dirige vers une petite maison isolée, solitaire, triste. Est-ce là le but de son étrange randonnée nocturne ? Aucun être humain ne semble habiter cette sinistre masure, sombre et muette comme un tombeau. *(Lire la suite au prochain numéro).*

LE TRÉSOR ENFOUI

CONTE ILLUSTRE DU SAMEDI — CINQUIEME EPISODE

1. Visitant une partie du *Château de la Tempête* abandonné depuis très longtemps, Isa et Louis entendirent du bruit derrière une porte. "Je suis sûre qu'il s'y trouve quelque être vivant !" sanglota Isa. Louis saisit le verrou et tira.

2. Le verrou ayant été tiré, Louis poussa la porte. Quelle surprise les attendait ! Un homme était là, assis sur une vieille chaise, lié et bâillonné. L'endroit paraissait être une cave délabrée, la lumière entrant par une fenêtre unique.

3. Le libérer fut vite fait. "Comment, mais vous êtes Martin Delle, le concierge !" s'écria Isa. A tout le moins, vous lui ressemblez, mais nous l'avons laissé il y a quelques minutes. "Alors l'autre est un imposteur !" déclara l'homme.

4. Il eut vite fait de raconter comment, plus tôt dans la journée, il fut assailli à l'improviste par un homme qu'il ne put voir, et, enfermé dans la cave. Vite, ils sortirent dans la cour. A travers une fenêtre ils purent apercevoir l'imposteur.

5. Louis se mit à courir vers la maison et entra dans la chambre. L'homme se retourna ; il ressemblait à Martin. Dans sa main, les plans du trésor. "Espèce d'imposteur !" s'écria Louis. "Ainsi, voilà pourquoi vous êtes ici ?"

6. **Sur ces mots, il se rua sur l'homme afin de lui enlever** les plans précieux. Mais l'imposteur était robuste et rusé, aussi, malgré ses efforts, Louis ne put en venir à bout. Forcé de reculer, Louis se mit à crier : "A l'aide ! Martin !"

7. Ce fut Isa qui entra la première, et à sa vue l'inconnu relâcha son étreinte un instant. Louis ne manqua pas sa chance. Il saisit les plans d'une main, et de l'autre arracha la barbe postiche. Enfin ils pouvaient voir son visage.

8. La voix de Martin se fit alors entendre, ce qui effraya l'escroc. Décuplant ses forces, il fit perdre l'équilibre à Louis, mais en s'enfuyant, il laissa la moitié des plans aux mains du garçon. Ouvrant la fenêtre, il s'élança au-dehors.

9. **Puis, fit son entrée Mme Régnier, avec Martin. Elle** fut très surprise en apprenant ce qui s'était passé. "Je l'ai déjà vu," dit Martin. "Il a déjà demeuré au village et se faisait appeler Dan Berger. Il vous faut être prudents."

10. Le jour suivant, Mme Régnier devant revenir chez elle, supplia Isa et Louis de ne pas prendre trop de risques pour le trésor. "Ce coquin de Berger le convoite, lui aussi !" déclara-t-elle. Sur ces mots, elle laissa nos héros.

11. Isa et Louis errèrent à travers le château et les falaises, jouissant du bon air, mais ne virent pas Berger, qui, évidemment, n'avait que la moitié du plan. Mais au crépuscule, ils regardaient au-dehors, quand ils virent un homme.

12. "Est-ce encore Berger ?" murmura Isa. "J'ignore, mais nous serons bientôt éclairés," déclara Louis. "Je sais que ce ne peut être Martin, car il est parti au village !" Alors ils coururent dans la cour, à l'endroit où l'homme avait disparu.

13. Mais nulle trace de l'inconnu. Ils n'entendaient que le sifflement du vent et les huhulements des hiboux. Puis, ils arrivèrent à la plus ancienne partie du château. "Comme tout semble étrange et fantastique ici !" chuchota Isa.

14. Louis était du même avis qu'elle, et il allait suggérer de s'en retourner, quand soudain une lumière étrange apparut, semblant venir d'un passage. Tout de suite après, surgit une forme en armure qui reluisait d'un éclat aveuglant.

15. Isa et Louis demeurèrent cloués au sol, contemplant bouche bée ce qu'Isa croyait fermement être un fantôme, car elle se souvint du chevalier-fantôme qui était supposé hanter ces ruines. La forme disparut. *(à suivre)*

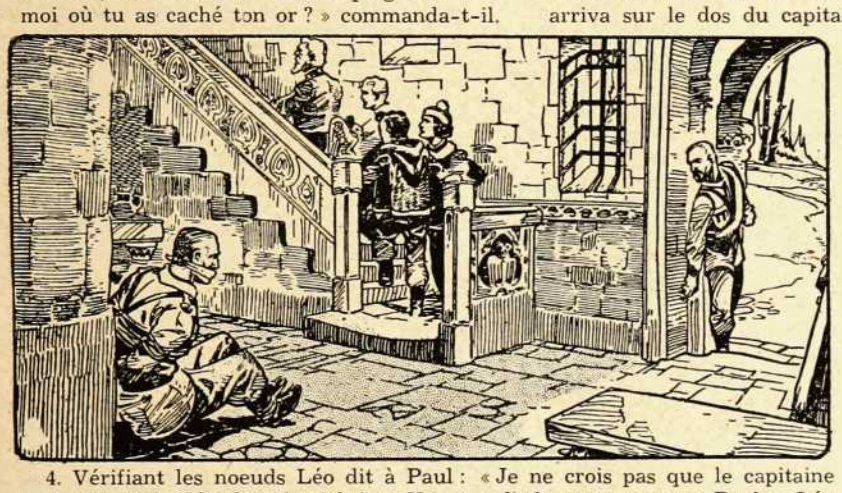
LES JEUNES EXPLORATEURS

CONTE ILLUSTRE DU SAMEDI — QUINZIEME EPISODE

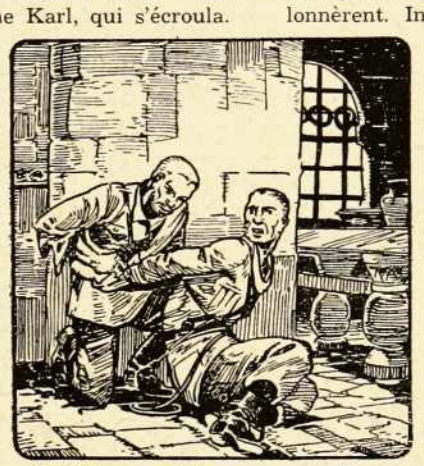
1. A califourchon sur une poutre Paul et Léo virent le capitaine Karl, venu fouiller le château, saisir le comte Sten au poignet. « Dis-moi où tu as caché ton or ? » commanda-t-il.

2. Le capitaine Karl se trouvait juste en dessous de nos gars, mais ignorait ceci. Léo et Paul se laissèrent donc tomber sans faire de bruit. Paul arriva sur le dos du capitaine Karl, qui s'écroula.

3. Ne laissant pas au capitaine Karl le temps de se ressaisir nos deux héros furent sur lui. A l'aide d'une corde, Paul et Léo ficelèrent leur homme, puis le bâillonnèrent. Incapable de bouger ou crier, Karl ragea.



4. Vérifiant les noeuds Léo dit à Paul : « Je ne crois pas que le capitaine Karl puisse se détacher de sitôt ! » « Venez », dit le comte, comme Paul et Léo s'éloignaient de leur prisonnier. « J'ai quelque chose à vous montrer. » Comme le comte Sten précédait le groupe, le capitaine Karl vit Menzer, son ami.

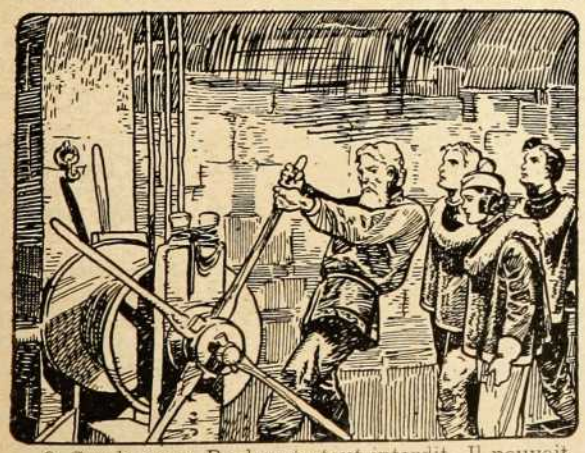


5. Puis, nos héros ayant disparu, Menzer vint vers le capitaine Karl. « Vite ! » s'écria Karl. « Délie-moi. Il nous faut suivre le comte. »

6. Le comte, et nos amis longèrent le couloir puis s'arrêtèrent près du mur. « Ceci est la porte secrète qui mène au trésor, » dit-il, en pressant un ressort.

7. Surpris, nos amis virent le mur de pierre se fendre, révélant un panneau mobile et une ouverture au-delà. Sans bruit, la porte de pierre glissa et disparut dans le mur épais. Comme nos amis traversaient, Karl et Menzer apparurent.

8. Ignorant ce fait, le comte Sten mena la descente vers la chambre secrète. « Vous êtes les premiers à pénétrer dans cette partie du château, » dit-il, en souriant. « Mais j'ai confiance en vous. Ce treuil, » continua-t-il, « est le... » A ce moment Paul entendit du bruit. Regardant vivement en arrière, il eut le temps de voir le capitaine Karl et Menzer debout près d'eux.



9. Sur le coup, Paul resta tout interdit. Il pouvait à peine en croire ses yeux, il avertit le comte. Celui-ci avait déjà commencé à faire tourner le treuil. « Ceci ferme l'ouverture, » expliqua-t-il.

10. « Prenez garde, comte... » commença-t-il, mais sa voix fut étouffée par des cris. « Oh, » s'écria Carmen, « les voilà pris dans la porte ! » En effet, la porte s'était refermée sur eux.

11. « Ouvrez cette porte, comte Sten, ou malheur à vous tous ! » hurla Karl, fou de rage. « Pardonnez-moi, capitaine Karl, » dit le comte. « Je ne vous ai pas invités, mais maintenant que vous êtes ici, restez-y ! » *(à suivre)*

L'ABITIBI, TERRE D'AVENIR

[*Lire la suite page* 42]

mienne ; la deuxième, c'est celle de mon fils ; la troisième c'est celle de mon gendre. Il me reste un autre lot pour un autre de mes enfants. Eh bien, ici, quand on a fini de défricher, on peut se mettre tout de suite au travail de culture ; il n'y a plus que cela à faire, car il n'y a pas de roches. Et la terre est aussi bonne sinon meilleure qu'ailleurs. »

Des témoignages comme celui-là, nous en avons eu plusieurs.

Est-il nécessaire de s'arrêter à la question du climat ? L'essor agricole que j'ai indiqué déjà, n'est-il pas une réponse suffisante ?

Ici j'invoquerai encore le témoignage d'un étranger, M. Blanchard. Voici son opinion telle que je la trouve résumée dans une plaquette du département de la Colonisation :

« L'Abitibi a lui aussi ses puissantes chaleurs et ses grosses pluies d'été ; au surplus, la période exempte de gelées est d'une durée suffisante pour permettre la maturation des plantes, du fait qu'en été l'insolation quotidienne est plus longue là, que dans la vallée du St-Laurent. Quant à l'hiver, s'il est plus froid que dans le vieux Québec, il s'endure mieux parce qu'il y est plus sec. »

Mais là encore il n'y a rien de mieux à faire que d'aller constater sur place. Vers le 15 septembre dernier, lorsque notre petite troupe a passé là, il faisait excessivement chaud, comme à Montréal ; on finissait d'engranger les moissons, d'arracher les pommes de terre ; quelques labours étaient déjà commencés ici et là ; tout cela « comme chez nous ». D'ailleurs la meilleure réponse que l'on puisse donner à ces questions, la réponse la plus péremptoire, n'est-ce pas l'expansion rapide qu'a prise l'agriculture.

La colonisation, l'agriculture, ces terres nouvelles dont nous faisons la conquête, notre patrimoine national que nous agrandissons, tout cela représente certes un enrichissement matériel d'une certaine importance, mais ce qui compte surtout, c'est l'enrichissement moral de notre nationalité qui en résulte. Ces colons, ces paysans qui s'incrustent en quelque sorte dans ce sol, représentent pour nous une réserve de stabilité, une réserve des vertus simples qui ont fait jusqu'ici notre force. La terre ne mourra pas, eux non plus, qui sont comme incorporés eux-mêmes à la terre puisque leur pérennité est assurée par les générations à venir de leurs descendants.

De toutes les entreprises abitibiennes, la colonisation est également la plus méconnue, sinon la plus colomniée.

Si nous passons maintenant à l'industrie forestière que constatons-nous ? En 1949, dans les comtés d'Abitibi et du Témiscamingue il s'est coupé du bois de sciage pour une valeur de $9,661,171 et du bois de pulpe pour une valeur de $12,458,479 soit une valeur globale d'au-delà de $22,119,650. — En 1950 ces chiffres ont été dépassés de 25%. On parle d'établir sur place une ou deux fabriques de pulpe en vue d'occuper les fils de cultivateurs.

Passons maintenant à l'exploitation minière. Ici nous entrons presque dans le domaine du rêve.

Quelques chiffres vous édifieront plus que des commentaires.

Environ 10,686 personnes sont employées au travail minier. Il se paie en salaires la somme de $27,700,000. Les premières mines commencèrent d'être exploitées autour de 1927. La production minière fut à cette époque de $76,674. L'an dernier elle était d'une valeur d'au-delà de $100,000,000.

La dernière venue, la mine Barvue, près de Barraute, qui n'a pas encore commencé son exploitation, est déjà assurée d'une production minière de zinc de 20,000,000 de tonnes. La mise en exploitation de cette mine va entraîner un déboursé de $7,000,000.

On est à construire pour l'Hydro-Québec, au prix de $15,000,000, une nouvelle centrale électrique, au rapide No 2 de l'Outaouais supérieur, laquelle jointe à celle des rapides No 7, fournira l'énergie nécessaire à cette mine et permettra d'électrifier les colonies les plus lointaines.

Mais tout cela ne s'est pas fait sans difficultés, sans anxiété, sans découragement parfois. Il faut connaître l'histoire de ceux qui ont réussi, pour savoir la somme d'énergie et de ténacité que ces hommes ont dû déployer, pour réussir.

On dit que le Nord-Ouest québecois a été fondé par les gens de Toronto et découvert ensuite par les gens de Montréal.

Ces derniers l'ont-ils découvert ? Ont-ils compris l'admirable leçon que leur ont donnée ceux qui ont fait l'Abitibi ce qu'il est aujourd'hui ? Ce n'est pas encore sûr.

Savez-vous que, pour l'année 1951-52, il n'y a que deux étudiants inscrits dans la classe des finissants en mines de l'une de nos meilleures universités ? Voilà comment nous nous préparons à tirer parti de la région la plus riche de notre domaine national, comment nous nous préparons à critiquer l'emploi de personnel anglais par les compagnies de là-bas.

Il serait intéressant de connaître la source première des capitaux qui ont permis et qui permettent l'exploitation de toutes ces richesses.

Mais une chose que nous savons, c'est que le Nord-Ouest québecois fait la plus grande partie de ses affaires avec la province voisine. Pourquoi ?

Plusieurs l'ont déclaré là-bas ; nous faisons affaire avec l'Ontario et nous sommes très bien servis ; probablement mieux que nous le serions par les gens de Montréal. Mais, nous sommes quoi, humiliés, que nos compatriotes du vieux Québec nous négligent, nous abandonnent. Ce n'est pas à nous d'aller à eux, bien que nous l'ayons fait bien des fois, pour des raisons sentimentales, mais eux, au moins, ils devraient comprendre leur intérêt ; il y a de l'argent à faire avec nous.

La question de la distance n'entre pas en jeu. Il y a à peine six heures de route entre Montréal, Mont-Laurier et Senneterre. Le voyage sera encore beaucoup plus facile lorsque ce chemin aura été recouvert d'asphalte entre Mont-Laurier et Senneterre. La longueur de la route par chemin de fer est la même que celle qui conduit à Toronto.

Non, ce qui nous manque, c'est la foi. Nous avons perdu la foi. Les expériences malheureuses de colonisation, là et ailleurs ; les propos désabusés de la clientèle des secours directs de retour ici après un séjour difficile là-bas ; quelques entreprises ratées dans le champ minier, ont rendu nos gens sceptiques. Mais les faits sont là ; le marché est là, comment ces derniers peuvent-ils continuer de tourner le dos à ces régions magnifiques ?

Cependant, tout ceci n'est qu'une partie de la réalité. Ce n'est que l'Abitibi présentement habité. Même là et dans les environs, on estime que dans quelques années, il y aura 200,000 habitants.

Mais il y a aussi ce qu'on appelle l'Abitibi de l'avenir, c'est-à-dire le territoire qui s'étend au-delà, jusqu'à la baie James. Cette solitude immense d'environ 30,000 milles carrés regorge de richesses minérales, forestières et hydrauliques. Des relevés révèlent qu'on pourrait y faire place pour 75,000 établissements agricoles. Ceci voudrait dire un accroissement de population de 375,000 âmes.

Jusqu'ici, nous n'avons envisagé que le côté aride des choses : des statistiques, des chiffres, des nombres, des mots....

J'aimerais que vous sachiez qu'il n'y a pas que cela là-bas, et vous faire sentir cette intimité des êtres et des objets dont parle quelque part Barbey d'Aurevilly. Je voudrais que vous voyiez cette sorte de lueur spirituelle, humaine qui s'élève au-dessus des collectivités, des villes et des villages et qui les éclaire d'une lumière très douce et très attachante.

Les gens de là-bas les curés, les agriculteurs, ne sont pas tout à fait comme ceux d'ici. Ils ont comme une sorte de ferveur et d'enthousiasme qu'on ne retrouve pas ailleurs, et un attachement fanatique à leur coin de terre. Cela se comprend, ils ont dû consentir bien des sacrifices pour s'éloigner vers ces régions ; ils ont dû lutter, travailler dur pour conquérir ce sol qui pèse sur leur âme, du prix énorme qu'il a ainsi coûté. Tout ce bien leur tient à coeur, parce que c'est avec tout ce que leur coeur avait de générosité et de vaillance qu'ils l'ont acquis.

Sans doute retrouve-t-on dans l'Abitibi un sentiment religieux bien évident, mais on y remarque aussi un sens des valeurs intellectuelles, un souci d'esthétique et d'ordre qui, l'avouerai-je, étonne quelque peu, dans ce pays neuf, lointain, où une certaine civilisation vient à peine de sortir du chaos.

En effet, les villes d'Amos et de Rouyn ont chacune leur collège classique.

Les églises modernes que l'on construit sont d'une simplicité de bon goût, quand elles ne sont pas tout simplement d'un style agréablement original, comme celles de Barraute et de Guyenne dont l'architecture est évidemment inspirée des réalisations de Dom Bello.

Les maisons aussi, surtout à Guyenne, découpent dans le paysage des silhouettes coquettes. L'école centrale de Despinassy est un modèle du genre. On sent derrière tout cela les directives d'un bon génie qui évidemment exerce son influence dans le sens du beau. La colonisation est devenue semble-t-il quelque chose de facile et d'aimable.

Que dire des gens ? Les curés par exemple. Il y en a de toutes les sortes, mais tous ceux que nous avons rencontrés sont attachants. Tous philosophes à leur manière, tous ardents et tous apparemment heureux et fiers de l'oeuvre accomplie.

Parlerai-je de celui qui avait dans sa paroisse des célibataire qui ne trouvaient pas à se marier faute de filles à épouser ? Que faire ? — Alors le curé se mit à visiter les vieilles paroisses, à fréquenter les familles où il y avait des filles à marier, à faire une sorte de rabattage de filles pour ses gars. Ensuite s'engageaient des correspondances qu'il faisait lui-même au nom de ceux-ci. Lettres d'amour ; lettres pressantes pour le compte d'un autre, comme dans Cyrano de Bergerac. « Mais comment faisiez-vous l'abbé, lui demande quelqu'un, vous n'êtes jamais allé voir les filles ! » — « Non, » répondit-il, « mais je me suis acheté un manuel de correspondance amoureuse, et je copiais. Mais ce qu'il y a de plus drôle c'est qu'il est arrivé que ma correspondante avait elle aussi le manuel, et elle copiait la réponse, qu'elle me renvoyait — Peut-être que c'était son curé qui faisait ses lettres. On se comprenait. »

Il y a aussi ce timide et frêle curé qui nous reçut en pleine colonie, d'un air comme ennuyé, indifférent en tout cas, plutôt détaché des choses de ce monde. Dans son presbytère, je remarquai un phonographe et à côté une discothèque où voisinait la musique de Bach, Mozart, Beethoven. Il s'était fait une petite vie à lui où il s'isolait des contacts quotidiens, à l'ombre de son église neuve tout près ; d'un côté les choses divines, de l'autre les choses célestes.

Et que dire de ces bons paysans qui nous ont reçus, avec la jovialité, l'ingénuité et cette sorte de grandeur simple qui auréole l'authentique paysan dans son champ.

Les statistiques, les nomenclatures s'effacent alors. L'âme du pays est là vivante. Ces paysages et ces êtres humains, vus ainsi avec leur passé lourd de sacrifices et d'abnégation, avec leur attachement au sol qu'ils ont presque pétri de leurs mains, et dans l'atmosphère spirituelle qui les enveloppe, dépassent certes, d'une émouvante réalité, tout ce que les yeux du rêve pourraient imaginer.

HONORÉ PARENT, C. R.

L'ACTEUR LE PLUS SIMPLE

[*Suite de la page* 12]

D'autres comédies musicales suivirent, parmi lesquelles *Polly*, avec Fred Allen et Lady Inverclyde ; *Boom Boom* avec Jeanette MacDonald. En 1931, après avoir chanté dans une douzaine d'opérettes, en théâtre de tournées, il décida, la saison terminée, de se joindre à un groupe de jeunes acteurs en route vers Hollywood. Il rencontra un directeur, fit un bout d'essai et fut accepté.

Comme on le voit, Grant ne vint pas grandir le clan des rêveurs dans la cité du film. Il possédait une belle expérience du théâtre, en plus de réelles aptitudes. Ayant déjà gagné ses épaulettes, il se trouvait prêt pour de nouveaux lauriers qu'il recueillit sans peine.

C'est en 1932 qu'on le vit la première fois au cinéma dans *This is the Night*. Il parut dès lors évident que ce jeune acteur possédait tout le talent et toutes les caractéristiques d'un véritable « leading man ». C'est alors que Archibald Leach devint Cary Grant. Ses films alternèrent de la comédie au drame. On se souvient de la fameuse étude psychologique de *Suspicion*. On le vit au piano dans *Night and Day*. Très charitable, et peu extravagant pour lui-même, ce bel acteur de six pieds et un pouce a plusieurs beaux films à son crédit, dont : *Only Angels Have Wings*, *My Favorite Wife*, *In Name Only*, *His Girl Friday*, *The Howards of Virginia*, *The Philadelphia Story*, *Penny Serenade*, *Once Upon a Honeymoon*, *Mr. Lucky*, *Arsenic and Old Lace*, *Thoughtfully Yours* et *Room for More* qu'il vient de terminer, et dans lequel il a pour partenaire Betsy Drake, sa femme.

Cary Grant aime à se rappeler son passage à Montréal, il y a plus d'un an. Il ajoute que son acteur préféré est Jose Ferrer, et que l'un des films qu'il eut le plus de plaisir à tourner fut *Notorious*, avec Ingrid Bergman dont il admire le réel talent et la charmante personnalité.

L.-G.S.

TRADE MARK REGISTERED.

Réclamez toujours la Marque

WABASSO COTTONS

Monsieur, quel plaisir!

Du plaisir jusqu'au bout . . . depuis le moment où vous prenez une bouteille frappée de Coca-Cola glacé . . . jusqu'à ce que vous vous soyez régalé de la dernière goutte.

Pour vraiment vous rafraîchir, prenez un Coke.

JEAN LAGARDE
4062 BORDEAUX
VILLE

23F52-R-33472

'COKE': EST UNE MARQUE DÉPOSÉE

COCA-COLA LTÉE